

**LES GRANDES HEURES  
DES ILES  
ET DES MERS FRANÇAISES.**

## **Œuvres de MARIUS-ARY LEBLOND**

LES VIES PARALLÈLES, roman (*Fasquelle Ed.*).  
LE ZÉZÈRE, roman (*Fasquelle Ed.*).  
LE SECRET DES ROBES, roman (*Fasquelle Ed.*).  
LA SARABANDE, roman (*Fasquelle Ed.*).  
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE SOUS LA III<sup>e</sup>  
RÉPUBLIQUE, Prix du Critique (*Alcan Ed.*).  
SORTILÈGE, nouvelles de l'Océan Indien (*Fasquelle Ed.*).  
LECONTE DE LISLE (*Editions du Mercure*).  
L'OUED, roman algérien (*Fasquelle Ed.*).  
ANICETTE ET PIERRE DESRADES, roman  
(*Fasquelle Ed.*).  
LA GRANDE ILE DE MADAGASCAR (*Edition de la Vie*).  
L'IDÉAL AU XIX SIÈCLE (*Alcan Ed.*).  
EN FRANCE, roman, *Prix Goncourt* (*Fasquelle Ed.*).  
LES JARDINS DE PARIS, roman (*Fasquelle Ed.*).  
LA POLOGNE VIVANTE (*Perrin Ed.*).  
LA FRANCE DEVANT L'EUROPE (*Fasquelle Ed.*).  
LE MIRACLE DE LA RACE, roman (*Albin Michel Ed.*).  
GALLIENI PARLE, 2 volumes (*Albin Michel Ed.*).  
FÉTICHES, épuisé.  
OPHELIA, roman (*Férenczi Ed.*).  
LE NOEL DU ROI MANDJAR, édition de luxe  
(*Edition de la Vie*).  
ULYSSE CAFRE, roman (*Mame Ed.*).  
NATURE, épuisé.  
LES MARTYRS DE LA RÉPUBLIQUE, roman, 4  
volumes (*Férenczi Ed.*).  
ETOILES, épuisé.  
ANTHOLOGIE COLONIALE (*Peyronnet Ed.*).  
PASSÉ LA LIGNE, épuisé (*Crès Ed.*).  
LA BATAILLE DANS L'ARCHE, épuisé (*Crès Ed.*).

L'AMOUR SUR LA MONTAGNE, roman, épuisé.  
MADAGASCAR, CRÉATION FRANÇAISE (*Plon Ed.*).  
VIE DE VERCINGÉTORIX, 2 volumes (*Denoël Ed.*).  
Grand Prix de l'Académie française.  
BELLES ET FIÈRES ANTILLES (*Jean Crès Ed.*).  
CONTES D'AFRIQUE (*Mame Ed.*).  
LAVIGERIE (*Mame Ed.*).  
COMMENT UTILISER NOS COLONIES (*Tallandier Ed.*).  
LA FRANCE DANS LE MONDE (*Mame Ed.*).

—————

### **Œuvres de MARIUS LEBLOND**

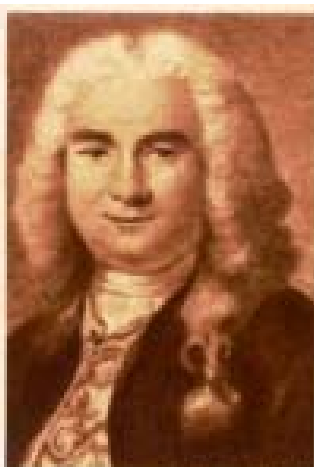
L'EMPIRE DE LA FRANCE (*Editions Alsatia*).  
LA PAIX FRANÇAISE (*Editions Alsatia*).  
LES ILES SŒURS (*Editions Alsatia*).

---

L'Académie française a décerné pour la première fois, en 1943, le Grand Prix de l'Empire à Marius-Ary Leblond, pour l'ensemble de leur œuvre.



**ETIENNE DE FLACCOURT**



*(Photo Giraudon)*

**LA BOURDONNAIS**



**AMIRAL BOUVET**



**AMIRAL COURBET**

*Marius LEBLOND*

---

**LES  
GRANDES HEURES  
DES ILES  
ET DES  
MERS FRANÇAISES**



**ÉDITIONS COLBERT**

**28, rue La Boétie, PARIS - 8<sup>e</sup>**

**DANS LA MÊME COLLECTION**

---

**Henry BORDEAUX.**  
**LE VISAGE DU MAROC.**

**J. CHASTENET.**  
**LES GRANDES HEURES DE LA GUYENNE.**

# INTRODUCTION

## PRÉLIMINAIRES DE L'HISTOIRE DES ILES

La Connaissance — et surtout la Connaissance du Monde — a aussi ses Robinsons: ceux qui embrassent l'Histoire de l'ensemble du Globe, restent étonnés que l'on n'ait pas encore mis en relief avec poésie et science l'importance du rôle des Iles dans l'essor de la Civilisation ; et elle n'est pas moindre dans la surhumaine épopée de la Colonisation dès les siècles fabuleux où s'épanouissent les premiers Empires Helléniques ou Malais. Il suffit pourtant de penser à la Grèce, dont on a fait l'aurore de tous nos manuels, pour se représenter devant une carte que son éblouissant génie a pris son envergure et sa supériorité dans la possession enthousiaste des « *pléiades* » d'Iles de l'Archipel. Sans doute les îles européennes de la France ne prennent-elles pas une égale surface dans son Histoire, mais nous verrons que, dès les premiers âges de la Gaule, elles contribuèrent puissamment à l'éclosion de son génie si humain et déjà humaniste; nous allons à chaque page percevoir dans son émouvant éclat tout ce que leur doivent nos Renaissances et nos Encyclopédies qui se succèdent merveilleusement du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours.



L'Histoire de la Découverte de la Terre est à récrire et c'est par les préhistoriens qu'elle doit être reconstituée. Des savants américains ont élucidé que, comme l'Amérique du Nord avait été colonisée depuis des millénaires par des Mongols, — entre bien d'autres sans doute, — l'Amérique du Sud avait été atteinte d'antique date par les Polynésiens. Comme d'aucuns ne l'auraient-ils point contesté ? En vérité ceux qui, *après avoir observé* les sauvages de nos jours jusque dans les arcanes quasi hermétiques de leurs psychologies et de leurs arts, ont médité que sur des simples pirogues, à travers l'Océan Indien obsédé de cyclones, des Javanais et des Papouasiens sont parvenus à Madagascar, savent scruter *tout ce dont l'espèce humaine est capable !* Ils découvrent eux-mêmes jusqu'où peut l'avoir aventurée l'ivresse de ses premières découvertes — le feu, la pirogue, la voile, l'orientation sur le soleil et les étoiles, la boussole qui n'a certainement pas attendu les Chinois. L'audacieux génie de Japhet!... de ses frères ! En outre : toutes les tragédies affolantes de la peur, la capacité de la conquête ou de la poursuite, la fierté de la *curiosité* qui ne s'est pas endormie à la mort d'Eve. C'est sans doute dans un archipel, où d'une île l'on aperçoit ses sœurs, que par cette attraction si excitante est née la navigation ; et, dès les millénaires, des Polynésiens se sont bel et bien avancés jusqu'à l'Amérique : *le Passage de la Mer Jaune* ne s'est pas fait que par les Aléoutiennes, et, même sans qu'il soit nécessaire de prendre Platon à l'appui, des Rouges ont passé de l'Atlantique à la Mer Rouge.

Lescarbot atteste que bien avant Colomb, « depuis des siècles » avant le XVIII<sup>e</sup>, nos Bretons et nos Basques allaient pêcher la morue et chercher des fourrures en Terre-neuve : il y a vingt ans on a trouvé en Amérique dans des tombes, les restes et armures médiévales de Scandinaves. Bien avant même Pythéas existaient en Gaule, sur « *l'Archipel* » *admirable du Morbihan*<sup>1</sup>, des Vénètes — Vénitiens de la Préhistoire — qui avaient constitué une véritable thalassocratie de l'Atlantique septentrional ; ils tenaient le monopole du commerce et de la pêche tout autour de la Grande-Bretagne, de l'Irlande : parmi ces virtuoses audacieux de la pêches. Celtes, Bretons mâtinés de Belges, qui osera prétendre qu'il n'y avait point déjà des Pêcheurs d'Islande ? La métaphysique et les légendes les plus vénérées de la plus antique Gaule, surtout les mythes qui touchent aux Séjours des Morts, récités de génération en génération dans les poèmes sacrés, donnent l'intuition d'errances héroïques jusqu'au Groenland et au Labrador. L'Espèce Humaine n'a cessé de rattacher avec religion les uns aux autres ses mythes, ses expériences, ses découvertes, les inépuisables métamorphoses de ses exploits ; et chez l'Homme l'imagination a toujours été plus timide que le courage : l'imagination n'est qu'une nostalgie et, de là, un conservatoire des premières épopées.

---

<sup>1</sup> Il serait temps de publier une première synthèse des fouilles des préhistoriens en ces îles où l'on a découvert des « trésors » archéologiques.

A la pâle lueur de ces aperceptions de la Préhistoire, — d'ailleurs bien plus prudente que les spéculations des folkloristes et des ethnographes spécialisés dans l'interprétation des arts primitifs, — nous pouvons et devons considérer d'une toute autre façon les premières tentatives des Français dans la Colonisation. On sait la conquête des Iles Fortunées — les Canaries — par les Béthencourt de Dieppe et que, bien avant les Portugais, nos Normands avaient des échelles depuis l'Ile de Gorée jusqu'en Guinée. Si le Malouin Jacques Cartier se dirigea vers la Terre-Neuve, c'est qu'il suivait une Voie sacrée pour les Bretons; il était un des géographes les plus studieux et réfléchis de cette époque où notre Géographie commença de resplendir en ornant décorative ment ses cartes et portulans des découvertes aussi de l'Histoire Naturelle.

Pour mieux apprécier la valeur de chacun des épisodes pathétiques de notre Geste Coloniale, commençons par dessiner en quelques traits, dans l'ordre chronologique, les grands mouvements de notre expansion de façon à ne jamais perdre, dans le scintillement des détails héroïques ou poétiques de nos actions en chaque Partie du Monde, le sens des caractères principaux de nos conquêtes.

Dans l'émulation des prodigieuses aventures de Christophe Colomb en Amérique, les Français se portèrent d'un irrésistible élan vers ce continent durant plus d'un siècle, délaissant l'Afrique où ils avaient pourtant devancé avec hardiesse et ingéniosité

d'autres peuples latins qui en étaient plus proches. Jacques Cartier prit pied en Terre-Neuve et au Canada. Malheureusement les Guerres de Religion interrompirent la noble Croisade d'esprit chrétien à laquelle il avait supérieurement préludé. Mais, sitôt que la paix civile eût été assurée par Henri le Grand, nos Champlain poursuivirent en profondeur toutes colonisations des îles, presque îles et plaines continentales de l'Amérique du Nord; nos Pierre d'Esnambuc et l'Olive se saisirent de notre part des Antilles. Notre action étant dominée par le souci d'évangélisation infiniment plus que par le commerce, un ample « mouvement missionnaire » se déploya des Grands Lacs jusqu'aux bouches du Mississipi et aux Antilles dont le Père Du Tertre et le Père Labat furent les premiers linguistes, ethnographes et historiens savoureux.

Tout en les soutenant avec la magistrale envergure de son opiniâtreté, Richelieu orienta d'autres nefs de nos capitaines vers la fondation d'une France Australe à Madagascar et à Bourbon auquel les premiers ministres du règne de Louis XV ajoutèrent Maurice qu'ils nommèrent Ile de France et les Seychelles, escales luxuriantes vers notre jeune Empire de l'Inde et nos investigations en Extrême-Orient. La Bourdonnais ayant, par de grandes œuvres et ressources, donné aux Mascareignes l'importance d' « étoiles et clefs de l'Océan Indien », notre valeur et notre initiative purent s'avancer et se prodiguer dans l'Océan Pacifique dont au XVIII<sup>e</sup> siècle elles firent *une mer française*.

L'exploration de ce majestueux Pacifique va exalter deux siècles entiers l'imagination de l'Europe. Le voyage de Magellan avait été une déception grandiose car ce navigateur résolu ne rencontra point l'immense Continent Austral auquel on croyait partout. Les découvertes des Philippines, de la Nouvelle-Guinée, plus tard de la Nouvelle-Hollande (Australie), ménagèrent de belles compensations : celle de la Polynésie un enchantement rythmé par les plus gracieuses utopies. Les Marquises avaient été aperçues par Queiros en 1601. Dès 1675, le Français la Roche découvre les terres glacées du Sud de l'Amérique. En 1738 notre Compagnie des Indes envoie Bouvet de Lozier repérer des terres australes pour en prendre possession. En 1767 Bougainville voit surgir Tahiti qu'il nomme « la Nouvelle Cythère » et s'énamoure de sa beauté durant un long séjour : sa découverte géographique se double d'une découverte psychologique qui va avoir autant de retentissement : « la douceur bienfaisante des naturels » et de la Nature humaine. Il baptise « Grandes Cyclades » les futures Nouvelles-Hébrides : ces dénominations helléniques caractérisent et parfument d'un rêve d'Antiquité *le nouvel humanisme que nous inspire la connaissance de l'Océanie*. Après les Marquises il flaire la Nouvelle-Calédonie que deux ans après reconnaît Cook dans l'un de ses admirables périples. En 1785 la Pérouse part ; quelles avidités, quelles angoisses ! en 1791 l'Assemblée Nationale de la Révolution envoie le Comte d'Entrecasteaux à la recherche du Comte de La Pérouse. Ces expéditions audacieuses du Pacifique expliquent et préparent l'Expédition d'Egypte dans son

auréole de savants!

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Consulat ayant remis de l'ordre dans nos rêves et nos esprits, de nombreuses expéditions maritimes « remettent à l'honneur le nom français » : Baudin, Louis de Freycinet, Duperré, Dumond d'Urville ! Les convoitises s'essorent : il avait fallu trois siècles pour la Découverte, un suffit au partage. Lutte âpre, diplomatie de ruses et de rapt, ordres secrets dérobés sous les instructions officielles : de tant d'artifice résulta l'incertitude des Politiques à l'égard des Iles. Les rivalités fiévreuses et trépidantes des Marines vont corser les conflits religieux des Missions Catholiques et Protestantes : les Missionnaires jouent dans le Pacifique un grand rôle tragique d'excitation et de « dispute » acharnées, ensanglantées.

La Révolution avait décapité le Clergé français. Dès 1797, les envoyés anglais de *la Société des Missions* arrivent à la Nouvelle Cythère de notre Bougainville. Puis des missions américaines occupent les Hawaï. Les Français se présentent les derniers : encore est-ce un Protestant, l'Amiral Duperré, qui en 1823 vient à Tahiti pour admirer l'œuvre de ses coreligionnaires anglais, en faire un éloge si lyrique que les Catholiques s'émeuvent. Alors le Vatican place les archipels océaniques sous la juridiction ecclésiastique du petit Préfet Apostolique qu'on vient d'installer dans la très lointaine Ile de Bourbon. Enfin dix ans après Rome attribue à la Société de Picpus le Monde Océanien ! 150 Iles. En 1845, la Société de Marie reçoit le Vicariat de l'Océanie Occidentale, Picpus garde donc les Marquises ; en 1881 les Pères du Sacré Cœur d'Issoudun

s'installent en Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande.

Ainsi au partage matériel des terres se superpose un partage spirituel : il sied d'en pressentir originellement l'importance avant d'entrer dans les détails où les idées générales perdent de leur force éducative, car ce sont le plus souvent les rivalités confessionnelles qui provoquent les conflits internationaux et les prises de possession. Les missionnaires appellent et appuient les commerçants, réclament les dépôts de charbon, suscitent la culture de la canne à sucre. Dès 1818 les méthodistes de Tahiti conçoivent une Compagnie de Commerce sous le nom de *Société Auxiliaire des Missions* afin de rapporter à la Société Centrale de Londres des contributions en nature ; et ceux de Madagascar ne tarderont pas à les imiter. En 1845 concurremment les négociants du Havre fondent ; à leur tour, une *Société de l'Océanie* pour ravitailler les Confréries Catholiques, « propager les bienfaits de la Civilisation et de l'Industrie » ; son principal bateau, *l'Arche d'Alliance*, est affecté au transport des religieux et religieuses. En 1849 elle comptait déjà 7 bateaux et maints comptoirs.

Encore, sporadiques, les œuvres anglaises et françaises furent-elles précaires. Au contraire, au lendemain du Traité de Francfort, entre 1871 et 1914, l'Empire Allemand va-t-il inaugurer une méthode rigoureuse et puissante d'occupation où s'imbriquent solidairement les préhensions commerciales, religieuses et politiques. Hambourg était là soutenu par Berlin, et Bismarck réalisa de fortes et vastes actions. Il visa même à capter des îles françaises telles que les

Touamotou. L'Angleterre et la France durent intervenir et forcer la Compagnie allemande à passer la main et à chercher des dédommagements en Papouasie. Prise d'émulation, la France, progressivement, imprima plus de continuité, d'ordre et de génie national à ses entreprises; la Troisième République prit à honneur de poursuivre celles de la Monarchie et du Second Empire qui avait quand même occupé la Nouvelle Calédonie et tenté de récupérer Madagascar ; elle se fixa à Nossi-Bé, aux Comores, conquit par des sacrifices obstinés la Grande Ile où patiemment, puissamment, elle édifia une œuvre maîtresse et modèle malgré l'opposition de maintes missions étrangères, presque aussi acharnées et meurtrières que la célèbre guerilla Espagnole sous l'Empire.

Voilà les grandes étapes des éclatantes rivalités pour la compétition des Iles. Mais celles-ci en recouvrent de plus discrètes qui ne sont guère moins profondes : en premier celles des Marines Militaires et Marchandes. On ne connaît vraiment pas assez en France l'œuvre obscure et magnifique de nos Marins, la somme d'énergie, de sacrifice, de diplomatie que doivent déployer amiraux et commandants de nos stationnaires dans les Océans lointains où leur abnégation stoïque a pour corollaires les abdications des pouvoirs politiques. La connaissance de ce système général d'inconscience entraînant un lâche opportunisme permettra seule de démêler tout le réseau d'incertitudes et d'inconstances où se débattent au loin et succombent les représentants intrépides de la France. Il est hélas ! nécessaire d'y insister: on verra comment, malgré l'intelligence, le zèle et le courage



impavide de nos Marins, nous avons souvent cédé sous des pressions étrangères même quand elles n'étaient pas si instantes.

Plus qu'aucune autre, l'Histoire du Pacifique nous révèle jusqu'où peut aveuglement nous conduire *un enchaînement d'effacements*. En même temps que les Anglais nous avions prospecté l'Australie : nous ne donnâmes aucune suite à d'admirables campagnes d'exploration comme celles du Commandant Baudin et de ses émules ; dès 1770 et 1772, les Français de Surville et Marion du Fresne avaient pris terre et poussé des travaux en Nouvelle-Zélande où Thierry tenta de fonder un royaume maori, se proclama en 1835 souverain de l'archipel : alarmée, Victoria n'eut qu'à expédier en 1839 un gouverneur pour que nous nous retirâmes ; une compagnie de Nantais et de Bordelais s'efforça de tenir tête : il suffit au Gouverneur anglais de signer un traité avec quelques chefs indigènes ; le roi de France y envoya bien le capitaine Lavaud mais avec des instructions restées mystérieuses : on perdit exprès du temps... et nos colons déjà installés furent abandonnés aux extrémités de la misère. En échange, en 1883, nous pouvions aisément annexer les Hawaï : notre gouvernement s'inclina devant les Anglais puis devant les Américains ; aux Fidji et aux Tonga, les naturels demandèrent notre protectorat : nous n'osâmes l'accorder. Parce qu'ainsi nous avions pris l'habitude et comme la routine de céder partout, qu'advint-il d'encore plus déconcertant ?

L'exemple le plus stupéfiant est celui de l'Île de Pâques, dont nous n'aurons point à parler plus loin :

elle se trouvait occupée par des Français, elle était bel et bien française, toutes les Puissances se tenaient prêtes à acquiescer à notre installation solennelle : elle fut annexée en 1888 par le Chili. Peu après nous fûmes longtemps dépossédés de l'Île Clipperton par le Mexique. Dès ces premières pages il faut se servir de faits aussi insignes pour passionner l'Opinion Publique renaissante, pour l'entraîner à méditer que, Grande Puissance intéressée au Pacifique par tant de découvertes et d'exploits, de possessions, de Droits et de Devoirs dans les Îles comme en Indochine, la France aurait pu et dû ne pas abdiquer en tant de lieux, qu'elle pouvait et devait dire son mot avec force et *élévation* dans de nombreuses compétitions où l'on se partagea tout avec frénésie sans rien lui donner.

Par une corrélation fatale ses actions privées subirent les défaillances les plus invraisemblables : il s'en perpétua de ridicules et néfastes comme, en 1877, la fondation à grand tamtam dans l'Archipel malais d'une colonie idéale où rien n'avait été préparé, qu'on a pu appeler le Port-Tarascon du Marquis de Rays, avec son bateau *le Chandernagor* : les malheureux colons abandonnés quasi sans vivres sous un climat de feu dans la baie de Liki-Liki, puis les rapatriés lugubrement misérables. Il est opportun de ménager à des faits aussi scandaleux cette allusion sommaire pour donner au développement de l'Histoire dans ce livre tout le pathétique qui doit nous saisir l'âme, élevée, avec le cœur, fier, et nous forcer à tirer de toute la gloire qui se déploiera ici la leçon de conscience et de dignité éclairant *les*

*nécessités de constance et de décision.*

Pour notre rédemption il faut également que, stimulés par un si bel enchaînement de découvertes, nous fassions aux Océans de notre ondoyant génie les découvertes psychologiques et morales, moralistes, de nos défauts comme de nos qualités. Le Monde entier n'est retombé de façon aussi ahurissante au Chaos que parce que la *Culture Générale* s'y est noyée dans les flots agités des spécialisations excessives et exclusives : à chacun de nous il incombe de poursuivre et d'accomplir en soi une Connaissance Générale qui entraîne à un modeste mais émérite perfectionnement.

**PREMIÈRE PARTIE**  
**ANTILLES**

## I

**UN CHANT D'ÉPOPÉE :  
FONDATION DE LA MARTINIQUE**

C'est Henri IV — appelé par l'Europe de son temps Henri le Grand — qui, par le Traité de Vervins, a donné le branle-bas à l'essor *d'un Empire* de la France d'Outremer. Il s'agissait pour lui d'assurer à sa Nation l'égalité avec les autres Puissances, qui, profitant des malheurs de nos Guerres de Religion, avaient, par des privilèges injustes, acquis au loin L'or, une prodigieuse diversité de denrées, les moyens de suborner l'Europe, le prestige mondial et la science universelle. Depuis un siècle de Renaissance nos grands géographes et armateurs, les Cartier et les Parmentier, les Anco après les Béthencourt, s'étaient, d'enthousiasme, efforcés de donner à notre humanisme la connaissance du monde entier et de faire respecter notre pavillon insulté par l'orgueil espagnol. C'était contre lui surtout qu'Henri entendait par ce martial traité soutenir l'audace magnanime de nos capitaines en faisant légitimer la Course. Il n'y voyait pas pillage ni lucre mais l'arme de l'audace et de l'entreprise, de

l'envergure française, la récupération de ce qu'avec outrance provocatrice les Espagnols allaient voler sur toutes les mers dont ils s'octroyaient la possession à l'exclusion des autres. A nos corsaires qui y convoaient nos colons et nos missionnaires il ouvrit grand les portes des Antilles. Sur le vif, exaspérés, ils avaient décidé de mettre fin à la cynique cruauté des maîtres du Mexique et du Pérou envers nos marins et nos commerçants qu'ils martyrisaient pour les intimider par la terreur.

*L'héroïsme est le caractère dominant de toute notre action dans le Nouveau Monde vers lequel nous étions attirés depuis Cartier par l'impérieux besoin de connaître son étrange beauté et ses mystères. Un homme symbolise les aventureuses et fabuleuses hardiesses de cent de nos capitaines : Pierre d'Esnambuc qui fonda la Martinique.*

L'Ile était des plus belles avec ses ports éblouissants d'avenance au pied de pics originaux et défiant l'assaut, d'un Etna pelé mais magnétiquement majestueux. D'autres y étaient déjà accourus, l'avaient fuie à cause des serpents: il dompta cette peur et donna l'île à la France.

Né en Caux, Pierre Belain d'Esnambuc est cadet-de-famille d'une bonne souche (sa sœur est trisaïeule de l'Impératrice Joséphine). Essentiellement Normand : l'une des races princières de France, où les pillards Vikings se sont transmués en grands seigneurs — et parfois chevaliers — de la marine et de la colonisation. Son adolescence a crû au milieu des massacres, incendies et lépreuses misères : ruiné, il

s'embarque à 18 ans. Pendant dix-sept ans il bourlingue au Brésil, au Pérou, aux Antilles, se livre à la chasse des richissimes galions. En 1623 il touche à la Martinique : ses compagnons essaient de s'y établir, y cultivent le tabac, puis vont résider à Saint-Christophe. Mais lui, las de pirater, veut coloniser une île. En s'y rendant, leur gabarre bien nommée *l'Espérance*, tombe sur un gros galion aux 35 canons duquel ils ne peuvent opposer que 4... Vat ! Ils n'en feront qu'une bouchée ! Manœuvrier consommé, il évite les bordées et l'éperon. Après trois heures de combat, il compte dix morts, son brigantin n'a plus de mâts ni de cordages, fait eau de partout.

Alors il gagne en quinze jours Saint-Christophe, le refuge central que se partagent Anglais et Français : il y achète bravement les deux forts et l'armement de Chamblan, ses 80 soldats et 40 esclaves. Une femme indigène, qui l'aime, le prévient de l'immense complot des Caraïbes par toute l'île et par ses voisines. Il s'entend avec le chef anglais, la nuit ils se ruent sur les Caraïbes, en tuent 120. A la pleine lune en arrivent 4.000 : on fonce contre eux de surprise et on les culbute dans la mer.

Sur ce coup Esnambuc part pour Paris afin d'y acquérir privilèges: il emporte une cargaison qui assure sa fortune. « Son train, son luxe, ses largesses, sa magnificence, les épices qu'il distribue (c'est le pot-de-vin de l'époque), l'éclat de ses aventures et exploits ne tardent pas à défrayer les conversations de la Cour et de la Ville. Richelieu, le mandant avec son ami de Roissey, les interroge sur leurs projets. Les propositions qu'ils lui soumettent cadrent à merveille avec la

Politique d'expansion coloniale et maritime du Grand Cardinal. Il décide de les aider en organisant une Compagnie de Commerce et de Colonisation »... Richelieu, le marquis d'Effiat, intendant général de la Marine, des trésoriers et conseillers d'État, des présidents de Cour figurent au nombre des actionnaires. Ainsi Richelieu « convertit en prise nationale une Course commencée en aventure ».

Notez les noms de leurs nef. En 1627 *La Catholique* les ramène, et trois autres navires, dont *La Victoire*, portent 600 colons, — dont 300 meurent des maladies du voyage. Il signe avec le chef anglais le partage de l'île, mais bientôt le voici trahi par tous : il vole retrouver Richelieu qui expédie 10 vaisseaux, sous l'Amiral Cahuzac. Celui-ci fait justice mais disperse ses forces : une escadre espagnole chasse d'Esnambuc malgré ses prodiges de courage. Tant d'échecs ne l'abattent jamais : « *Mieux vaut avoir affaire à deux diables qu'à un Français* devient un proverbe espagnol ». Il allie la plus froide énergie à une lucidité jamais dupe, capitaine résolu, administrateur persévérant, diplomate avisé: *meneur d'hommes!* » Par l'octroi de la propriété, il transforme en colons les esclaves Blancs qui en France se sont engagés pour trois ans, vendus ce durant par tout maître qui paie. *Sa réputation d'initiative et de justice traverse les mers avec lumière* et Richelieu suit ses avis. Enchanté que la Charte du Cardinal oblige à essaimer des colonies, il occupe la Guadeloupe, la Dominique, la Martinique. Le meneur d'hommes devient meneur d'îles !

On voit là comment il choisit ses lieutenants, noue des amitiés, attire pour ses habitants des jeunes filles



courageuses, appelle des Dominicains parfois docteurs en Sorbonne, fonde des villes, apaise les litiges avec les indigènes. Un peu de la majesté de la dynastie de Saint-Louis est transplantée aux Antilles.

Vingt-cinq ans il reste sur la brèche. Tant cependant le travaille le désir de revoir Yvetot qu'il demande un congé. La Compagnie lui oppose qu'il est irremplaçable ; homme de devoir, il s'incline... mais c'est pour rendre le souffle dès 50 ans à force d'épuisement. Richelieu s'en trouve très affecté.

De tels hommes imposent à tous les Français une impériale gratitude pour la Normandie.

La date de notre établissement à la Martinique est 1635. La Prise de Possession se fit avec solennité religieuse et les rites militaires dont le récit va vous donner, par dessus la couleur « d'Emeraude » de ces îles tropicales, le coloris auguste des coutumes françaises de l'époque.

*Quand tout le monde eut atterri (25 juin), les chefs de l'expédition prièrent le Père Pélican de planter la Croix, ce qu'il fit avec le cérémonial d'usage, aux accents de l'hymne « Vexilla Regis prodeunt ». De l'Olive et du Plessis attachèrent ensuite au pied de « l'Etendard triomphant de notre Rédemption » les armes de Sa Majesté peintes sur un grand écusson ; puis on chanta le Te Deum à la décharge des canons des vaisseaux. « Quelques sauvages Caraïbes qui assistaient à cette « action de*

*piété et de réjouissance » , imitèrent, paraît-il, tous les gestes des Français, s'agenouillèrent en baisant la terre comme eux<sup>1</sup>.*

Ces Prises de Possession furent nombreuses dans l'hémisphère américain au XVII<sup>e</sup> siècle. Et leur répétition même leur donnait plus d'accent et de rayonnement. Voici l'une de celles qui eurent lieu au Canada des Algonquins dont la liaison était intime avec nos Antilles:

*Par une radieuse matinée de juin 1671 au Sault-Sainte-Marie, une motte de terre en main, S. F. Daumont de Saint-Lusson prit solennellement possession, au nom de la France, de toutes les contrées qui s'étendent des Mers du Nord et de l'Ouest à la Mer du Sud. Au chant du Vexilla et de l'Exaudiat s'éleva une croix au sommet d'une colline, où avaient été gravées sur un cèdre les armes de France.<sup>2</sup>*

---

<sup>1</sup> H. de La Lung : *Le Serpent de la Martinique*.

<sup>2</sup> Ch. de la Roncière: *Au fil du Mississipi avec le Père Marquette*, Bloud et Gay, 1935.

## II

### **LA PAIX CARAIBE ET LA GUERRE ENTRE CHRÉTIENS**

Cinq ans après notre établissement de 1635 à la Martinique, nous y comptons déjà mille colons. Dans l'ignorance des lieux, des climats, des mœurs et des ressources, avec la petitesse des fragiles nefes et la grande damnation des tempêtes ou des maladies aussi furieuses, ce chiffre représente un effort décuplé de la Métropole, une gentillesse de la population des provinces à y envoyer ses enfants sur l'injonction des autorités, le beau courage et la vive curiosité de la race à affronter l'Inconnu, les Sauvages.

Le problème indigène se pose tout de suite avec autant d'instabilité et de drames cruels qu'au Canada: notre profond génie chrétien n'est pas seul à y faire face et fond; une incroyable puissance d'entrain, d'invention, de souplesse et d'imitation poussée jusqu'à l'art se révèle aussitôt dans notre mission toute neuve de Colonisation.

Bien que les Caraïbes de nos Antilles eussent conclu

un pacte avec les Espagnols pour nous jeter à la mer, le Gouverneur Du Parquet ne chercha pas à les expulser. Il en devint même l'idole: idole écarlate, peinte comme eux de rocou, les cheveux tressés à leur mode, il reçut ses lettres de naturalisation en exécutant une danse indienne. Ce sont là pittoresques origines de notre Politique d'Assimilation qu'on a tant calomniée, qui ne fut jamais unilatérale.

Cependant, Lienard de l'Olive et du Plessis d'Ossonville prenaient possession de la Guadeloupe. Des maladresses tournèrent contre eux les Caraïbes du lieu qui, revêtus de feuillages et glissant entre les arbres, venaient leur décocher les flèches empoisonnées. Le Père du Tertre a tracé d'eux ce portrait décent: « D'une belle taille, d'un corsage proportionné, gras, puissants, forts et robustes, si sains qu'on voit communément des vieillards de cent ou cent vingt ans qui ne savent ce que c'est que de courber les épaules sous le faix des vieilles années; ils ressemblent à des écrevisses cuites. Une couche de peinture rouge, tirée du rocou, leur sert de justaucorps; des plumes de perroquet dans le nez leur tiennent lieu de moustaches; des hameçons leur pendent aux oreilles et leur trouent les lèvres; des anneaux leur ceignent bras et jambes ». D'un naturel bénin, doux et affable, le raisonnement bon, l'esprit subtil, le langage fleuri, la prononciation mélodieuse... », ils sont fort gourmets de la chair humaine, « rôtie bien sec ». « De tous les Chrétiens, les Français leur semblent les meilleurs et les plus délicats à manger, les Espagnols si durs qu'on avait peine à en venir à bout. » Les femmes parlaient une langue autre que leurs hommes, restant d'une population

antérieure que les Caraïbes avaient exterminée. Les prêtres—sorciers—constituaient les oracles de la tribu.

Les affaires avec eux allaient assez mal quand survint comme Gouverneur le Commandeur de Malte et chef d'escadre Lonvilliers de Poincy. Il eut vite fait de désarmer les Caraïbes. « Le beau vert naissant du tabac planté en cordeau, le jaune pâle des cannes à sucre mûres, le vert brun du gingembre et des patates sont un paysage si diversifié et un émail si charmant qu'on ne peut retirer la vue de dessus. » De belles habitations se dressaient parmi les plantations; le château de Poincy à Saint-Christophe érigeait trois étages d'une « exquise architecture » en un lieu frais ceint d'orangers et citronniers. On y fêtait les succès par feux de joie, clairs et hautbois; des fenêtres pendaient les enseignes semées de fleurs de lys. Les grosses pièces d'artillerie et un magasin d'armes transformaient le palais en place-forte.

Le malheur vint de division entre les chefs français qui finirent par se partager toutes les îles soumises à leur Nation; leur querelle excita et arma contre eux les indigènes; mais Poincy put, à son lit de mort, en réunir 15 chefs se plaignant « d'avoir été chassés de toutes leurs terres au point de n'avoir plus qu'à aller habiter la Mer avec les poissons » ; et on signa *la Paix Caraïbe* qui leur garantissait la possession de la Dominique et de Saint-Vincent. « Cette promesse solennelle fut tenue et, mettant fin aux actes d'hostilité des sauvages, donna enfin aux Antilles Françaises la sécurité. Les Européens seuls allaient s'y déchirer entre eux; et les Caraïbes, plus d'une fois, combattirent aux côtés des Français. »

Quoique aient pu dire certains auteurs, — dont les connaissances se limitaient à quelques épisodes, — *la France, dans l'ensemble, chercha à être douce pour les Caraïbes* : ils séduisaient notre esprit esthétique et notre prédisposition à célébrer déjà « le Bon Sauvage ». Tous s'intéressaient beaucoup à eux; bientôt nos Pères Labat et du Tertre, ingénieux missionnaires, déjà ingénieux humanitaires par leur génie encyclopédiste avant la lettre, vont leur consacrer des études paternellement attentives, plus d'une fois attendries. Leurs dictionnaires et leurs mémoires sont Actes d'Apôtres où brille avec la flamme du Saint-Esprit le feu de notre psychologie subtile et de la grande science éminemment française d'Ethnographie.

Par malheur l'Europe est atteinte en bien des nations de la cupidité d'exploitation par le commerce et le pillage. Victimes tant de fois des Espagnols, les Hollandais mettent leur Marine de rouliers à l'école des Cortez et des Pizarre. Et Colbert, qui les exécrait, les étudie pour leur ravir le secret de leur fortune. En 1664, il fait fusionner toutes nos petites sociétés d'entreprises en la *Compagnie des Indes Occidentales*, « organisme gigantesque embrassant les deux rives de l'Atlantique ». Notre union fait qu'en 1665 nous détruisons en un jour la puissance britannique à Saint-Christophe. L'ingénieur Blondel met nos îles en état de défense et dote la Martinique de Fort-Royal, — le futur Fort-de-france, — qui va jouer bientôt un rôle capital. Or, en 1672, la guerre déclarée aux Hollandais la dresse contre nous en les rapprochant des Anglais. Leur but commun est de nous abattre, de nous enlever

à jamais ce jeune Empire vaillamment échafaudé sur tant de sacrifices!

Escomptant le mécontentement des colons qu'irrite le monopole de notre Compagnie, les Hollandais détachent aux Antilles une flotte de quarante-huit navires. Ils savent qu'à la Martinique en 1666, à la veille de livrer bataille aux Anglais, nous avons dû réprimer une insurrection; aussi est-ce sur cette île que gouverne un amiral qui s'est illustré dans les guerres d'Europe, Ruyter; à son bord, les colonels qui commandent les troupes de débarquement, ont en poche leurs brevets de Gouverneurs des Antilles Françaises.

Le 19 juillet 1674, la Flotte Hollandaise est en vue du Fort-Royal, clé de nos positions. Le Gouverneur de la Martinique, Antoine André de Sainte-Marthe, avait, à l'instigation du Lieutenant Général de Baas, « posé des corps-de-garde dans les lieux de l'île les plus éminents pour découvrir les navires ennemis. » Mais l'arrivée soudaine de Ruyter ne permit pas d'assembler plus de 161 miliciens, matelots ou soldats dans le fort construit à l'entrée du bassin du Carénage sur un monticule rocheux. Rattaché à la terre par un isthme que barrait un double rang de palissades, le monticule avait, du côté du goulet, une batterie barbette qui croisait ses feux avec une batterie à fleur d'eau établie de l'autre côté de la passe. Une chaîne tendue entre les deux rives fermait l'accès du Carénage où se trouvaient embossés le vaisseau royal *les Jeux* de 44 canons, capitaine d'Amblimont, le *Saint-Eustache*, de Saint-Malo, 22 canons, capitaine Beaujeu; et les navires malouins et provençaux, d'Aicard, Gan-teaume et Joune. En vain, des frégates hollandaises

tendent-elles de forcer l'entrée du goulet: elles sont repoussées.

C'est alors qu'à neuf heures du matin, le 20 juillet, Ruyter opère un débarquement massif de cinq mille hommes dans l'anse le Vassor située de l'autre côté de la presqu'île. Rubans et mouchoirs rouges au chapeau, les soldats du comte de Stirum, les marins du contre-amiral Engel de Ruyter, neveu du grand amiral, montent à l'assaut. L'enseigne de vaisseau de Martignac bon tireur, en abat trente coup sur coup; le vieux compagnon de Du Parquet, l'héroïque Guillaume d'Orange, est mortellement blessé en faisant rouler, de son seul bras valide, des rochers sur les assaillants; le capitaine de Cacqueray de Valmenier, les miliciens, les matelots de Ganteaume et Joune se prodiguent. Cependant la garnison va être débordée, quand soudain des rafales d'artillerie ouvrent de sanglants sillons parmi les Hollandais, abattent le comte de Stirum et Engel de Ruyter. 514 des leurs gisent. C'est le petit vaisseau « *les Jeux* » qui a pris les assaillants à revers. Le lendemain même, Ruyter reprenait, tout honteux, la route de l'Europe. Les Antilles étaient sauvées!

Justice! Le fils du brasseur qui s'était anobli de gloire européenne à défendre sa patrie contre l'Angleterre, battant Monk à la Bataille de Quatre Jours, remontant la Tamise pour incendier les navires de la Puissance orgueilleusement agressive, voyait, en les îles qui nous étaient déjà si chères, son escadre injurieuse réduite à la fuite par la vaillance d'un petit bateau français, avant d'aller périr à Stromboli sous les boulets et la victoire de notre Duquesne.



### III

#### LES BOUCANIERS

#### FONDATION PICARESQUE ET HÉROIQUE DE NOTRE ILLUSTRE COLONIE DE SAINT-DOMINGUE

Le mot caraïbe *boucan* désigne la claie sur laquelle les chasseurs de sangliers et de taureaux fumaient leurs prises. Depuis la Gaule les Français sont grands seigneurs de la chasse et saigneurs de sangliers : ils constituaient alors une aristocratie de la chasse qui fut le fond premier de toute colonisation. Un étroit caleçon, une roupille flottante (comme celle de nos rouliers), si noircie de crasse et imbibée de sang ou de graisse qu'elle semblait être de toile goudronnée, des bas de cuir, des souliers en peau de porc, un bonnet en cul-de-chapeau, visière pointue, composaient l'armure des boucaniers français. L'aspect fantastique se voyait compléter par un arsenal de couteaux, baïonnettes, un long fusil fabriqué pour eux par Dieppe ou Nantes. Ils vivaient de chair de sanglier boucanée et « vermeille comme la rose ». Leurs meutes dévoraient les buffles dont ils

gardaient les seules peaux pour une riche vente. « Etaient promus après trois ans de stage les engagés assez adroits pour couper d'une balle à distance la queue d'une orange et assez forts pour porter plusieurs lieues à travers halliers 120 livres de cuir. » Ils n'avaient pour abris que les ajoupas de feuillages. Ils vivaient comme sauvages, sans chef, par 8 ou 10, très loin d'autrui, le long de Saint-Domingue en lieux inaccessibles enserrés de rochers et montagnes.

Par bluff une Compagnie coloniale leur donna un Gouverneur : l'ancien capitaine Bertrand d'Ogeron de la Bouère qui était allé les retrouver pour chasser. Riche, brave, généreux, doué d'une bonté singulière, ce père des pauvres y fit passer chaque an plus de 300 Bretons et Angevins à ses dépens. « A tous ces coquins » il fit venir « des chaînes de France » orphelins qui fondèrent des foyers. Si bien qu'à sa mort (1677) nous comptions 5.000 âmes de braves bougres. Telle fut la Nativité sauvage de notre illustre et ploutocratique colonie de Saint-Domingue.

J'ai tenu à aller la contempler. C'est entre toutes Antilles une très Grande Ile hérissée d'une beauté âpre et fauve, côtes hachurées et savanes poudreuses sous feu du Ciel que nous achevâmes de dénuder avant de l'armer de riches plantations de caféiers, cannes, tabac. Nous devons y jeter des millions de nègres aux dents limées, aux yeux féroces, aux mains forcenées, qui vite firent corps avec la terre comme eux vernissée de soleil, dure et féconde.

*C'est grâce à Ogeron qu'aujourd'hui Haïti parle encore le français.* Cette affaire de langue a plus d'import-

tance que ne le daignent voir nos hommes politiques et dire nos historiens! Importance historique: il sut incliner vers les intérêts de la France ces forces indisciplinées qu'étaient LES FRÈRES DE LA CÔTE.

« Comme un vol de gerfauts, les flibustiers s'abattaient sur les galions des Indes et la Flotte d'Argent. Ayant tout en commun, jusqu'aux femmes, ces bandits de la mer », races et religions mêlées, partageant sacs et blessures, fusionnaient au point qu'on les nommait donc « Frères de la Côte ». Quoique ayant rompu avec toutes lois humaines, ils obéissaient aux leurs et à l'héroïsme commun. Le Dieppois Pierre le Grand attaqua avec 28 hommes le galion vice-amiral d'Espagne, vaisseau de 54 grosses pièces; il pénétra dans la cabine du commandant et terrorisa l'équipage en menaçant de mettre le feu à la Sainte-Barbe. « L'Oloennais » François Nau s'installa avec deux barques, 21 hommes, aux abords de la Havane: une frégate est lancée contre lui; il la prend entre deux feux et, quand le sang coule à flot, monte à l'assaut; apprenant qu'un bourreau fut mis à bord pour pendre ses matelots, il fait, de rage, sauter la tête des Espagnols à mesure qu'ils sortent de l'écoutille. Promu amiral d'une flottille de flibustiers, il force la gorge de Maracaïbo et cause un million d'écus de dommages. Plus d'un s'avérait cadet de bonne famille, tel Mombars « l'Exterminateur » qui dans les combats commençait à vaincre par la foudre du regard, qui avec une poignée de boucaniers détruisit une escadre.

Louis XIV, prisant une force dans la flibusterie, autorisa le Gouverneur de Saint-Domingue à lui délivrer

des Lettres de Commission. Cependant, les dédaignant, les Espagnols pendaient les capitaines capturés : avec 1.500 camarades Ogeron vint les venger, culbutant des milliers d'ennemis qui, pour se donner du cœur s'étaient gorgés de ratafia, mettant à sac l'île de Curaçao. La Mer des Antilles n'avait plus de secret pour eux : l'un documentait nos gouverneurs; un second renseignait Cavelier de la Salle sur le delta du Mississipi ; un troisième remettait à l'Amiral d'Estrées des rapports sur le Mexique. Nous possédons le Journal de leurs expéditions dans le Pacifique et de leurs hautes œuvres. Ils ravitaillaient Du Casse, Gouverneur de Saint-Domingue, concouraient à ses campagnes. Tous ensemble rallièrent l'escadre du Baron de Pointis : la prise de Carthagène fut un triomphe sanglant, crépuscule pourpre de la Flibuste!

Les Malouins! Honneur du commerce français!

Quand à leur tour ils entrent dans les mers du Sud, leurs croisières deviennent des explorations scientifiques. La Tyr française doit sa fortune à ses hardis négociants qui inaugurent le trafic avec les côtes du Pacifique. Ils y multiplient les découvertes : des Danyean, de Clipperton ; la plus belle fut celle des Iles qu'ils nommèrent *les Malouines* (aujourd'hui les Falkland). Cependant leur Duguay-Trouin prenait Rio-de-Janeiro par un des plus somptueux exploits de la Marine et lui imposait une rançon de 30 millions (1711), qui aida à sauver le Grand Roi de la faillite et du désastre.

Partout les Malouins, élèves de leur grand Jacques Cartier, faisaient de précieux relevés cartographiques, ramenaient des dessins en couleur de la faune, renou-

velaient l'ethnographie: ils prenaient haut prestige chez tous ces peuples qui s'arrachaient nos toiles de Rouen, ils étaient reçus avec pompe et frairies; les dames du Pérou pour eux dansaient en pourpoint au chapon d'or et en jupe fialdellin bordée d'un triple rang de dentelles. Les Espagnols qu'ils avaient tant de fois drossés les révéraient. Nos Malouins s'initiaient à la civilisation des Incas, rapportaient des copies de leurs tableaux. L'afflux d'or et d'argent qui arriva du Pérou en France atténua la crise monétaire dont les guerres désastreuses de Louis XIV vieilli aggravaient les conséquences. Les Malouins, enrichis, devinrent pour 30 millions les créanciers du Grand Roi qui leur dut de ne point voir sa dynastie sombrer. Saint-Malo sauva la Monarchie.<sup>1</sup>

Nous retrouverons le génie, le plus complet et créateur, des Malouins à l'honneur dans tout l'Empire. Tout à l'heure un de leurs capitaines, nommé Gouverneur général et Amiral, va d'un éden de l'Océan Indien faire un modèle admirable de colonisation, être payé de martyre avant le triomphe qui fut pour lui Soleil des Mourants.

---

<sup>1</sup> La Roncière : *Histoire illustrée de la Marine*.

## IV

# LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ET LA VRAIE PÉRIODE COLONIALE

*AUTANT que le XVI<sup>e</sup> siècle le XVIII<sup>e</sup> apparaît un grand siècle de découvertes. Il a de plus découvert — et illustré par tout le génie de bonté et de grâce de la France — LA BEAUTÉ DE LA VIE COLONIALE en restaurant la Colonisation que des Espagnols avaient souillée d'un déluge de sang, de lucre scélérat, de cruautés immondes, en anéantissant les impériales civilisations des Aztèques et des Incas. Fait dont nous n'avons pas assez révééré la lumière, nos découvertes sont exécutées par une Marine militaire qui a gardé du XVII<sup>e</sup> siècle la noblesse et une grandeur missionnaire; nos amiraux et nos poètes du voyage n'ont pris à la luxurieuse Régence que la galanterie idyllique dont se parent les croisières des Bougainville et les contemplations des Bernardin de Saint-Pierre. Grâce à nos congrégations de Paix qui y prolongent leur œuvre grandiose d'évangélisation et de géographie déjà « humaine », d'ethnographie patiente, et grâce au Christianisme imprégnant le génie constructeur de*

gouverneurs tels que La Bourdonnais, la colonisation française, malgré la pratique et l'esclavage *empruntée à celles qui l'ont précédée*, montre presque tout le temps une douceur souriante qui s'accomplit à la fin du XVIII<sup>e</sup> dans l'humanitarisme proclamé avant la Révolution.

En bref nous rendons dans nos Iles au phénomène « Colonisation » la beauté et la fécondité éblouissantes qu'y avaient mises les Grecs. De plus apparaît dans la vie coloniale déployée sous nos drapeaux un faste de gloire et de lumière, une largeur d'espaces couronnée de la grandeur de nos horizons et de nos idées. La splendeur de cette lumière, qui attire alors tant de Français, s'égaie du coloris des costumes des Pays de Soleil — porté si haut par un Dupleix — et du chaotement des mœurs indigènes auxquelles nous laissons volontiers leur liberté avec leur grâce, en cultivant même leur libéralité.

Cet éclat de l'existence aux Colonies Françaises entraîne celui de leur rôle historique. La Colonisation a un rang fier et brillant dans notre XVIII<sup>e</sup> siècle plus qu'en aucun autre, même en le nôtre où elle s'est vue souvent si basement décriée. *L'Histoire générale de nos Colonies* d'Hanotaux et Martineau a pu énoncer que la mise en valeur de nos établissements outremer *entra alors en grand dans le jeu de la Politique et de l'Economie Universelle*. « Jamais ces contrées n'ont tenu un tel rôle dans la vie de la France et du Monde. » Jamais notre Littérature, notre Peinture, voire la Musique avec Rameau, ne se sont autant parées d'exotisme ; et la Peinture de Marine naît, aussitôt portée à la grandeur par un Vernet.

« Les Isles » prennent la primauté dans la hiérarchie historique de notre Empire ! Cela vient en partie du prestige qu'exercent encore nos Amiraux, de l'importance qu'ils font accorder par la Cour et les Compagnies Commerciales à ces relais de la navigation en une époque où les autres Puissances occupent la plus large part des vastes domaines que nous convoitons. De ces escales, jadis de simple « rafraîchissement », ils font, avec une admirable industrie, des arsenaux où, après La Bourdonnais, nos Suffren et nos Surcouf trouvent même de vraies trésoreries. Notre Littérature ne tardera pas à donner à notre Ile-de-France une immortalité dont les reflets n'ont pas encore cessé d'embellir notre Epopée Coloniale jusque chez Loti et ses successeurs.

De vrais coups de théâtre s'y succèdent.

Avec la mise en scène à quoi s'entend « le siècle de Louis XV » la Métropole fait de notre Martinique, — ce qu'à grand tort la III<sup>e</sup> République n'y a pas encore rétabli ; — un Gouvernement Général : celui des *Iles du Vent* de l'Amérique. Elle devient le foyer de concentration comme de répartition. Aussi « les seigneurs de la Martinique », ainsi qu'on appelle ses « habitants » par rapport aux simples « messieurs de la Guadeloupe » et autres, font figure *d'une Puissance dans le Nouveau Monde*. La population blanche de la Martinique égale celle du Canada; son trafic est alors 12 fois supérieur à celui de ce dernier. Elle s'avère « L'UNE DES PLUS RICHES POSSESSIONS COLONIALES QUI FUSSENT AU MONDE »... Seul bientôt Saint-Domingue va l'emporter parmi nos îles du Levant et du Ponant.



Autre coup de théâtre, plus magnifique encore : Saint-Domingue, *français seulement à partir de 1697*, devient en quelques années la plus active de nos Iles avec une célérité qui accroît le mouvement brillant, joyeux, pimpant de ses débarcadères. La féerie exotique de sa francisation, de son fulgurant enrichissement, de la parure et des parades qu'elle entraîne, est éblouissante : on y veut rivaliser avec l'Espagne devenue notre Alliée par l'avènement à son trône du petit-fils de Louis XIV. On copie Versailles et Madrid dont les Cours y sont représentées. La toilette et la cérémonie règnent, les falbalas font queues de paon dans les barques. En quinze ans Saint-Domingue, promu Gouvernement général d'un autre groupe d'îles — *les Iles sous le Vent* — devient un lieu d'opulence avec un noyau compact de population européenne « comme nous n'en avons plus aujourd'hui, sauf en Algérie ». En 1726 : 30.000 Blancs maîtres fastueux de 100.000 Noirs.

Là se forme LE SYSTÈME COLONIAL. Ces luxueuses Colonies sont « une affaire » montée pour le rapport avec l'esprit spéculateur du temps de Law. Affermées à des Compagnies » de capitaux sans conviction » et insuffisants, elles adoptent les mœurs de la Régence. Déjà en 1674 le Roi avait dû les prendre en charge pour éviter la faillite, fatale sous de tels marchands. Il décrète *l'Exclusif* : le commerce s'y voit réservé à ses sujets. La Course sert à le protéger. *Les Colonies n'existent que par et pour la Métropole*, et elle proclame *le monopole du Pavillon*. Visant le bénéfice le plus fort, la Colonisation Blanche est subordonnée au développement de l'Esclavage Noir qui assure gros

rendement agricole et industriel. Quoiqu'on en ait dit plus tard, ce système *édifie toute une architecture* spectaculaire, de style Louis XIV. Mais c'est de Louis XIV vieilli ! La Colonisation blanche du génie de Richelieu EST ABANDONNÉE ; acte dramatique, dont on verra tout le poids accabler la fin de la pièce. Le Prestige National cher à Colbert se voit lui aussi délaissé. Les feux étourdissants de la rampe cachent le mal qui peut-être commence déjà à se tramer derrière le magnifique décor de ces îles de faste et de leurs bassins de Neptune : Iles Sous le Vent du Cyclone !

## V

**LA RÉVOLUTION FRANÇAISE  
COMMENCE A SAINT-DOMINGUE  
75 ANS AVANT 1789**

Vive le Roi ! Vive le Roi ! »

Que se passe-t-il ?

A ce cri de *Vive-le Roi*, lancé de voix factieuses, des Colons armés avec ordre, — bien commandés — surviennent des plantations, se rejoignent en bon ordre dans la capitale. Avec stupeur des Agents de la Compagnie s'écrient:

« Mais c'est une émeute ! »

Ils interrogent vivement ceux que dans ces bandes ils reconnaissent. On leur jette avec moquerie :

« Nous sommes les soldats du *Général Sans-Quartier*... que vous ne découvrirez jamais,... qu'aucun de vous n'a vu ! Nous sommes des milliers et des milliers qui lui obéissons *au nom de la Colonie* ».

Voici qu'au nom de la Colonie, aux cris ressassés de « Vive le Roi », on arrête de nombreux fonctionnaires du Roi... On les brutalise et les ligote,... On les dirige vers les quais et les embarque de force ! Devant la

Caserne les chefs de l'émeute parlementent avec les officiers, avec la garnison : pour obtenir leur neutralité ! Pourquoi donc ?... Ah ! Pour qu'on les laisse réexpédier en France ces Agents de la Compagnie ! Mais de quoi se plaint-on donc ?

Le Gouverneur lui-même, jugé trop sévère, est appréhendé, embarqué pour Paris: et vogue la Galère !

Les Agents laissés libres se rejoignent, se renseignent, cherchent une explication : « Les Colons se sont enrichis trop vite: comment de leur impatience ne jaillirait il pas l'esprit d'indépendance? Le Système institué par Colbert imposait à ces bonshommes bouffis de luxe les frais des Services publics: ils ne veulent plus les payer. Dame! Louis XIV lui-même leur avait *soumis* des projets d'octroi pour suffire aux dépenses : c'était amorcer une véritable autonomie financière !... Et les intérêts locaux n'y faisaient aucune place aux intérêts nationaux ».

De nouvelles houles, plus furieuses, parcourent les rues. Pour corser l'émeute, les insurgés se racontent qu'un Agent de la Compagnie a invectivé les femmes des Colons, proférant: « Telles qui portent des robes de soie et de taffetas seront bientôt trop heureuses si elles ont de la toile de halle pour se couvrir! » Pas malin de deviner ce que cette prédiction cache : les fonctionnaires préparent une réaction terrifiante !... Ce propos suffit à faire éclater une vraie Révolution.

Ce fut d'abord contre les privilèges de Law, dont la trame enserrait, garrottait toutes nos Possessions. Pour éviter les frais de répression à si longue distance, le Roi capitulait, capitulait, capitulait.



*(Photo : Gilbert de Chambertrand)*

**TOUSSAINT LOUVERTURE**

L'Administration ne fut bientôt qu'un compromis perpétuel. La faiblesse y régnait en Roi absolu.

Comme il copiait les modes de Versailles, Saint-Domingue copia le Parlement de Paris. *Les Conseils Supérieurs*, institués pour assister le Gouverneur, se proclamèrent vite souverains maîtres des Gouverneurs. Ils édictèrent force remontrances. Les propriétaires y représentaient toute la Colonie, y compris les Petits Blancs : ils s'intitulèrent ses « défenseurs ». Il ne restait plus pour défendre le gouverneur contre ces défenseurs que la masse de fonctionnaires, plus instruits, dont la valeur technique était la seule cuirasse. Alors on développa les Milices qui arboraient uniformes et titres magnifiques: Grenadiers, Carabiniers, Dragons, Hussards, Canonniers. Elles s'accordèrent des fêtes somptueuses! Chargées de la police, des patrouilles contre les nègres errants, elles s'attribuèrent le contrôle des travaux publics, de la construction des routes, les exécutions des arrêts de justice, des enquêtes. *Autant de pouvoirs à discrétion conférés à l'Insurrection permanente !* C'est là encore toute une mise en scène, tapageuse et frémissante, de Puissance Politique toute neuve dont la désinvolture et la présomption sont, dans leur inconscience pétulante, déjà grosse de bien des drames.

Mais comme c'est en même temps la mise en scène de fêtes, de pavanés et de bals, on s'étourdit dans la danse. Danses de salons, danses d'opéra, menuets et ballets sur théâtres de verdure.

Le faste du luxe, sous ce ciel embrasé des Tropiques, est « incroyable » Les Colonies d'Amérique deviennent d'immenses usines agricoles et industrielles dont le

revenu croît avec la fièvre du siècle. La Métropole les appelle avec envie « les Iles à Sucre » : ce caractère explique toute leur Histoire dans le déroulement de ses fatalités.

En 1739, donc au bout de 40 ans, Saint-Domingue compte 250 usines. Leurs magnats capitalistes se trouvent maîtres d'un monde d'esclaves. Mais à la différence des Nobles de France ils n'ont comme châteaux forts que des villas de plaisance, gracieuses, petites, légères, peu solides, aménagées avant tout pour les bals : à la merci des fureurs des orages.

A cette fortune du Sucre, dont on a le monopole de la vente en France, on ajoute le Café. Il égale la Canne à partir de 1750 : ce sont les deux Ordres de la Colonie. Il s'oppose quelque peu aux « Grands Blancs » du Sucre. L'indigo se développe, de gros rapports sans grands frais, devient la valeur de spéculation des Iles. Toute cette activité a dû créer une immense irrigation des terres qui s'avèrent en partie très sèches: admirable travail dont s'exalte un orgueil de plus. Les grands propriétaires briment et oppriment en plus de leurs Noirs les travailleurs Blancs importés au début. N'est-ce pas donner des cadres à une démagogie de couleur qui couve ? Cette carence de toute fraternité au sein de la Race Blanche s'aggrave de l'absence de *toute idée, de toute vue de peuplement Blanc* où contre les imprévoyances nationales et les prévoyances des Puissances rivales de la France celle-ci trouverait lors des catastrophes des réserves pour la défense !

Sous le crincrin des violons et des musettes on n'entend pas le grondement des deux Révolutions

féroces qui se préparent, auprès de laquelle la nôtre paraît presque douce. Les romanciers qui, un siècle après comme Hugues Rebell, ont dépeint à couleurs enflammées les orgies affolées et affriolantes des *Nuits Chaudes du Cap Français*, ont exagéré à plaisir et profit la luxure de saturnales de Pompéïs exotiques, mais les correspondances et les procès de l'époque ne laissent guère de doute sur l'embrasement de ces nouvelles Cythères : il se déploie là, un siècle d'avance, un premier Directoire insulaire dont Joséphine de Beauharnais transmettra à l'autre les parfums, les chansons, les costumes légers avec les zézayantes nostalgies.



## VI

## LE CHEPTTEL HUMAIN

Sur le Morne Rouge et les Savanes la nuit allumée de brasiers célestes exhale une étouffante « odeur de terre » adorée des Noirs. Par centaines éparses les esclaves nègres se faufilent dans les ténèbres des futaies. Ils s'arrêtent d'abord pour inspecter de leurs gros yeux injectés de sang, avec envie, de loin, le spectacle de chaque villa des Blancs illuminée de fastueux éclairages pour les bals ininterrompus, les théâtres jouant toute l'année dans des fanfares militaires.

Entre ces diables pour un soir échappés de l'enfer, les plus dégourdis, les chefs, portent les costumes de leurs maîtres, dérobés pour quelques heures et pour leurs bals à eux, parce qu'il leur est défendu de se vêtir comme les Blancs ! C'est dans ces habits de cour qu'ayant gagné la forêt où ils peuvent imiter à leur aise les danses et les discours de l'Europe, où ils s'entraînent à des exercices grossièrement parlementaires, ils se haussent sur des autels de sorcellerie. Le délire, une terreur panique, alors, les font panteler. Ils ne savent plus bien eux-mêmes qui d'entre eux sont

encore des vivants ou des morts, des zombies aux yeux caves, qui, sortis des tombeaux, se glissent dans les foules. Tous, hallucinés par le faste nocturne de leur religion, les voilà qui se frappent, se blessent, hurlent des cris d'horreur; les bonnes d'enfants content combien elles en empoisonnent par le mal-des-mâchoires; à tour de rôle, sur la tribune, plusieurs montent promettre et décrire les scènes de viol, d'égoïsme qu'ils projettent sur les demoiselles, les dames des Blancs parées de leurs plus belles robes, de fleurs. Les rites atroces se déroulent jusqu'à la bacchanale suprême où ils s'écroulent.

La sorcellerie africaine est la société secrète millénaire des Noirs d'où va sortir la grande révolte sanginaire, — et peut-être dans quelque mesure, un historien célèbre l'a dit<sup>1</sup>, la Révolution Française.

Pour mieux comprendre, — et essayer d'excuser, de plaindre, — ne perdons pas de vue que Saint-Domingue a commencé par être une colonie espagnole, nous a été cédée (tard: 1694) par l'Espagne : toute la circulation se faisait encore en pièces d'or castillanes. Les Français venus de France dans les dernières années de Louis XIV ou sous la Régence avaient toutes propensions, en se mêlant aux Espagnols restés dans notre nouvelle possession ou leur possession toute voisine, à en adopter les mœurs,

---

<sup>1</sup> Vers cette conclusion approximative m'incitaient bien des intuitions: je n'osais la formuler quand on me rapporta qu'elle était la conviction catégorique exprimée par Frédéric Masson.

l'orgueil et la superbe inconscience. Dans l'insolente prédominance de décorum et de luxe que subsiste-t-il ici du Génie du Christianisme ?

Le Catholicisme n'est guère plus lui-même là que pompe. On ne peut point ne pas le marquer, avec pénitence et avec angoisse, dans une absence aussi totale de réflexion sur l'insuffisance imprudente de Peuplement Blanc par rapport à la masse croissante, étreignante, d'esclaves menés par la force et l'insulte les plus inhumaines. Ces esclaves étaient, eux, privés de la douceur et des bienfaits de notre Religion. Les recommandations, — soigneusement édictées par Richelieu, Louis XIV *en conformité avec les premiers principes de notre Colonisation*, — d'instruire les Noirs dans le Catholicisme restaient lettre morte. En vain des prêtres avaient voulu les relever et appliquer. Administrateurs comme créoles réagirent par la plus vive méfiance envers le Clergé !

Qu'en résulta-t-il ? Les sociétés secrètes se multiplièrent chez les Noirs aux antres de la Nuit. Par elles, sans conteste, la Révolution se préparait cent ans avant 1792. Elles avaient leurs orateurs, leurs initiateurs dans les métis et fils d'affranchis, furieux d'être tenus à l'écart de toutes les situations, frappés de l'interdiction de tout voyage en France, fouettés de mépris aussi cinglant pour leur amour-propre que les coups de rotin pour la peau des esclaves. Des préjugés excessifs, exprimés en termes stridents, leur déniaient toute sensibilité, toute pudeur, tout honneur: les déshonoraient, achevaient de les dégrader. Un fossé profond se creusait: un précipice.

Sur les bords de l'abîme les beaux créoles de Saint-Domingue continuaient à danser avec ostentation. Les vaisseaux battant pavillon français importaient de nouvelles cargaisons d'ébène vivant. Les métis, profitant de l'indolence des propriétaires, s'enrichissaient. Cependant la mortalité croissait, décimant la jolie et brillante race des Créoles. On redoublait les divertissements pour oublier les enterrements: sous le coût de cette folie dorée les propriétés s'endettaient pour la moitié de leur valeur.

Les militaires, chargés de défendre les Blancs et leurs privilèges, ajoutaient à leurs fêtes, à leur luxe, à leur faste leurs propres cérémonies afin d'accentuer leur prééminence. Saint-Domingue devint la terre « par excellence » du « Despotisme militaire » qui s'afficha avec morgue vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Comme un coup de tonnerre en plein bal éclate en 1744 la déclaration de guerre des Anglais. C'est le cyclone dévastateur qui fonce sur les Iles, les Mers Françaises! Les rades se vident. Il n'arrive plus de bateaux. Comme terrifiés à l'improviste, ils fuient à tire de voiles. Les Colonies se sentent abandonnées! Le vin, puis le reste décuplent de prix. Sur les propriétaires, les marchands, les familles, la ruine s'abat.

Alors l'Administration organise la contrebande... même avec l'ennemi. Diaboliquement la Spéculation se déchaîne. Certains gouverneurs entassent des fortunes scandaleuses. Quel contrôle peut venir du Roi, tout empêtré dans sa Politique Continentale? Le vrai Roi aux Iles c'est la Course! Elle fait une ascension

foudroyante. En trois ans la Martinique arme 150 corsaires. Cela n'empêche les Colons de traiter à part avec les Anglais: au contraire, ils touchent des deux mains. A la Paix, — qui n'est que trêve, — le trafic grandit encore. « Les progrès de Saint-Domingue écrasent l'imagination » : 572 sucreries, 3.400 indigoteries! L'ébène trime, sue, crève. Le trafic de l'Ile Splendide dépasse le total du commerce de toutes nos autres Possessions.

Les navires de la Métropole ont reparu. Ils viennent prélever sa part des bénéfices exorbitants. « Saint-Domingue devient l'une des principales sources de richesse de la France ». Des intrigues aussi de l'Aristocratie. Noailles, Rohan, Choiseul, les plus grands seigneurs de la Cour acquièrent des propriétés dans l'Ile. Aussi une grande réaction s'affirme en faveur des îles. Mais les militaires titrés, marquis et comtes, y usurpent toutes les fonctions et les transforment souvent de fait en charges à bénéfices héréditaires. Les dettes s'amoncellent d'autant. La Colonie vit d'un enchaînement de déficits croissants qu'on tâche d'escamoter en recouvrant tant de désordre par l'exaspération, à tous cris, à tous crins contre la Métropole.

Et soudain malgré les dénégations de la Cour, de la Pompadour, des Ministres, la seconde Guerre avec les Anglais éclate. Un cyclone bien plus vertigineux, et furieux, éclate avec fracas, bateaux coulés ou capturés, Marine perdue.

## VII

### LES CAPITULATIONS

Modèle des Colonies foncièrement françaises, marqué au front du plus pur génie missionnaire, le saint Canada, qui autour de son chapelet de lacs déployait ses chapelets de familles vertueuses, de cultures courageuses, de commerces héroïques à travers les immensités nordiques, fut, sous le règne de la Pompadour, sacrifié par l'infâme Traité de 1763 à Saint-Domingue maudit de Dieu, aux Antilles spéculatrices et cruelles, à la traite des esclaves et de l'or.

Quand même! Jusqu'en Louis XV et ses ministres, sous la gifle de ce Traité, le sens de l'honneur couvait. On commença à vouloir la restauration de notre Puissance Coloniale. Choiseul décida de créer des îlots de peuplement blanc; Berryer, parvenu au Secrétariat de la Marine, entreprit de « nettoyer les écuries d'Au-gias » A Saint-Domingue Clugny décréta à grand bruit une « Grande Réforme »...et réunit une « Assemblée Nationale »

Pour rendre au Roi plus d'autorité en ce qu'il avait

pu garder d'îles (avec maintes Antilles même 30.000 colons Français avaient été livrés en sus du Canada et du reste) ladite Réforme supprimait les corvées militaires des colons afin de les désarmer et doublait l'octroi afin de payer (en partie) les troupes régulières, l'Administration. Mais on ne désarme pas une Révolution en marche sur une pente vertigineuse: l'anarchie s'exaspéra. Alors Choiseul expédia comme Gouverneur Général à Saint-Domingue le comte d'Estaing.

Ce « prince d'Auvergne », que la Montagne devait guillotiner, avait débuté en accompagnant dans l'Inde Lally- Tollendal. Blessé, fait prisonnier, il avait couru à l'Ile de France armer deux navires, en enlever aux Anglais sous le feu de Mascate, leur prendre des forts et des comptoirs dans le Golfe Persique et à Sumatra. Nommé pour tant d'exploits maréchal de camp, envoyé comme gouverneur général aux Antilles, il n'en partira tout à l'heure que comme Vice-amiral des mers d'Amérique et d'Asie. Drossé par les tempêtes, il foncera quand même sur les amiraux anglais et forcera Byron à plier. Il s'avèrera incessamment avec éclat un des plus fougueux, décisifs, défenseurs des Insurgents Américains, de là d'abord grand favori de la Révolution qui le nomme Amiral de France (1792) et ne l'abat qu'après qu'il a témoigné au Procès de la Reine.

Autant qu'un éminent marin c'était un grand seigneur, très autoritaire, élégamment infatué de l'Aristocratie. La juste célébrité due plus tard à ses bouillants succès' en escadre ne saurait empêcher de juger ses sautes d'humeur et d'esprit, ses brutales insuffisances comme chef sur terre. Il heurta sans

assez de prévoyance une « Opposition » coiffée de ce titre et bien plus arrogante encore, qui s'ancrait dans une anglophobie et une extrême insolence, dont le plus innocent propos s'exprimait en ces termes publics: « Le Roi nous filoute. »

Que fit Choiseul? Il capitula lâchement, rappela d'Estaing, le remplaçant par Rohan: plus même un Chabot, un nabot. Les mutins se sentirent d'autant plus vainqueurs que *Paris les applaudissait*, les aidait. Deux robins envoyés à Saint-Domingue par le Ministère travaillaient contre lui. On alla jusqu'à afficher la mise à prix de la tête du Gouverneur. A un tel coup Rohan se sentit du sang au visage : il fit un coup d'état... qui avorta en amnistie générale. Les milices furent rétablies au fort mécontentement des mulâtres qui en étaient les servants vraiment serfs. Le Despotisme Militaire sortait vainqueur de ce duel de dix ans: *les états-majors vont gouverner — à la coule* jusqu'en 1789.

Comment n'eut-il pas applaudi les mutins? Ils le devançaient: allant bien plus loin que le Parlement, les Conseils Supérieurs des Iles s'alliaient aux Colons révoltés; la presse, les libellistes se déclaraient net anti-métropolitains. A la suite de l'affaire Lavalette, jésuite banquier en faillite, le Clergé fut mis sous la surveillance armée de l'Administration et très diminué. D'où désagrégation morale partout.

De leur côté la Martinique et la Guadeloupe, restées quatre ans aux mains des Anglais, s'en étant enrichies, s'affranchirent de force lois. L'exclusif fut brisé. Paris, frappé à la bourse, ne répliqua que *par les ordres les plus contradictoires* : déchéance fatale de



l'ignorance. Par l'opportunisme cette déchéance descendit encore plus bas que l'incertitude : Choiseul, avouant son impuissance, prit pour directeur du Ministère un des révoltés les plus dangereux, le fameux Antillais Duboc. Il n'y avait pas plus traître!

Ce colon, l'un des plus dangereux meneurs de l'Opposition, s'était déclaré ultra républicain, de cœur tout Anglais. Arrivé à Paris il y comprit tout de suite le rôle pernicieux, insurgent, de l'Opinion : il s'appuya immédiatement sur elle, se fit libelliste. Il est dès lors avant tout un polémiste! Le voilà parti en guerre. Il décrète: « *Les Colonies doivent être tenues dans le plus grand état de richesse* ». Bien entendu par tous moyens : « *Des nègres et des vivres pour les nègres telle est toute l'économie des Colonies.* » Il ne pouvait y avoir de « philosophie » plus scandaleuse: il s'agit donc d'accroître l'esclavage. Il opéra de nouveau une grande brèche dans l'Exclusif. En 1788 de forts privilèges commerciaux sont accordés aux Américains, qui pour la contrebande avaient acheté tant de nos insulaires : autre grande brèche. La souveraineté de la France n'était plus qu'une citadelle démantelée, effritée.

Heureusement — on va le voir — la France a toujours des héros prêts à braver tous les périls et à couronner de gloire les ruines.

## VIII

### « L'IMMORTELLE CAMPAGNE »

Les Colons Anglais des 13 Colonies d'Amérique se sont unis pour déclarer la guerre à leur métropole l'Angleterre: c'est plus qu'une révolution; c'est une Ere nouvelle qui débute!

Sa Majesté très Chrétienne le Roi Louis XVI les a de tout cœur et rancœur encouragés, s'allie à eux! Cette nouvelle, cette bouleversante nouveauté va stupéfier encore plus l'Univers.

Voici les Français transportés tout d'un coup sur un autre et bien plus vaste théâtre! Ils vont avoir à se précipiter, à se battre à travers l'immensité de l'Amérique, de tout l'Océan Atlantique, de tout l'Océan Indien, jusque dans le Pacifique. Et partout à se maintenir en force et volonté, à lier tous les efforts, à soulever des peuples et des idées...

Tout va grandir... et de nouvelles grandeurs s'inaugurent : les esprits, déjà travaillés et aérés par la Philosophie, par l'Encyclopédie du siècle, par leur universalisme, fermentent de conceptions inédites,

s'éveillent à l'Inconnu avec une audace qui les emporte au delà de leurs traditions et de tout ce qui les préserve, s'ouvrent encore plus grand. On ne peut même pas prévoir ce qui va en sortir.

Notre participation à cette Guerre d'Amérique est née de la Renaissance de notre honneur sous le coup d'une des plus grandes injures, — d'une des plus graves fautes qu'ait commises l'avidité du Commerce britannique: le Traité exagérément humiliant de 1763 qui visa à ruiner la France, à briser son empire en tronçons. Traité quasi fratricide entre les deux Grandes Puissances de la Civilisation Blanche qui étaient en quelque sorte alliées sous la Régence. Que de passions il a, en prétendant les enchaîner, déchaînées!

Il ne faut point ramener cette Guerre seulement à un grand dessein de Vergennes. Ce sévère Ministre des Affaires Etrangères a accompli avec une savante obstination diplomatique une tâche considérable et compliquée qui lui mérite la considération de Ses plus éloquents historiens, mais la Légende a raison ici de l'Histoire: un La Fayette compte peut-être plus que Vergennes dans le destin de la Nation parce qu'il est le symbole et l'acteur d'un génie nouveau, — certes farci de faiblesses mais fervent de grandeur, — qui va produire dans l'Europe, dans le Monde, une Révolution, plus grande encore que celle de la Découverte de l'Amérique.

A partir de 1774 la liaison étroite se noue entre les futurs Etats-Unis et la France, et les Antilles y reçoivent un rôle de premier plan. On leur demande



*(Photo Giraudon)*

**L'IMPERATRICE JOSEPHINE, PAR PRUD'HON**

des hommes — experts et rompus à la lutte — des vivres, des matières premières, des dons, des sacrifices, sans rien leur donner en échange. Du Traité de 1784 nos Conseils permettent aux Américains de tout y prélever privilégièrement. Elles vont être des bases maritimes, des clefs de stratégie, des tremplins de victoire.

En 1778, avec éclat, entre en jeu le Comte de Grasse à qui les Etats-Unis vont devoir leur existence.

Débutant à 12 ans dans la Marine comme garde au Port de Toulon, il a parcouru tous les degrés de la Carrière. Ses dons de manœuvrier remarquable le firent envoyer comme chef d'escadre aux Antilles. Il quitta Brest avec 20 vaisseaux et 3 frégates convoyant 150 bateaux destinés à ces îles, prenant vigoureusement à la remorque ceux qui lâchaient. A peine arrivé à la Martinique, il attaque sans hésiter la division de l'Amiral Hood qui croisait devant Fort-de-France, la contraint à fuir, court à Tabago, à Saint-Domingue où il reçoit un S. O. S. du Congrès Américain. Aussitôt, négligeant ses Instructions, il prend une décision énergique, il emprunte des troupes à Saint-Domingue, il hypothèque ses biens personnels pour réaliser l'argent nécessaire et fonce, apparaît dans la baie de Cheseapeake avec 28 vaisseaux et un corps de 3.5000 hommes, s'y embosse, force l'Amiral Graves à se retirer sans avoir pu secourir Lord Cornwallis enfermé dans Yorkstown. Yorkstown capitule.

C'est ce puissant succès qui décide de l'Indépendance ! George Washington est là-dessus formel : dès 1780 il avait déclaré que *la supériorité maritime pouvait seule les sauver*. Si à Paris on avait égalé ses vues

pénétrantes, notre victoire eût été complète: nos opérations ne fussent pas restées « sans principes directeurs, sans idées générales, conduites au gré des circonstances. » (La Roncière). Après Yorkstown le lieutenant Général de Grasse se croit obligé vis-à-vis Paris de suivre maintenant ses instructions; au lieu de poursuivre la flotte anglaise jusqu'à sa destruction, il s'attarde, s'alourdit de convois pour reconquérir les petites Antilles perdues. Le voilà aux Saintes encerclé par des forces supérieures : abandonné par ses lieutenants, « il lutte en héros ». Son vaisseau entouré de 10 vaisseaux anglais résiste 11 heures sous un feu épouvantable; tout l'équipage mort ou blessé, le Comte de Grasse reste sur la dunette avec 2 officiers; les matelots anglais sautent alors à bord et amènent eux-mêmes notre pavillon... Les Anglais qui le faisaient prisonnier l'honorèrent d'une réception splendide.

Cette inoubliable campagne et la victoire finale démontrèrent *l'immense valeur stratégique de nos Iles et le « rôle qu'elles nous mettaient à même de jouer dans le Monde nouveau »*. (Tramond). Or à aucun moment *Paris ne donna comme mission capitale à nos escadres des conquêtes durables pour nous dédommager de nos pertes de 1763*. Paris ne tint compte que de l'argent, de nos dettes, des pensions à maintenir aux gens de cour. Notre diplomatie terrée dans la cour de Versailles, Louis XVI fut timide, le traité boiteux, nos Alliés sans lucide gratitude<sup>1</sup>. Nos Iles, notre Empire à *qui nous*

---

<sup>1</sup> Ce mot ne saurait choquer des amis américains d'aujourd'hui, même s'ils n'ont pas étudié de près cette Guerre. Les Américains d'alors avaient été cinquante ans terriblement ennemis de leurs rivaux français. Si après 1778 de magnifiques

*devions tant*, fut sacrifié à nos Alliances, et la France à la Cour. Le marquer avec accent n'est point oublier les vertus studieuses du Monarque et de Vergennes, mais souligner que par l'esprit *et le mandarinisme de notre Politique Continentale*, trop chère à la dynastie et encore plus à Marie-Antoinette, sœur fascinée de Joseph II, ces alliances nous obsédaient et opprimaient. Elles nous ruinèrent: que ce fut avec l'Espagne qui nous fut onéreuse et ultra décevante, que ce fût avec les Américains qui osèrent nous interdire formellement de prétendre reconquérir le Canada. Accusons non Washington ni Franklin mais les marchands de Boston et de Rhode-Island qui nous commandaient et qui pressuraient les Antilles.

Le Traité de Versailles s'avéra, chaque année davantage, insensé et finalement accablant: il fut un des principaux artisans de la faillite, de la Révolution. Nous ne gardions même pas les Antilles que nous avions reconquises, qui nous avaient reçus avec enthousiasme. La France, pourtant, s'était montrée fréquemment pleine de générosité, de vaillance et de grandeur. Le génie, qui avait pu un moment faillir à nos Comte de Grasse, avait éclaté chez nos Suffren.

---

amitiés se nouèrent entre frères d'armes, y eut-il des frères de commerce? Les marchands furent âpres, pointilleux, exigeants. Et combien de civils ne voyaient rien au delà des incertitudes ou lenteurs, des souffrances et misères de la Guerre? A Londres les plénipotentiaires américains n'eurent qu'une idée: se faire pardonner par leurs frères de race au détriment de la France et nouer avec eux des affaires. (Ch. de Chambrun, *Vergennes*.)

Nos Antilles se consolèrent en continuant de s'enrichir. D'après Necker Saint-Domingue en 1779 comptait 32.650 Blancs contre 249.098 esclaves et 46.452 Noirs libres. En 1789 : 30.627 Blancs, contre 465.429 esclaves et 27.548 Noirs libres. *Les mulâtres possédaient un tiers des propriétés et des esclaves.* Les Blancs avaient encore exagéré leurs préjugés et, par peur, s'opposaient à la constitution de troupes noires — dont au contraire plus tard la République sut prévoir et déterminer une admirable fidélité. Toute spiritualité leur manquait. Les maîtres aveugles aggravaient sans cesse leur faiblesse. La prospérité était inouïe à Saint-Domingue: près de 1.000 sucreries, dont certaines rapportaient 300.000 livres par an, 789 cotonneries, 3.117 caféries dépassant 1 milliard et demi. Cap-Français avec ses 5.000 Blancs, ses monuments et ses maisons de plaisirs produisit « l'effet d'une cité de luxe de l'Europe » Mais progressivement cette prospérité nous expropriait : en 1788 on compte dans les ports de l'île 2.500 maisons américaines pour 847 françaises. Les importations de nos Colonies que nous revendions à l'industrie étrangère assuraient seules la balance de notre Commerce et la fortune de plusieurs de nos ports.

Dans l'ensemble de notre activité ce sont les Antilles qui l'emportaient pour tout le trafic avec la France : il accusait un chiffre total d'affaires de 600 millions. Malgré le Traité de 1763 la France restait en 1789 « la Plus Grande Puissance Coloniale du Monde » (Tramond).



## IX

### LE DÉLUGE DE SANG

Liberté, Égalité. Fraternité ! Par bourrasques, dans un immense et déchirant cyclone de trois ans, surviennent de Paris les nouvelles de la Révolution, ses proclamations. Les grands mots enflamment les Noirs dont partout les masses grossissent. De la nuit jaillissent les cris : « Vive le Roi ! » Ouvertement désormais les Noirs sont commandés par des prêtres du Vaudoux, des forcenés; des métis ambitieux, audacieux, prennent la tête de coups de mains. Les premiers sont pris, exécutés. Mais les Blancs refluent dans les villes, se barricadent. Les Mulâtres restent maîtres des campagnes. Contre eux Port-au-Prince s'érige en véritable République de Terreur Blanche sous les bandes du Marquis de Carradoux.

Soudain de l'habitation Gallifet la volonté du massacre total des Blancs surgit en un délire de désordre : maîtres et contremaîtres y sont exterminés. La contagion du sang versé se débride: des torrents de révoltés se répandent comme une inondation de

meurtre dans les quartiers voisins, portant comme étendard le corps d'un enfant blanc fiché au bout d'une pique. En deux mois 10.000 morts, dont 2.000 Blancs, couvrent la terre de luxe. Les chefs, Boukmann, Jean François, Biassou, arborent les titres de Grand Amiral de France, de Généralissime des Armées du Roi. Et bientôt les Noirs violent, égorgent, écorchent vifs ou scient entre deux planches ceux qui tombent entre leurs mains. Les Blancs, par représailles, sans rémission tuent en masse.

Des deux côtés on finit par redouter une complète extermination commune. Le 11 septembre 1791, à la Croix des Bouquets, un Concordat est signé; mais l'orgueil des habitants du Nord ne l'a point admis: le marquis de Borel, d'autres corsaires de terre, font ressourcer partout, à flots ruants, le Déluge Rouge.

Cependant de Paris peu à peu arrivent des troupes. Elles rétablissent quelque ordre. Mais surviennent aussi des Commissaires de la Convention : l'Ile est cette fois déchirée entre Royalistes et Républicains. Finalement pour mater « la Contre-Révolution », le commissaire Senthonnax se décide à l'irréparable : il appelle les Noirs à la liberté et au pillage; en quelques heures le Cap n'est plus qu'incendie et massacre, 500 maisons brûlent, les troupes perdent pied. Toute organisation s'anéantit. Les amiraux doivent se borner à recueillir à leurs bords ceux qui se sauvent.

Restée jusque là impassible dans sa satisfaction, la Grande Bretagne finit par déclarer la Guerre à la République et occupe trois Iles par revanche de la Campagne Immortelle, y désarme Rochambeau son ancien vainqueur.

## LE LUXE A PROVOQUÉ LE LUCRE

Mécaniquement la multiplication des massacres, leur démoniaque horreur, leur totalitarisme ont résulté de plusieurs grandes causes :

De l'exemple très proche de la Révolution des Etats-Unis dont les provocateurs venaient en grand nombre aux Antilles, tout d'abord par mercantilisme, puis par fureur de destruction et d'idéologie, — imités bientôt en bien pis par les Anglais qui, eux, accouraient avec vindicte pour conquérir des Empires, refusant — fait systématique — tout concours ;

Des envoyés de Paris qui furent souvent des monstres, de leurs excès et de leurs contradictions alors que la monstruosité de Paris n'aurait jamais dû être « un article d'exportation » car il ne pouvait aboutir qu'à l'extermination de tous les Blancs !

De l'affolante division entre Français qu'un siècle de débauche, d'imprévoyance et d'inconscience exaspérait jusqu'à l'anarchie: chaque groupe de Blancs, de Noirs ou de mulâtres, se mutilait, se hachait lui-même.

Faute des Blancs Français !

Faute des Blancs Anglais !

Faute des Blancs Américains !

Lucre contre Luxe !

Vis-à-vis les Colonies la Révolution a étalé autant d'ignorance et d'irrésolution que la Monarchie. Elle se laissait emporter aux absolutismes les plus extrêmes, octroyait aux Colonies l'indépendance d'Etats (désunis), le lendemain se déjouait. Elle y importait avec éclat ses principes, ne les appliquait jamais : d'où chocs, exaspération ! C'est que par-dessus et par

dessous tout on entendait bien garder les Colonies : les plus avancés redoutaient la ruine de notre industrie et de nos ports dont les menaçaient les délégués des Planteurs. Ultime mais étreignante leçon qui, en couronnant tant d'autres contre la présomption, s'extrait sévèrement d'un tel enchaînement — d'une chaîne — d'horreurs et d'inconséquences démentes.

En 1793, 1794, les Anglais, les Créoles qui les avaient appelés contre Massacreurs Noirs ou Blancs de la Révolution, tuaient les meilleurs, se croyaient à jamais les maîtres à Saint-Domingue quand, à l'improviste se produisit le revirement le plus inattendu : Toussaint Louverture entre en scène.

Ce nègre de 50 ans, cocher puis « médecin des armées de Sa Majesté » dans les troupes de Jean François, puis maréchal de camp chez les Espagnols de l'Ile, gardait de son enfance la plus haute idée du mot français, *de son prestige*. Il pensait ne pouvoir devenir « *un citoyen* » que dans nos rangs et courut offrir ses 5 bataillons au général républicain Laveaux au moment où celui-ci était au plus bas. Il avait une sorte de génie fait d'une connaissance aiguë des lieux ou des gens de l'Ile et de la tactique inculquée par d'Estaing. Il exerçait sur tous les siens une supériorité morale incontestable avec un charme de sorcellerie, il prodiguait les manifestations d'une dévotion théâtrale et un respect idolâtre des principes de 89, se proclamant « le Spartacus noir » prédit par Raynal. Nul ne se montra plus apte à réaliser une réconciliation. Avec tous les Noirs qui confluaient vers lui il créa des demi-brigades auxquelles des états-majors d'officiers blancs assurèrent une véritable cohésion.

En face d'eux les régiments anglais se voyaient décimer par la fièvre. Toussaint devint vite maître de la plus grande partie de l'Ile.

Cependant à la Guadeloupe le conventionnel Victor Hugues, audacieusement, débarquait avec mille soldats, repoussait et coupait en deux les 8000 Anglais, forçait leurs généraux à capituler. Il créait une armée, une marine coloniale de corsaires à vaillants exploits, attaquait les Anglais des îles voisines.

Proclamé par Laveaux « le Sauveur de la Colonie », Toussaint était nommé par le Directoire général de division puis général en chef (1797). Le général Maillan offrit de le reconnaître comme souverain avec tout l'appui de la Puissance Anglaise moyennant pour elle le monopole du Commerce : Toussaint, entendant rester Français, lui permit seulement de partir avec ce qui lui restait de troupes. Après avoir exterminé les mulâtres maîtres de la moitié de l'Ile qui refusaient d'obéir à un nègre, il institua avec inflexible autorité un Code et, pour rétablir les cultures, interdit l'oisiveté, réprima durement le vagabondage. Ses portraits, en uniforme et panache accusent une majesté prognathe qui n'est pas sans héroïsme. Il s'entoura de Blancs et rappela ceux qui avaient fui à l'entour, décréta une Constitution Coloniale qu'il fit approuver par une Assemblée où il n'y avait pas de nègres, réalisa sous l'affiliation de la France une autonomie que complétèrent des relations extérieures directes avec les Etats-Unis et les îles anglaises.

Le traité d'Amiens (1802), — qui resplendit alors comme une aurore de notre Gloire prochaine, — se proposait primordialement de nous rétablir dans notre grandeur coloniale. Il nous rendit tout notre domaine d'îles, en y comprenant Tabago et Sainte-Lucie. Mais le dictateur Bonaparte n'avait aucune expérience coloniale. Il s'en remit complètement à ses conseillers et le mari de la créole Joséphine décida: « Blanc, je reste avec les Blancs! » Il n'admit point qu'on pût désobéir à ses ordres: l'indépendance de la Guadeloupe fut impitoyablement châtiée, l'esclavage rétabli; après quelques atermoiements l'attaque sur Saint-Domingue fut foudroyante: le général Leclerc partit avec 21 000 hommes sur 25 vaisseaux français, 7 espagnols et hollandais (nos Alliés), 53 frégates. Incendiant ce qui restait debout sur la côte, Toussaint retira tout son monde à l'intérieur, mais, par leur rapidité, nos 4 colonnes dispersèrent ses troupes en poussière au bout de 6 semaines et Toussaint vint se livrer. On l'embarqua pour un impitoyable emprisonnement dans un fort du Jura où cette Majesté déchue mourut sordidement après une cruelle agonie. Ainsi « le plus grand des Blancs » traitait-il le « plus grand des Noirs » qui, par la fascination de notre génie même, s'était constitué le dynamique précurseur de l'idée d'égalité par la valeur et le labeur ordonnés.

Cependant les pluies venues, les maladies puis la fièvre jaune survint. Leclerc n'eut plus que 200 hommes disponibles, multiplièrent les supplications pour son rappel, bientôt succomba. Son successeur Rochambeau ne connaissait comme Politique que la répression: ni bonne foi, ni pitié! il fit noyer, étouffer

des hommes dans des navires spéciaux, venir des dogues de Cuba dressés à dévorer les nègres fugitifs, jeter à la mer le Général Maurepas loyal mais suspect. Dessaline répondit au massacre de 500 des siens en faisant pendre aux yeux de toute l'Armée 500 prisonniers.

Or en 1803 la guerre commençait avec l'Angleterre: Rochambeau dut embarquer pour l'Europe les 8.000 soldats et colons qui survivaient. Nous y avons engagé 43.000 hommes: il ne nous restait plus que la partie espagnole de l'île. Nous la perdîmes en 1809 par les aberrations de notre Politique Continentale et le quasi abdication par Napoléon de toute puissance Maritime. Cependant la Nation Française, elle, n'avait cessé depuis 1789 de consentir, avec décision, tous les sacrifices et même de se passionner pour son empire colonial, en bien des occasions y montrant de la grandeur. C'est Trafalgar qui commanda Waterloo. Cette leçon aussi, dans l'éclat de la tragédie nationale, a sa sévère grandeur dont il nous appartient de tirer la renaissance du génie incontestablement et constamment épique de notre Colonisation.

## X

### L'ABOLITION

La Restauration ne parut-elle point aux Républicains par bien de ses actes un chapelet d'abdications ? Par la Politique redevenue Continentale de Louis XVIII, de Talleyrand, de Chateaubriand et autres meneurs des Congrès, Charles X fut conduit à reconnaître l'indépendance de Haïti. La secrète pression des Puissances y poussait par le défaut de toute conception d'une solidarité entre les Nations de Race Blanche qui, tout le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, a été une autre sorte honteuse d'abdication — non seulement politique mais spirituelle — d'où ont procédé bien des désastres et désorganisations du XX<sup>e</sup> siècle. Le renoncement de Charles X fut un acte d'opportunisme pratique qui se décomposa en scènes de marchandages mesquins aboutissant à une faillite: afin de garder le marché du café (dont elle continua d'acheter les 4 cinquièmes) et de petites clientèles, on sollicita et accepta des indemnités dérisoires pour nos Colons ruinés! Cet ensevelissement de notre prestige, de toute influence



française, fut un deuil Noir consommé dans l'obscurité d'une petite chapelle absidiale de notre Diplomatie. Nos bateaux, nos marchands, nos idées n'osèrent presque plus se montrer dans cette Amérique Centrale où le colbertisme n'avait su faire régner qu'un luxe inintelligent et cruel. Pourtant depuis deux cents ans nous avons commencé à y amorcer de grandes missions!

Mais il subsiste une Justice Immanente jusque dans la tristesse funéraire des abdications politiques. Haïti garda notre langue par peur des Etats-Unis racistes et par effet du bon sens obscur de populations qui, frottées de notre Culture, éveillées par nos principes humanitaires, conservaient une obscure gratitude pour notre foi dans la dignité et les « Progrès » de toute l'Espèce Humaine. Restés Fils aînés du Christianisme jusqu'en les spéculations philosophiques de nos laïques les plus absolus, nous avons plus que quiconque contribué à élever l'idée de son Unité. Cette grandeur morale et intellectuelle n'a cessé d'éclairer tout ce que les Haïtiens, malgré leur atroce misère, ont accompli de beaux efforts méritoires pour développer parmi eux l'Enseignement: non seulement ses valeurs, mais ses virtualités d'idéal, par l'intermédiaire — et comme la mission — de notre langue de clarté, de lucidité, de conscience, de douceur et de perfectionnement incessant. Tous ceux qui depuis un siècle ont obstinément entretenu des relations amicales avec un certain nombre de Haïtiens ont pu se réjouir et s'émerveiller de leur relèvement graduel par l'élévation de cette langue qui est pour eux comme pour nous la plus belle propriété, qui est

une des lumières de leur avenir.

Paternellement nos prêtres ont été les plus nombreux et hauts artisans de cette fraternisation limitée mais si noble entre eux et nous. En 1860 un Concordat a établi que le Clergé de Haïti se recruterait en France au séminaire de Pontchâteau : ce fut alors une des grandes heures qui aient brillé sur la Mer des Caraïbes. Ce Concordat est une aurore : de la vraie Paix définitive et protectrice, d'une Réconciliation sans rancœurs ni réticences. Elle nous entraînera peu à peu les uns et les autres à une collaboration féconde, à d'amples œuvres susceptibles — on l'apercevra de nos jours — d'assurer aux pauvres innombrables de Haïti les bienfaits de notre Médecine, de nos Sciences et de la Prospérité Européenne. Par-dessus tout la Médecine Française, de Pasteur et Laveran à Yersin et à Jamot, l'une des plus vertueuses Puissances de bien de l'Europe, devrait être la tutrice maternelle des populations des Pays Chauds si souvent décimés par les épidémies.

Quand les historiens interrogent les populations de nos îles, la plus grosse majorité déclare avec enthousiasme que la plus grande heure du XIX<sup>e</sup> siècle est celle de *l'Abolition de l'Esclavage*. En les musées nationaux, des tableaux et des fresques montrent les scènes délirantes dans un mouvement de *Marseillaise* endiablée et dans un coloris d'apothéose. La Guadeloupe et la Martinique ont voué une ardente dévotion à Victor Schoelcher. Cependant vous trouverez pas mal de réserves ou de sous-entendus à son sujet dans les *Histoires Générales de nos Colonies* où l'on rappelle

toutes les précipitations et imprévoyances qui troublèrent de son fait l'économie de notre Empire : ces réserves sont à la fois judicieuses et injustes. Schoelcher est une grande figure très purement française.

Pour en marquer tout l'éclat, il faut le rapprocher de ses plus hauts contemporains, de tout le mouvement de philosophie encyclopédiste, d'idéale charité et de fraternité humaniste qui s'illustra par les noms de Lamartine, Montalembert, Lamennais, Berryer, Rémusat, de Lasteyrie, Gustave de Beaumont, Agénor de Gasparin et tant d'autres humanistes auréolés du millésime 1848. Pendant vingt ans toute la France a été remuée de pitié brûlante pour les Noirs esclaves et la cause éminemment chrétienne de leur affranchissement. La Philosophie s'est jointe intimement à la Religion pour l'exiger.

Dans toute cette fresque d'esprits généreux, la statue de SCHOELCHER a le relief héroïque d'un apôtre digne du génie d'un Rude. Ce fils d'un riche marchand de porcelaine parisien, en se vouant à alléger la misère du Monde, s'est assigné la peine de voyager dans de nombreuses parties du Globe pour voir sur place toutes les souffrances et soutenir les aspirations à l'affranchissement. Aussi, quand la Révolution de Février fit irruption, fut-il naturellement porté au sous-secrétariat de la Marine chargé d'effectuer l'Emancipation. Ayant accompli sa tâche, il ne démissionna du Ministère que pour représenter au Parlement avec honneur la Martinique, puis la Guadeloupe, sur les hauteurs de la Montagne.

Aujourd'hui encore, le Prophète Blanc des Noirs brille comme la plus grande étoile du ciel des Iles.

Cependant un autre événement semblerait devoir concentrer autant de gratitude : la proclamation du Suffrage Universel en 1871. Quand 1848 éclata, l'esclavage était depuis bien des années adouci et comme démantelé; puis l'abolition jeta à la misère un nombre considérable d'affranchis que promptement le Second Empire riva de nouveau à une dure et obscure condition : 1871 a eu une portée bien plus longue et considérable sans produire de brutal bouleversement. Le principal effet en a été la création progressive d'un immense Enseignement dont le bienfait est incalculable, dont une Fête éblouissante devrait chaque année renouveler la conscience, le crédit, les vertus de Renaissance. L'Enseignement n'a pas produit dans nos Iles toutes les déformations, présomptions et déclassements violents que beaucoup de publicistes ont souvent déplorés dans la Métropole; et l'on a pu seulement regretter que l'enseignement professionnel ait été si longtemps négligé.

On peut parler, sans ridiculiser cette expression, des « lumières de l'Instruction » Toute une bourgeoisie bien graduée et pratique en garde les cerveaux dûment éclairés. Les Gerville-Réache, les Lémery, les Delmont, les Sévère, les Monnerville, et tant d'autres ont tenu dans le Parlement français un rang élevé que justifie leur patriotisme aux grandes heures dégagé des Intérêts de clochers et de distilleries pour s'exhausser au sens rigoureux de l'Histoire de France. Même la partie du peuple restée inculte — par la faute des Gouvernements métropolitains — a, dans la Grande Guerre de 1914-1918 comme dans celle qui a suivi, accompli le Service Militaire avec empressement,

fierté et souvent noblesse. Pas un seul reniement! La Guerre de 1914 et la Victoire de 1918 ont été forgés de vaillance pour ces Iles dont les régimes et les chefs — un Lanrezac et un Mortenol — méritent l'inscription sur l'Arc de Triomphe de la Liberté toujours attendu.

La célébration du Tricentenaire va obliger à marquer les résultats du travail et du progrès accomplis de 1871 à 1935. Ce sera l'un des plus discrets mais harmonieux chapitres de l'Histoire des Iles : nous devons clore celui-ci par une Elévation. Des principes spirituels rayonnent aux cimes des Iles et jusqu'au cœur de leurs masses. Sans doute le Vatican a-t-il consacré plus d'évêques asiatiques que béatifié de saints issus des îles, et l'on ne peut guère citer — aux Antilles comme à la Réunion — de martyrs et de fondateurs d'ordres religieux; la foi est souvent plus spectaculaire que profonde, et l'insuffisance du clergé, qui le restreint à la seule administration des sacrements, n'a pas permis de constituer un enseignement post-scolaire. Mais il suffit de citer le nom du Général de Sonis pour indiquer la valeur évangélique de l'éducation dans maintes familles des Antilles. Ses œuvres survirent à la Guadeloupe où les adolescents « Eclaireurs de France » portent son nom, ce qui donne aux Sports du lieu le rayon d'une flamme céleste. Quand Rome et Paris voudront bien instituer une « Semaine Religieuse » des Iles analogue à celle que Caen n'a cessé de promouvoir avec éclat, on découvrira la puissance d'action et de charité qui couve aux cœurs des jeunes filles et des femmes créoles. Il y là un immense Trésor méconnu, inconnu. Qu'il soit mis en

circulation et l'on peut s'attendre à voir la Littérature Antillaise, jusqu'ici tellement moins riche que celle des Mascareignes, donner son Leconte de Lisle et son Joseph Bédier, honneur de l'Humanisme français où réside la principale grandeur des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

## XI

### L'ARCHE DE CÉLÉBRITÉ

Depuis un lustre Hitler tenait le Pouvoir Absolu, forgeait tous feux allumés la Guerre Totalitaire, lançait les foudres de la menace la plus horrifiante, enrobant tout juste sa Terreur d'une diplomatie feutrée de mensonges les plus cyniques. Dans leur présomption et leur ignorance de l'Histoire les joyeuses Démocraties de France, d'Angleterre et d'Amérique, quoique commençant de s'inquiéter, s'assoupissaient à coups de gardénal, de bonne foi et de foi aveugle dans leur molle Alliance, absorbées dans la discussion byzantine des lois et loisirs sociaux qui eussent été les plus attrayants s'ils n'étaient à une telle heure les plus follement imprévoyants. Paris se laissait enfoncer dans l'impréparation régie par les affairistes internationaux de la City et de Wall Street. L'Opinion publique finissant par s'angoisser devant l'audace provocante d'Hitler, Paris décida d'affirmer la grandeur, la puissance et la vertu de son splendide Empire Colonial : 1935 imposait la célébration du

TRICENTENAIRE DE LA PRISE DE POSSESSION DES ANTILLES... Cependant il ne nous en restait que deux. On accumulerait sur elles un grand luxe de manifestations et, pour masquer la leçon brutale des massacres et de la perte de Saint-Domingue, on irait avec pompe fraternellement saluer la jeune République Noire d'Haïti.

Studieusement, le programme du voyage fut tracé en beauté, avec noblesse, par des chefs convaincus ! Henry Béranger, élu à l'unanimité président du Comité et ambassadeur du Président de la République auprès de celui de Port-au-Prince. On prit un de nos représentatifs bateaux, justement nommé « Colombie », pour en faire une Arche de Célébrités, de solennités, de Discours et de Promesses. Tous les Corps de l'Etat furent invités sauf l'Armée, représentée seulement par un colonel aviateur de surcroît brillant conférencier. La Politique dominait par un cortège d'anciens Ministres et de Présidents de Grandes Commissions, qu'orchestrerait le Président du Conseil Albert Sarraut. A côté de l'Académie des Sciences Coloniales, l'Institut y déléguait des membres des Académies des Sciences, des Sciences Morales, des Beaux-arts, qu'accompagnaient des Médecins de notoriété mondiale. Le Conseil des Bibliothèques lui-même avait fait agréer un de ses spécialistes. On se montrait maints anciens gouverneurs, on se nommait des Présidents de Chambres de Commerce. Les journalistes, logiquement, fourmillaient. Les grands journaux avaient envoyé force femmes qui l'emportaient même sur les femmes-peintres qu'avec bonne grâce les parlementaires des



Antilles avaient laissé se multiplier là sans en exiger une décente notoriété. A l'heure des repas, exquisément poivrés de cuisine exotique, les conversations attestèrent une profusion enivrante d'éruditions disparates, et la salle des Conférences offrit quelques causeries de bonne volonté en prélude aux grandes Oraisons de Majesté qui allaient sonorer de Politique les banquets sur terre conquise. Les organisateurs déployèrent beaucoup de gentillesse à défaut d'un esprit de direction pratique soucieux d'instruire et d'électrifier vers des fins utiles, *vers un avenir tort de Puissance constructive*, cet Aréopage aristocratique de la dernière Démocratie Athénienne. Elle étala plus de toilettes de luxe, voire de fourrures malgré l'été, que de conscience résolue et dynamique de nos hauts devoirs humains.

Le canon tonne! Dès l'arrivée matinale à la Pointe-À-Pitre, tous se sont revêtus d'uniformes dorés et bicornes à plumes, d'habits noirs et claques de cérémonie. Le canon tonne : les parlementaires, chamarrés de leur écharpe et de baromètres professionnels, se suivent deux à deux, montent deux par deux dans deux cents autos. Tout de suite, dans ces frairies, resplendit une féerie: le grand succès va aux robes de parade, chatoyant de toutes couleurs, sous lesquelles se pavanent des centaines de doudous alertes, émoustillées, pimpantes: la féerie est dans le peuple doré dont la gracieuse humeur étincelle de rires et d'œillades. Ce peuple est roi ici ... Mais comme il est mal et précairement logé! A tous les contours de ces randonnées à travers tant de villes endimanchées nous sommes saisis de voir toutes les maisons vieillottes

parquées, perchées sur des bas pilotis pareils aux enracinements fétides des palétuviers sur les bords de la mer; mais la plèbe de couleur ne se sent pas moins la maîtresse de soi, de sa légèreté, de sa parade, de la pauvreté qu'elle décore, de son île, de ses élus, du destin de l'Empire.

Dans le tour qu'on fait de la Grande-Terre on ne traverse que des champs de canne à sucre bordés par des fruits à pain débonnaires: on reste étonné et chagrin de la monotonie de cette arboriculture réduite à un seul arbre. Mais au cœur des villes l'on aime voir s'ériger dans leur style d'Exposition temporaire, encore dans leur blanche fraîcheur, tous les palais, églises, écoles, poissonneries, marchés neufs que la Métropole vient de faire bâtir pour remplacer ce qui a été détruit par le terrible cyclone de 1928. Tout ce béton-armé est élégant, moderne et moderniste, le « dernier cri » de la création française; et même l'une de ces belles églises se trouve illustrée par un Chemin-de-Croix d'un tendre art byzantin délicatement cubiste. La France a bien fait les choses!

Dans un décor montagneux de rêve mauve on rejoint la vieille capitale où le banquet va servir, avec les ananas liquoreux présentés par les doudous en leurs robes de cour espagnoles, 5 ou 6 discours dont le principal dure plus d'une heure. Ah! Voilà bien qui gouverne ici comme à Paris: la Parole. On en sort harassé mais sans force de révolte pour attendre le banquet du soir,... les autres discours.

Le lendemain c'est le tour de la Basse-Terre, massivement montagneuse, florissant de cultures agréablement variées, oilles eaux abondent. Palais du

Gouvernement, Palais de Justice, Cour d'Appel, Conseil Général! L'après-midi une belle exposition de peintures exécutées depuis 20 ans par des artistes de Paris affirme l'importance de l'Art, du budget qui lui est réservé, du talent qui s'y applique, de notre invention technique, de notre souplesse à idéaliser la Colonisation française. Le nouvel Hôtel à colonnades du Gouvernement est orné de grandioses et esthétiques fresques de Gianelli ou se déploie la Forêt encore Vierge de l'Ile dans sa ceinture d'eaux bleues pailletées d'étoiles terrestres. Une beauté, une Grandeur émane par là de la capitale prestement rebâtie par la République Française, ou un bal nous permet de contempler la richesses *en* races personnelles, *en* jolis types originaux, *en* curiosité chaleureuse de cette Société.

Le lendemain, longeant la modeste et belle Dominique qui si longtemps fut nôtre, dont la capitale porte encore le nom de *Le Roseau*, nous voilà transportés à la Martinique. Très loin au devant du *Colombie* accourent à toute vitesse des vedettes automobiles chargées de drapeaux, de fleurs, de vivats: toute une équipe sportive se dépense joyeusement en virages, sauts et cabrioles, avec une audace invraisemblable, risquant la mort dans des prouesses nautiques que nous déplorons, que nous acclamons: « Ah ! Quelle vie, quelle vitalité ici ! » Il n'y a plus que 3.000 Blancs dans l'Ile autrefois capitale, mais *ils se payent* un Club Nautique, une autorité transcendante. Tous nos ministres, présidents, mandarins, s'en enthousia-

sment et, quand un instant après nous débarquons et allons droit, en processionnant, jusqu'à la statue de Belain d'Esnambuc, nous jouissons de voir se mêler avec délire à nous bourgeois, aristocrates et dockers communistes, nous baignons avec joie dans cette foule allègre où les beaux visages aux grands yeux d'amour sont profusion, où de fières et suaves mulâtresses ont l'eurythmie royale des Nattier.

Fort-de-France, point d'appui de notre Flotte, où domine la statue de Joséphine, est une ville, un port majestueux dont plusieurs jours nous savourons l'entrain, la séduction, l'avenir. Dans la rade quelques-unes des principales unités de notre Marine Militaire ont pavoisé, reçoivent et fêtent notre Croisière de Gloire. Une puissance martiale rayonne de l'activité des quais, de l'étendue des faubourgs de plaisance, des villas somptueusement fleuries, de la superbe amoureuse des belles créoles aux yeux d'étoiles. M. Lémery, ancien ministre de Clemenceau et de la Victoire, nous reçoit dans sa villa natale, nous offre fruits, vins et liqueurs de l'Île princière. On nous guide dans les usines festoyantes de sucre, de rhum. Une foire des produits de l'île prend la splendeur d'une Exposition par la majesté de la lumière limpide que la brise marine imprègne de sel et d'arc-en-ciel : les costumes colorés, les gestes, les sourires des artisans sont soulignés d'un liseré d'or qui en grave la dignité comme dans les estampes indiennes. Dans un des locaux disposés pour les célébrations d'un tel Anniversaire nous nous arrêtons plus longuement devant les travaux à l'aiguille et les devoirs scolaires. Une sœur de Saint-Joseph de Cluny, l'Ordre fondé par

«ce grand homme de Mère Javouhey » pour l'éducation dans nos Colonies, nous communique sa certitude que les jeunes Martiniquaises de toutes couleurs et classes valent les plus douées d'Europe par l'intelligence fine, la délicatesse de la sensibilité, la chasteté des vertus, la vocation de se perfectionner.

Demain l'on nous fera traverser par des campagnes semillantes toute la largeur de l'île jusqu'au joli port de La Trinité; après-demain l'on nous transportera à travers des paradis de cocotiers et de fougères-arborescentes au pied du Mont-Pelé; et nous rentrerons à la Capitale par cette soyeuse promenade de La Trace à travers les pitons les plus originaux de l'Eden tropical. Tout ici étincelle: de la féerie de la Nature Tropicale, de la verdure d'une population vibrante d'intelligence, de la gloire impériale de notre Passé! Aux Trois-Ilets nous allons nous recueillir devant la propriété des Tescher de la Pagerie où naquit et grandit Joséphine, la chapelle des Beauharnais qui tient de l'ex-vota par l'exquisité de l'architecture et des sculptures, le musée où sont décorativement rangées les reliques vestimentaires et mobilières de l'Impératrice des Français. Journées d'enivrement où l'on sent toutes les forces, toutes les grâces, toutes les possibilités de cette race martiniquaise qui est une Flore de beauté et d'intelligence flexibles dont *la France peut tirer tout le parti qu'elle saura vouloir.*

En somme, qu'est-ce qui triomphe dans ces heures de liesse et de parade? La République certes! La République « bonne fille » devenue bonne mère! La République souveraine! Le Suffrage Universel! Les Elus dont plusieurs commandèrent à Paris, les

électeurs qui ont un sens dilaté de la valeur de leurs voix. Ce Peuple se sent Roi, avec une bonne volonté souriante et une in clairvoyance égales à celle de certains monarques. L'insouciance du lendemain à la Guadeloupe, l'inconscience presque insolente à la Martinique s'en donne à cœur joie. Les Antillais pour les neuf dixièmes descendent d'esclaves quelque peu métissés du sang de l'aristocratie française, se savent et sentent Français, en sont fiers avec une bravade qui ne manque pas de bravoure par le souvenir de leur participation filiale à la Grande Guerre dans les régiments de France tous tendus contre le racisme du Pangermanisme.

Quand nous survenons à Port-au-Prince, nos yeux, nos esprits intrigués contemplent les milliers d'autos reluisantes accourues tout à l'entour du débarcadère, toute cette parade de luxe qui nous signifie une prospérité acquise sans notre tutelle. Nous étudions le panorama de cette ville riche, laide et désordonnée en cherchant tout ce qui peut subsister du temps de notre règne. Oh! Rien évidemment après tant d'incendies barbares; un vague souvenir de certains de nos styles persévère dans les églises à façades négroïdes. Mais cet immense étalage de toilettes parisiennes sur ces élégances du règne sombre vient droit de nos Grands Magasins, et la grâce des sourires, les minauderies, les poses distinguées ont pris une partie de leur séduction dans nos journaux de mode. Il n'y a là rien que de touchant, et déjà nous nous rapprochons par un humanisme mondain dont la qualité est un mérite.

La grande cérémonie centrale, la réception par la Chambre des Députés Haïtienne des 50 sommités du Parlement de Paris qui siègent côte-à-côte avec leurs collègues de l'ancienne Saint-Domingue, s'avèrent caractéristiquement française. Tout d'abord la langue est commune. Sans apparaître identique, la pensée est également démocratique, du même ordre et du même gabarit : inclinaison permanente à gauche, dans un lyrique insouci de l'équilibre du budget, pour affirmer la prédominance de la volonté démagogique sur toutes considérations de l'Histoire, de la Géographie, de la Géographie Humaine, des intérêts primordiaux de l'Espèce Humaine (santé physique, intellectuelle, morale, équilibre, bonté). L'éloquence a des différences d'amplitude et des divergences d'éducation, de culture, mais elle s'échauffe, elle se découpe, elle se découple en périodes oratoires scandées d'accents sonorisés, elle est affirmative et autoritaire.

Leur président a ouvert le ban; les allocutions excellentes quoique incomplètes — de Bérenger, de Sarraut, de Varenne, de Paul Bastid (pourquoi pas de Candace ?) sont acclamées dans une communauté unanime non seulement d'idées mais d'aspirations. L'émotion est peut-être courte mais hautement ardente : en ce jour qui s'affirme, quoiqu'en puissent dire certains, « un grand jour », une réconciliation sincère s'approfondit d'une indécise mais pleine conscience de dangers communs. L'horreur du racisme est dans tous les cœurs. L'ombre scélérate d'Hitler à qui tous pensent alors se dessine théâtralement au fond de la salle parlementaire illuminée de soleil et de démocratie. Le sens d'une coordination politique

s'éveille, et, si elle n'est encore que déclamatoire, une âme y luit : le génie chrétien.

Le déjeuner fut un intermède où, arrachés aux hommes politiques du cru, les écrivains et journalistes se trouvèrent confiés à leurs confrères insulaires, menés dans les cafés littéraires de la banlieue où grimpent sur les vérandahs les lianes à fleurs opiacées des académies de la bohème équatoriale. On leur fit passer des revues locales, on les interrogea sur la sorcellerie des succès parisiens.

Je m'échappai, je me jetai dans une auto pour courir voir la campagne, y découvrir ce qui peut, non certes y subsister de monuments ni même de ruines plastiques des beaux jours de Saint-Domingue, mais s'y accuser des dégradations de la Civilisation, des leçons de notre abdication. Petionville n'est qu'une démarcation débonnaire de la banlieue de Paris où les villas éculées jouent à une aisance dépoitraillée et les cours à la basse-cour. Mais plus loin... toujours plus loin ... quelle misère, et dans la Nature même *quelle détresse!* Il n'y a pas une colonie française, fut-ce la plus pauvre, qui montre le dixième d'infirmités atrocement défigurés par des yeux gâteux et des bouches édentées d'enfants qui mendient sans savoir parler: la Cour des Miracles, les pires dégénérescences de l'espèce qu'on puisse trouver ça et là au Congo « enfant-de-la-Douleur ». Le Français se sent le cœur étreint de pitié et de dévouement. Il se révolte plus loin devant l'agonie des cultures devenues lépreuses, les plants de café qu'on a peine à reconnaître sous la cuirasse de poussière qui défigure chaque feuille. La sécheresse règne comme si l'on n'avait pas pris la peine de reconstruire les aqueducs qu'y avaient



multipliés nos grands-oncles.

Il fallait rentrer au plus tôt pour assister au Congrès international de l'Association de la Presse latine fixé pour cette année à Port-au-Prince par une idée ingénieuse de Jean Vignaud, Président de la Société des Gens de Lettres, qui le présidait. On y était accouru de Cuba, du Mexique, de l'Amérique Centrale, du Brésil et de l'Argentine : on pouvait se croire à Paris. Le vaste amphithéâtre, sans doute emprunté à un cinéma yankee, retentit d'une noble ordonnance de rapports et de discours plus modestes que ceux du matin mais qui concouraient parallèlement à une défense de la Civilisation, de ses libertés — et libéralités, — de sa charité. Et l'on s'en alla se désaltérer de champagne à l'honorable réception du Président de la République Sténio Vincent. De galants officiers, dont les uniformes copient les nôtres, tenaient élégamment le buffet abondant.

Le Palais de la Présidence, dû à un architecte qui a fait ses études à Paris, est une imposante Préfecture désaffectée de tout style national selon l'usage, mais de splendides roseraies y semblent importées de nos Trianons et de la Cour décapitée de Marie-Antoinette. La vie la plus souriante leur est assurée par le nombre, l'opulence, l'entrelacement musical des dames de Port-au-Prince. Leurs allées et venues dessinent dans le Jardin comme des contredanses d'autrefois. Elles portent à merveille la toilette mais ne portent pas assez haut leur intelligence qui est vive quoique timide faute de l'intellectualité à quoi elle les oblige. La conversation, vite tarie, ne sort pas d'un gentil balbutiement, comme si le goût et l'art de la lecture

étaient encore courts. Le buffet, un peu lourd, donnerait à croire que cette Grande Ile aurait aussi besoin de quelques Vatel et maîtres-d'hôtel de nos Marquises de Sévigné contemporaines, des belles chocolatières autant que de grandes épistolières. On part un peu assombri et déçu de n'avoir pas vu se mêler affectueusement quelques roses Blanches aux roses magenta de ce Versailles nègre.

Qu'est-ce qui doit résulter de pareils rapprochements trop rares mais si charmants, des séjours prolongés des familles haïtiennes à Paris et à Juan-les-pins, des études principales supérieures de leurs élites, de l'enseignement de notre langue dans toutes les écoles primaires, des prêches hebdomadaires de nos prêtres dans leurs églises, de l'affection fraternelle que nous éprouvons pour leurs ministres à Paris, leurs généraux en retraite précoce, leurs étudiants, leurs architectes, peintres et gens de plume. Tout d'abord la multiplication du pain de l'hospitalité, des congrès de mutualité, des réceptions en France de leurs députés et notables de toutes professions, de maisons d'éducation pour futures maîtresses de maison qui leur sont grand' ouvertes comme le séminaire de Pontchâteau. *Aimons-nous les uns les autres*, même aidons-nous vers une supériorité intellectuelle fraternellement partagée comme l'hostie du Catholicisme! Dans le fastueux Tricentenaire on a aperçu une Grandeur Chrétienne de l'Avenir. Elle s'est dessinée avec netteté contre l'Allemagne jusqu'à réconcilier les Haïtiens avec les Américains qu'ils redoutent et haïssent; elle a renforcé les accents contre tous



**MARTINIQUE. — UN BOUQUET DE FOUGÈRE**

racismes. Nos avances de 1935 auréolées de tant de faste, notre considération et notre amitié semblent incontestablement précieuses à affermir aux Etats-Unis le sens de la dignité des Haïtiens, de leurs droits et de leur rang dans la Civilisation. L'exemple de Toussaint Louverture qui avait su remarquablement encadrer d'officiers français l'Armée Noire avec laquelle, nommé général en chef par la Convention, il repoussa victorieusement les expéditions étrangères, l'exemple de Toussaint Louverture qui, imbu du prestige français, s'entourait de conseillers et techniciens de Paris, est à revaloriser par les échanges affectueux en tous ordres d'Enseignement comme d'Agriculture. Nulle part la supériorité ne résulte que de la complexité et, par elle, de l'émulation substituée aux hostilités de l'Isolement. Cette grandeur que depuis lors les deux Gouvernements laissent coupablement dans les limbes, plus d'un Haïtien et d'un Français se sont, ce jour-là, promis de la faire surgir du néant.

Elle est le souffle, l'âme de toutes les grandeurs, de tous les grands devoirs. Il n'y a pas seulement à lutter contre tous les racismes, mais plus encore, contre les épidémies, le manque d'hygiène, les paresse et les misères engendrées par elles! Le renforcement *et l'élévation* de tout travail, en particulier la décision et l'exécution de grands travaux publics d'utilité mondiale sont imposés par l'ouverture du Canal de Panama, création de Français. *Elle décuple l'avenir des Antilles*: c'est l'entrée du Pacifique dans l'ordre de la Grande Civilisation! C'est la liaison étroite établie entre les républiques espagnoles épanouies sur la Côte

Orientale de l'Amérique et nos îles de langue française, nos Congrès d'Union Latine ! C'est l'Asie contrôlée, surveillée, dirigée par l'Est — par *toute* l'Amérique — en même temps que par l'Ouest. Combien de gens en ont la notion dans le Public, dans les Parlements, dans les Ministères, dans les Administrations, dans les Presses? La solennité, l'éclat, l'enthousiasme rayonnant de telles Célébrations ont pour bienfait de projeter les feux de leurs illuminations et de leurs éloquences sur les expériences et les leçons de l'Histoire, sur les obligations et les sanctions de la Géographie de plus en plus humanisée et humaine. Qui se soustrait à une grande œuvre dictée par la Géographie et l'Histoire en deviendra la victime au lieu d'en être le bénéficiaire; qui se soustrait aux alliances de la Paix créatrice se livre aux coalitions de la Guerre!

**DEUXIÈME PARTIE**

**MADAGASCAR**

## I

## L'ILE DAUPHINE

A L'ORIGINE de toutes nos entreprises luit l'éblouissant mirage des « Indes ». Elles hantent dans toute l'Europe les esprits curieux et les vocations d'aventures. Par leur génie de curiosité plus intense le génie d'aventure n'est pas moins ardent chez les Français, mais il est plus complexe, pénétré souvent d'un tourment d'apostolat et d'une éducation de traditionalisme qui attache primordiale importance à l'Histoire et aux « droits historiques ». Dès les débuts de nos actions, répétées, incessantes, à Madagascar L'AFFIRMATION DE CES DROITS DOMINE, et elle tient pour beaucoup dans la rare constance que va y mettre notre Pays, ailleurs parfois si indécis.

La conception de l'étendue géographique et de l'importance de cette « Grande Ile » qui sur la fameuse Route des Indes a seule la dimension d'un Petit Continent, semble avoir été assez nette dès les premières reconnaissances de nos navires qui, la longeant, prirent vif intérêt à y débarquer en escale de ravitaillement *et d'observation*: ces navires apparte-

naient à des armateurs normands et bretons des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles déjà éveillés à la passion de la Géographie par nos Ango et nos Parmentier qui furent de grands hommes de Renaissance hantés de Science. Le rouennais Augustin de Beaulieu, évalua que cette immense terre pourrait jouer pour la France le même rôle que pour le Portugal le Mozambique dont on savait les dimensions.

Frotet de la Bardelière, Beaulieu, Gilles de Régimont, Goubert, Cauche et autres Malouins ou Dieppois nouèrent aussitôt des relations commerciales avec les indigènes et firent des rapports sur la richesse des troupeaux et des « prairies ». Ils étudièrent longuement — l'un d'eux dit trois ans — la côte Est autant que la Côte Ouest où la baie Sainte Luce fut indiquée sur les cartes comme leur principal lieu d'abordage; et dès 1626 Richelieu fut sollicité « d'occuper les meilleurs ports et havres » de la Grande Ile appelée Saint-Laurent par les Portugais. Beaulieu, qui y avait pris pied en 1619-1620, y insista en 1632 dans sa *Proposition touchant les Indes Orientales*. En 1642 dans l'entourage du Cardinal fut fondée la « Compagnie des Indes Orientales»; au capitaine Rigault qu'il qualifiait d'homme « de grande expérience », Richelieu octroya le privilège de commerce à Madagascar et îles adjacentes; et les statuts de la Compagnie furent signés solennellement chez Fouquet.

Rigault envoya le Rochelais Pronis prendre possession de Saint Augustin, déjà occupé jadis par Cauche, puis de Fort Dauphin et de « Mascareigne » Des établissements y furent fondés par le troc, les cultures et



la traite. *Toute la Côte Est fut visitée et des postes établis.* Pronis avait épousé à la malgache une fille du plus puissant chef de ce sud-est Antanosy : appuis et conseils ne lui manquèrent pas. Mais il était protestant : il introduisit bientôt là les querelles de religion qui, devenues vite violentes, ne tardèrent pas à troubler tout; par une grande part des colons Pronis fut déchu, plus tard mal rétabli. Actif mais impératif et vindicatif, *il gâcha bien des forces.* Ce fut la principale cause de nos maux et malheurs.

A la mort de Richelieu et de Louis XIII, qui les protégeaient, les directeurs de la Compagnie, malgré le rapport pessimiste d'un capitaine envoyé en inspection, décidèrent de persévérer en remplaçant Pronis par un homme de conscience scrupuleuse et de science énergique, l'Orléanais ETIENNE DE FLACOURT, fervent catholique. Il avait beaucoup voyagé, acquis de l'expérience et du caractère. On lui donna le haut titre de « *Commandant Général de Madagascar et Directeur de la Compagnie* » avec pleine initiative.

Il trouva là-bas tous « en grande confusion » les cases découvertes et pas de logements. *A près avoir éprouvé lui-même les uns et les autres,* il embarqua avec Pronis les mauvaises têtes, fit redresser les gîtes, pourvut au ravitaillement régulier par potagers et jardins comme par ententes avec les chefs indigènes. Sur cette préparation de maintes petites paix heureuses, il étendit un réseau d'expéditions commerciales à l'intérieur. Il faut admirer avec étonnement ces grandes

randonnées de plusieurs centaines de kilomètres à travers des pays inconnus et sauvages où s'agitaient des peuplades armées et habituées à user, abuser du poison; c'est Flacourt qui a donné le branle à *cette politique de hardiesse et de prestige* qui sera prolongée durant trois siècles par une suite de Français aussi souples qu'audacieux, bouillant d'initiative. Flacourt lui-même et ses lieutenants accomplirent d'interminables cabotages le long de cette côte inhospitalière jusqu'à la Baie d'Antongil. Par une belle maîtrise Flacourt sauva Fort Dauphin de la misère où il gisait, créa forts et cultures, rayonna à travers les embûches, perfidies et trahisons où excellaient les Malgaches. Il y fallait force d'âme; il se sentait incompréhensiblement abandonné par les Seigneurs de sa Compagnie malgré les pressantes promesses qu'ils lui avaient prodiguées d'envoyer chaque année des vaisseaux et de nouvelles recrues. Or la mort fauchait dru dans les rangs de ses compagnons ! Au bout de 8 ans, en 1655, n'y pouvant plus tenir, il se décida à rentrer réclamer de nouvelles ressources.

Il devait s'empêtrer à Paris dans autant de démêlés, embûches et perfidies, et, de plus en procès avec la Compagnie des Indes. Il lui fallut beaucoup parler et écrire cinq ans durant. Il rédigea des rapports remarquables où le très sérieux géographe qu'il s'avère tâche d'allécher les actionnaires par la séduction des descriptions et de l'histoire naturelle. *Géographe et Gouverneur d'envergure!* Le premier il a posé la nécessité absolue d'une occupation solide et étendue qui unit Madagascar et Mascareigne, assurant d'étroites liaisons constantes entre elles *par une petite*

*Marine annexe.*

En 1660 il put enfin reprendre le chemin de Fort Dauphin; mais dans l'Atlantique, à la hauteur de Lisbonne, son navire fut attaqué par des pirates barbaresques et sauta. Un grand seigneur, le Maréchal de la Meilleraye, prit sa succession avec un aussi ferme dessein de colonisation. Malheureusement il mourut (1664) et son envoyé Clammargou ne détermina qu'une prospérité éphémère. Il lui manquait la psychologie, la sagesse, la justice de Flacourt; pour se venger de divers outrages, ses soldats et colons tuèrent 2.000 indigènes, raflèrent 30.000 bœufs, puis se battirent entre eux. De surcroît l'évangélisme brutal d'un missionnaire qui usa de supplices pour diriger les consciences, remit le feu aux poudres et le désordre jusque dans les cendres. En 1665 l'escadre qu'on expédia là-bas y trouva une misère honteuse qui décourageait.

Ce premier chapitre de l'Histoire des Français à Madagascar doit se clore comme il a commencé : sur *leur plus ruineuse division*. Compétitions ardentes et batailles à Paris comme à Fort Dauphin; lutte entre la Meilleraye et Fouquet, comme jadis entre Pronis et ses colons; lutte entre Clammagou et ses soldats! kyrielle de gouverneurs faibles, nuls! Par bonheur, sous ces cendres, grâce au génie de la race, couvent çà et là les tisons d'un feu d'entêtement, d'investigation, d'entreprise.

## II

### LES AVENTURES DES MOUSQUETAIRES DE LA COLONISATION

AU milieu de ces ruines tout d'un coup apparaît LACASE. Petit-fils à la fois très modeste et surnaturellement débrouillard d'un marin de la Rochelle, Lacase est un héros qui surgit des antiques ressources d'épopée subsistant au fond de notre peuple: il mérite de devenir une de ces grandes figures populaires dont l'exemple redresse une Nation quand elle s'amollit. Toujours vif de fougue et de bonheur, il surprend comme le génie qui s'ignore, il ravit.

A peine débarqué à Madagascar, il y précipite une vie extraordinaire, active et aventureuse. Excellent tireur, armé d'un bon sens inventif qui en fait un diplomate intrépide, il ose aller seul au cœur des montagnes les plus traîtresses: et là il s'impose d'emblée à tous, il reçoit aussitôt en présent la fille d'un chef. Il reparaît alors sur la Côte avec force troupeaux et soubiques de riz. Comme il a remporté une belle victoire au Nord, on l'oblige de Fort Dauphin à courir infliger la paix à l'Ouest par delà la Contrée du Sable

où les rivières s'ensevelissent. En lui éclate une sorte de génie militaire: avec seize de ses soldats sa fougue remporte la bataille sur des milliers d'ennemis; avec enthousiasme les indigènes le surnomment *Dian Pousse* tant leurs yeux fascinés voient en lui une vivante — et foudroyante — incarnation de leur roi légendaire le plus victorieux.

Les chefs viennent se remettre entre ses mains ! Il les traîne à Fort Dauphin : le Gouverneur, mordu du démon de la jalousie, les fait massacrer et met à prix la tête de Lacase. Lacase s'en rie et fuit rejoindre sa femme sans pour cela cesser le ravitaillement de Fort Dauphin. Cette générosité n'apaise point et même exaspère ses compatriotes insatiables: ils veulent le faire assassiner. Il échappe grâce à sa femme qu'il a convertie au Catholicisme et élevée au rang de princesse. Soudain, un capitaine de navire qui arrive de France les réconcilie tous. Chargé derechef du ravitaillement, Lacase disparaît très loin, monte jusque chez les Hovas, revient avec 5.000 esclaves et 15.000 bêtes. Il sauve le Gouverneur Clammargou assiégé dans un village et affamé. Enfin honoré, Lacase conçoit le vaste, l'immense projet de soumettre tout entier Madagascar dont maintenant il connaît la langue, si on lui donne seulement 200 Français par qui il encadrera des Nègres qu'il saura former et armer! Il l'écrit simplement, comme il l'a conçu, au Conseil Souverain: le Conseil a peur — et le raille, faisant choir cette fortune.

Quel conte de fées mirifiquement exotique dont celui qui connaît les lieux et les naturels peut goûter

puissamment le dramatique et le merveilleux: il se représente les passions et les fêtes dans le déploiement de pompe et de vacarme grandiose par quoi les Malgaches les plus primitifs enveloppèrent le mariage et le couronnement de sa femme, qui, de princesse, devient Reine! C'est un autre conte de fées plus économes mais non moins miraculeuses que l'aventure, moins haletante mais aussi étonnante, du Parisien FRANÇOIS MARTIN à mille kilomètres de là. Du petit poste côtier de Fénérive ce simple sous-agent expédiait sans arrêt à Fort Dauphin bétail et volailles, des centaines de barriques de riz, sans parler de la profusion de légumes et de fruits. Les *Mémoires* qu'a laissés ce prodigieux pourvoyeur aussi ingénieux qu'honnête achèvent de nous renseigner sur la Colonisation à la fois picaresque et pittoresque de l'époque. Cet enfant de la balle parisienne qui va opérer aux antipodes avec tant de maîtrise, est, lui, une manière de lettré; d'esprit éminemment curieux, il exigeait de ses subordonnés qu'il expédiait dans tout le pays montueux des Sihanakes agressifs et pillards, des rapports précis et détaillés sur les mœurs autant que sur les produits locaux. Il tint à aller lui-même jusqu'au grand lac Alaotra qu'il fut le premier Européen à voir, et il dirigea en personne une expédition punitive contre les peuplades qui avaient razié ses approvisionnements.

Par les exploits de ces deux hommes différemment symboliques on perçoit le nombre, la hardiesse, l'envergure de *nos explorations*. Dès cette époque la France avait d'admirables équipes de prospecteurs improvisés. Le malheur est qu'ils ne se soient pas trouvés sous les

ordres d'une équipe de chefs comme Flacourt. Même sous Louis XIV et Colbert, — qui recourait à des bluffeurs bavards comme Caron et Charpentier, à des amiraux sortis de la Cavalerie comme Jacob de la Haye, — c'était déjà LE RÈGNE DE L'IMPRÉPARATION. On verra sous tous les régimes et systèmes tout ce que celle-ci coûte à une grande Nation!

### III

#### LA « NOUVELLE FRANCE » DE COLBERT

COLBERT, ayant pris en main le Ministère de la Marine et de nos établissements outremer, entendait sauver les pires affaires et conquérir les plus difficiles succès par le déploiement de la majesté royale. Comme il importait de mettre fin aux discordes, démêlés et abus en l’Ile Dauphine, il fit nommer François de Lopis, MARQUIS DE MONDEVERGUE, Amiral et Lieutenant Général « pour commander les places et les vaisseaux des Français par delà la Ligue Equinoxiale ». Ce grand seigneur était accompagné de deux Directeurs Généraux de la Compagnie, dont Caron, et du Procureur Général du Conseil Souverain des Indes. Il emmenait avec lui 4 compagnies d’Infanterie et 32 femmes. Avec tant de compétences et de moyens d’action la Colonisation Française allait-elle enfin prendre à Madagascar un élan digne de la France ? En débarquant avec pompe tous furent stupéfaits — scandalisés — de la pouillerie de notre capitale, de l’absence complète de ravitaillement, de la situation



morale comme matérielle la plus déplorable qui sévissait en tout et partout. Quelques huttes, quelques palissades, des canons sans affûts, les magasins vides: les Directeurs Généraux crièrent à la famine ... et l'on recourut une fois de plus à Lacase qui dut aller quérir des bœufs beaucoup plus loin, monter jusqu'au Plateau Central où il se heurta à l'hostilité et à la discipline des Hovas beaucoup plus rusés et mieux commandés: sur 15.000 bœufs qu'il rafla, à peine put-il en mener 1.200 jusqu'à la Côte.

Colbert avait cru très habile d'aller soustraire CARON à la Direction de la Compagnie Hollandaise des Indes que ce bluffeur lui prétendait avoir enrichie. L'intrigant étranger devait sa fortune commerciale à ce qu'il réussit dans sa jeunesse à s'introduire au Japon, si strictement fermé aux Européens, puis à sa longue résistance à Java où il tyrannisa et brutalisa force gens. A Madagascar Caron se révéla orgueilleux, avide, fourbe, implacable dans ses haines, « incapable de ne se faire aucun ami ». Mondevergue subordonnant à la santé de ses hommes les intérêts de la Compagnie, les chocs éclatèrent vite entre ce loyal soldat et le commis favori de Colbert, que Mondevergue traitait de « grand homme pour petites affaires ». Les Directeurs n'avaient nul souci de la vie des colons et en sous-main écrivaient à Colbert contre le Gouverneur. Celui-ci se trouva astreint par le Ministère à ne rien exécuter sans l'approbation des Directeurs : *de là résulta l'échec* comme tous ceux que dans la suite, par l'endos qu'elle donna au mercantilisme ignare et aveugle des Directeurs de la Compagnie, la Monarchie dut subir et durement payer sous La Bourdonnais et autres Gouverneurs.



**GALLIENI**

*Durant cent ans ce mercantilisme outrancier sera le vice foncier, le fauteur du Drame permanent le plus insidieux, — poussé jusqu'au crime, — où s'abîma notre Empire.*

Par ses intrigues Caron réussit à obtenir du Ministre<sup>1</sup> le rappel du Marquis de Mondevergue, juste au moment où, par sa fermeté et son humanité, il venait de pacifier la région. Embarqué pour la France où il devait mourir en prison, il fut remplacé par l'amiral Jacob de la Haye qui bondissait ainsi d'un régiment de Cavalerie à la tête de l'escadre de Perse, du Gouvernement de l'Inde et des Iles, et était armé d'une autorité sans bornes. Colbert entendait faire de Madagascar « une Nouvelle France » par des colons travaillant à la terre et l'établissement de familles entières. A Fort Dauphin Clammargou reprit son autorité et Jacob de la Haye vogua vers l'Inde. Lacase mourut juste quand, chef improvisé, l'Amiral venait de soulever contre nous par son ignorance des hommes les indigènes les plus dangereux. Un autre drame, à aussi longue répercussion, allait incessamment en jaillir. Se heurtant aux hostilités qu'il venait de déchaîner, Jacob de la Haye décida d'évacuer Fort Dauphin pour Bourbon où il se retira (1671). Il commença cette opération en laissant sans poudre ceux qu'il abandonnait à Fort Dauphin où ils se trouvèrent réduits à en acheter aux bateaux anglais de passage. Ils n'étaient plus nourris que par les travaux de leurs femmes malgaches ! Quand peu après elles les virent prendre pour épouses des

---

<sup>1</sup> Colbert finit par se rendre compte de son improbité et de sa Fourberie et le rappela à Paris pour y être jugé. Dans le retour, Caron périt à Lisbonne.

Blanches qui passaient sur un bateau à destination de Bourbon, elles en furent si cruellement outrées qu'elles poussèrent leurs congénères au massacre de toute la Colonie. L'historien Froidevaux donne comme cause de notre désastre à Madagascar que cette Grande Terre était pauvre et malsaine: or à lui seul Lacase en tira 100.000 bœufs, des montagnes de riz et bien d'autres produits malgré l'incurie des indigènes qu'il n'était pas si malaisé d'entraîner au travail Quarante ans encore après notre départ, ils conservaient le souvenir respectueux de notre vaillance, et leur esprit restait imprégné du prestige de « Roi de France » : ils désiraient le retour des Français.

## IV

**LES MAINTENEURS DE NOS DROITS**

A MESURE que les colonies d'Amérique se développaient, se polissait l'Atlantique trop longtemps écumé par des pirates internationaux qui se masquaient souvent en corsaires au service de leur Pays contre ses ennemis. Entre 1685 et 1720, beaucoup d'entre eux passèrent dans l'Océan Indien dont ils se mirent à prospector tous les refuges, cachettes et secrets.

Ils prirent pour centre la gracieuse ILE SAINTE-MARIE qui étire ses 170 kilomètres carrés le long de Madagascar de la Pointe-Larrée à la Baie d'Antongil. Les avantages de cette maîtresse situation géographique se doublaient de ceux du mince détroit qu'elle forme, abrité des vents et d'où l'on peut vite se dérober aux poursuites des Marines Militaires en se glissant à l'intérieur du Petit Continent avec la complicité des peuplades indigènes là fort indépendantes. Sainte-Marie, qui est une sorte d'alluvion plate, se trouvait toute hérissée des hauts fourrés d'une forêt inextricable aux plis de laquelle se

cachaient quelques potagers et rizières. Ils y terraient leurs femmes et leurs enfants puis couraient sur la Côte dépenser leurs butins dans l'ivresse et la débauche. Comme ils raffinèrent la capture et le commerce des esclaves, Sainte Marie prit vite l'importance d'un marché intense à l'abri d'une forteresse végétale dont les pirates firent leur havre de grâce. Ils bondissaient de là sur les grandes routes marines du Mozambique et des Indes où s'offraient des prises de choix: Lavasseur, dit la Buse, enleva en pleine rade de Saint-Denis le vice-roi de Goa et ses richesses sur un vaisseau armé de 60 canons. Plusieurs avaient épousé des filles de rois malgaches et étaient devenus souverains de provinces côtières ou d'une Comore. Grâce à eux, bien des indigènes continuèrent à parler le français et se réclamaient du Roi des Lys; eux-mêmes se déclaraient prêts à se soumettre au Roi et à lui donner leurs terres, à y entretenir des plantations, si on leur accordait l'amnistie. Mais entre 1720 et 1725, notre Marine Militaire, n'ayant plus à guerroyer contre les Anglais, se mit à leur donner la chasse. Elle prit l'habitude de venir se ravitailler sur quelques points préférés de la Grande Ile, et des habitants des Mascareignes commencèrent à venir fréquemment y quérir bœufs ou riz : Poivre y redressa même quelques-uns de nos anciens établissements.

Vers ce temps apparut là LE COMTE DE MAUDAVE. C'est une charmante figure de Grand Français. Il avait débuté avec Lally-Tollendal dans l'Inde où il épousa la fille du Gouverneur de Karikal et se signala par sa résistance acharnée après notre défaite. A la triste Paix de 1763 il gagna l'Ile-de-France où la lecture de

Flacourt lui donna la vocation de ressusciter notre occupation de Madagascar qu'il alla étudier. Son père étant lié avec le Ministre de Choiseul-Praslin, il rentra à Paris lui porter les plaintes des colons de Port-Louis et ses projets personnels « pour réparer nos pertes et prendre la revanche la plus terrible et complète de nos ennemis ». Il obtint toutes promesses et partit avec le titre de Commandant pour le Roi de Madagascar.

Son esprit, qui apparaît dans ses mémoires très ordonné et philosophique, était hanté par la variété des richesses de Madagascar et par la facilité de conquérir cette Grande Terre par la seule puissance de l'exemple, des mœurs, d'une police supérieure et de la religion. On lui avait prescrit d'aller prendre aux Mascareignes le peu de soldats et la pacotille qu'il demandait ; mais là le Gouverneur Desroches ne lui accorda qu'un piquet d'hommes : par de méchants rapports, il sapa à Paris l'optimisme de Maudave, ce qui lui fit prescrire au bout de deux ans d'évacuer Fort-Dauphin alors qu'il y avait réussi et, bien accueilli par les indigènes, relevé le fort, nos plantations, notre prestige. On a taxé son entreprise de chimérique quand c'eût dû être tout au plus d'utopisme noble et fécond qui lui fit concevoir ce que réalisa cent ans plus tard Galliani : abolition de l'esclavage, vigilance mais confiance en les qualités et la docilité de ces races.

Le Ministère Parisien qui lui avait prodigué les promesses sans en tenir aucune, donna finalement la préférence aux projets mirifiques de BENYOWSKI. Cet aventurier hongrois devenu officier polonais s'était intrépidement échappé du Kamchatka où les

Russes l'avaient emprisonné et, tirant de son équipée un charme de séduction et une hâblerie persuasive, était accouru à Paris nous offrir Formose. Le Ministère y substitua Madagascar en lui faisant don des plans de Maudave. Il devait se contenter d'y établir « un poste » : la fougue de sa suffisance et de son ambition métamorphosa durant sa traversée ce poste en un empire,... qui fût un immense marché d'esclaves où pussent se fournir abondamment toutes îles, y compris celles d'Amérique! Il avait pour consigne de passer d'abord à l'Ile-de-France y prendre de l'aide: il s'y fâcha avec tous. Il alla quand même à Madagascar: il n'y emportait que 7 haches et 2 brouettes pour tous outils: avec cela il fonda Port-Choiseul dans la baie d'Antongil, éblouit les indigènes, établit un Jardin du Roi et une « Plaine de la santé », multipliant les rapports mensongers à Paris. C'étaient des bulletins de victoire ! Les capitaines des navires qui avaient passé là dénoncèrent si vivement ses supercheries que le ministre Sartine, successeur de Turgot à la Marine, ordonna une enquête : l'effondrement fut immédiat. Benyowski courut alors aux Etats-Unis, se vendit à deux négociants de Baltimore, revint avec leur argent s'établir à Madagascar et piller nos factoreries, nous attaquer et périr sous nos balles.

En bref, à travers tous ces avatars et tours de passe-passe, la France, là opiniâtre, n'ont cessé de se maintenir à Madagascar. Dès le début de son règne, Louis XV avait renouvelé plusieurs fois sa revendication de nos « droits », et nos capitaines de navire passaient souvent des traités avec les chefs de la



Côte. L'assiduité de cette maintenance s'est affirmée surtout en trois hommes de personnalité originale; Mayeur, Lescalier, Sylvain Roux.

MAYEUR fut un explorateur aussi sérieux et appliqué que ceux du Canada. Collaborateur puis adversaire de Benyowski, dès 1750 il a prospecté tout le Nord-Est Bezanozano et le Nord-ouest Sakalave jusque-là délaissé. En 1777 il pénétra même jusqu'en Emyrne, étudia le commerce et l'organisation sociale des Hovas, mit en relief à quel point ils différaient des autres peuplades de Madagascar leur étaient supérieurs. Dans son deuxième voyage son admiration redoubla pour les Hovas, leur intelligence naturelle, leur aptitude au travail, leurs arts et leur industrie. Son exemple déterminait les voyages de bien d'autres Français dont l'un traversa l'île de part en part.

DANIEL LESCALIER est, lui, un envoyé de la Constituante, une sorte de contrôleur de la Colonisation : il se dépensa en rapports et en idéologie. Il voulait « faire aimer là les Français » et rattacher la Grande Ile aux lois de notre République. Il sied de noter que, mêmes sous la Révolution, les relations restèrent intimes entre les Mascareignes et Madagascar, bien que les Anglais les troublassent souvent.

SYLVAIN ROUX, créole né à l'Ile-de-France en 1765, symbolisa *la réaction locale contre les abdications des Traités* de 1763 et de 1815. Il se fixa jeune à Madagascar pour la traite des riz : il étendit à la politique

nationale un zèle pratique dans le négoce. La valeur qu'il y révéla le fit désigner en 1807 comme agent commercial à Tamatave; il sauva les Mascareignes de la famine. Son entreprise alla jusqu'à engager des négociations avec Tananarive, à servir d'arbitre et de pacificateur entre les chefs de la Côte. On le jugea trop vif et brouillon mais il s'attesta énergique et patriote. Il obtint de Decaen que celui-ci ne supprimât pas le poste de Tamatave, centre de toutes opérations. Obligé par les canons Anglais à capituler en 1810, il ne désespéra pas de l'avenir que nous vaudrait tant d'attachement à nos missions.

De fait, avec évidence, les Français avaient montré, outre *beaucoup* de persévérance et d'endurance, de l'audace et de l'invention, des mérites de colonisateurs et d'humanitaires. Tant de semences ne promettaient-elles pas des moissons, mêmes lointaines ?

## V

## LES TROIS L

## I. - LA GUERRE CONTRE LES BLANCS

LES Traités de 1815 avaient, au secret des cœurs, ranimé en Louis XVIII et Charles X la rancœur de Louis XV et de Louis XVI contre le trop « avide » Cour du Saint-James nous imposant le honteux Traité de Paris. Ce réveil de vieilles passions eut pour détestable effet de rallumer des haines entre les deux Nations, ce qui devait aboutir à ressusciter même les inapaisables fureurs des Guerres de Religion, à les transporter jusque dans l'Océan Indien de la façon la plus nuisible au respect de la Race Blanche et de la Civilisation Chrétienne.

*Cette rivalité va durer et gâcher tout un siècle, et, bien plus loin encore, travailler pour leur abaissement réciproque jusqu'au milieu de 'leurs victoires fraternellement unies.*

La peine la plus ingrate échoit tout de suite aux Français de nos Iles : aux Mauriciens que — on le verra dans un chapitre de sujet déchirant — un

ministère de Londres accable de suspicion et d'oppression brutale; aux Bourbonnais qui ont à lutter non seulement contre le méphistophélique Farquhar et d'implacables routines de certains Anglais mais, pis encore! — contre Paris dans leurs tenaces efforts pour remettre la main sur la Grande Ile. Un profond besoin de Redressement animait tous les patriotes contre les Traités exécrables, de 1815 comme de 1763. Ce soin profond de sécurité était ravivé constamment par le sens des nécessités économiques afin de s'assurer l'indispensable ravitaillement. Sous l'impulsion du cœur, mordu de rage, l'esprit ressentait jusqu'au ressentiment l'impérieux devoir de ressaisir des ports, du prestige, de la grandeur.

*La hantise de Madagascar signifiait une ardente soif d'espace et de vie.*

On commençait à découvrir le robuste royaume, l'hégémonie des Hovas créés par Andrianaïmpoïmérina. Son successeur Radama I (1810-1824), régnait depuis l'an même de notre perte des Mascareignes: nos transfuges montèrent jusqu'à sa capitale, l'excitèrent à utiliser la compétition entre l'Angleterre et la France. Des débats incessants mettaient en conflit âcre les gouverneurs des deux Mascareignes qu'on essayait de dresser l'une contre l'autre. Farquhar avait attiré à Port-Louis les jeunes frères de Radama, lady Farquhar ne sortait en calèche qu'avec ses pupilles noirs sous la muette horreur des Mauriciens *de citoyens devenus sujets*. Farquhar envoya à Tananarive la solennelle mission du capitaine Lesage pour créer une armée hova, la munir de canons, de poudre, « et de beaux habits rouges ». L'accueil en fut ostentatoire et Radama

signa le premier traité d'alliance avec les Européens (1821). La mission Desbassyns de Richemont à Londres ayant obtenu la reconnaissance des droits de la France, Farquhar riposta en déclarant que Madagascar était indépendante et *nécessaire aux deux îles*.

Immédiatement Farquhar incita les Hovas à descendre occuper Tamatave où ils massacrèrent force Betsimisarakes que Sylvain Roux nous avait gagnés. Sur ce succès Farquhar partit pour Londres avec une mission hava. Mais son intérimaire rompit avec Radama, et le baron Milius, excellent gouverneur de Bourbon, envoya à Tananarive Sylvain Roux dont Radama se rapprocha. Notre sergent Robin devint son grand Maréchal du Palais. Milius et ses successeurs firent occuper par des officiers Fort Dauphin, Sainte-Marie, Tintingue.

*En Angleterre Farquhar persuadait la London Missionary Society d'expédier des missionnaires par toute la Grande Ile.* C'était là une innovation d'envergure dont nous allions *durant un siècle entier* ressentir les pertinaces, les pernicioeux effets. Farquhar revint à Maurice, y reprit toutes ses machinations. Avec lui les deux princes havas rentrèrent à Madagascar tout grisés et enorgueillis par Londres. Cependant Sylvain Roux avait fait de Sainte-Marie une possession qui entretenait de nombreux vassaux sur la Côte Est. Farquhar détermina Radama à opérer une grande descente sur ce littoral où il rasa tout ce que nous avions reconstruit et extermina nos fidèles. Accablé, Roux mourut en 1823.

## II. - LASTELLE

Mais en 1825 Lastelle débarque au Sud-est de Madagascar et prend la direction de la maison bourbonnaise Arnoux et Rontaunay d'où, à son tour, Laborde va partir bientôt. Ce sont deux des trois *L* qui vont jouer à Madagascar un si grand rôle: de construction édifiante, de création miraculeusement inventive. Le plus frais génie français brille dans leur candide audace et leur persévérance.

La carrière de Lastelle est des plus belles.

A peine installé à Mahéla, il crée magasins, sucreries, caféries. A Radama avait succédé la reine Ranavalona I : elle s'appuya sur les sorciers, chassa les Anglais, attaqua les postes militaires français de la Côte. Sur ce nous envoyâmes la sérieuse expédition de Gourbeyre qui s'établit à Tintingue. Alors qu'elle se trouvait ainsi en pleine guerre avec les Français, la Reine manda Lastelle à Tananarive: sur la Côte tout le monde lui déconseillait de monter vers elle, vers la mort; courageusement il y alla (1829) et il conquist sa confiance, obtint le fermage des droits de douane sur trois points : Fénérive, Manandroy, Mananjary. Grande date, beaux points marqués contre nos rivaux! En 1831 Lastelle exerce déjà une grande influence à Tananarive et il y envoie Laborde. Autre grande date!

Cependant c'est en vain que tous deux écrivent à Paris. Il va leur falloir lutter désespérément contre l'avare prudence de la Monarchie de Juillet qui abandonne tout, se préoccupe sévèrement de faire des

économies sur notre Drapeau. Lastelle se fait envoyer en France pour opérer des achats à la tête d'une vraie et active mission commerciale. En cette année 1835 il possède une maison puissante, des usines à vapeur qui lui ont coûté 10 millions, et a fondé un vaste mouvement industriel : il construit des navires, fabrique des outils qu'on vend à Bourbon, multiplie les arbres fruitiers, a planté 5.000 cocotiers, 250.000 caféiers. Il verse à la Reine une forte dîme sur ses exportations annuelles de 12 millions. Rontaunay à Bourbon entretient 66 navires pour le commerce avec la Grande Ile. Laborde de son chef fonde en Emyrne Mantasoa : toute une étonnante cité d'industries diverses.

De leur côté nos missionnaires poussaient avec courage leur patiente et sublime entreprise. Mgr de Solages étant mort martyr en 1832, un malgache s'en fut à la Réunion remettre sa croix pectorale à Mgr Dalmond qui vit dans cette transmission un signe de Dieu et alla en référer à Rome puis à Paris. A Paris la Cour décida qu'il devait porter son effort sur la Côte Ouest où les Hovas n'accédaient pas et dans les îles du Canal de Mozambique. La famille de Villèle avait donné des fonds et créé à Bourbon une maison où l'on préparait la pénétration par une instruction méthodique, l'impression de syllabaires et catéchismes en langue malgache. De là partit le Père Jouen qui fut le premier Préfet apostolique de la Grande Ile. Notre Marine transportait sur plusieurs points les missions préparées par Mgr Dalmond. Les Gouverneurs de Bourbon les favorisaient résolument. En 1841, l'un d'eux, l'Amiral de Hell, occupa Nossi-Bé, accorda le protectorat au Boueni et aux Antankaras : tout le Nord nous était ainsi

relié, ouvert, donné.

Quelle suite, quelle marque de dignité nationale, Paris et Louis-Philippe allaient-ils imprimer à cette pacifique conquête spirituelle due à quelques caractères français ?

La Reine Ranavalona, sur ce, fit signifier que tous les Français devraient désormais se soumettre aux mêmes lois que ses sujets, y compris l'épreuve du poison. C'était pousser si loin l'insulte aux Européens qu'en représailles un de nos navires et un navire anglais vint ensemble bombarder Tamatave où ils tuèrent un nombre assez élevé d'indigènes. Malgré les supplications du Conseil Colonial de Bourbon, le Parlement refusa de voter les frais d'une expédition pour établir notre protectorat à Vohémar qui le réclamait. La Reine gardait alors près d'elle Laborde qui renseignait Lastelle resté sur la côte à Mahéla; mais ses ministres agissaient sur elle et Madagascar resta fermé jusqu'en 1853 aux Européens.

### **III. - LAMBERT**

A cette date un autre Breton, Lambert, négociant installé à Bourbon et à Maurice, passa par Tamatave où il apprit que la petite garnison ho va de la Reine se trouvait en danger à Fort Dauphin : il offrit son bateau pour y transporter des secours si on le laissait monter à Tananarive. On l'y accueillit par de grandes fêtes et le Prince héritier Rakota lui accorda une charte avec de vastes concessions. Alors il gagna la France pour y



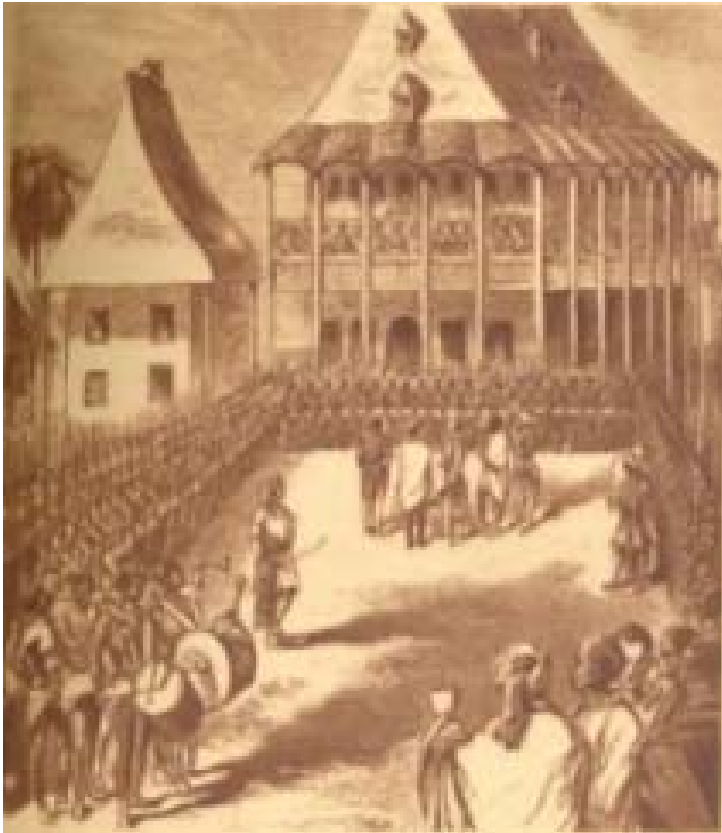
recueillir des capitaux, mais, quand il revint, des complots avaient exaspéré la xénophobie de la Reine à qui ses sorciers demandaient le massacre de tous les Européens. Lorsqu'elle mourut en 1861, Rakota prit le nom de Radama II et procéda à d'amples réformes. Laborde et Lambert firent monter à Tananarive beaucoup de prêtres et de sœurs de Bourbon. Les Jésuites transportèrent en cette capitale leur imprimerie de La Réunion, d'où arriva aussi là le RP. Callet dont les *Tantara ny Andriana* vont illustrer magnifiquement et déterminer tout un mouvement d'érudition qui recompose le Passé Hova et permettra d'en constituer l'Histoire. Radama II supprima le poison, la peine de mort, la corvée. L'Amiral Dupré et un Anglais vinrent officiellement pour son couronnement. Mais le révérend Ellis s'entendait dans l'ombre avec l'aristocratie hova et fit assassiner le Roi parce qu'il nous était favorable.

La lutte de ce Méthodiste contre les Catholiques ne cesse alors de revêtir le caractère le plus hypocritement agressif et sanguinaire. La femme de Radama, Rasoherine, monte sur le trône (1863-1868). Elle annule la charte accordée à Lambert et laisse sans réponse l'ultimatum qu'à ce sujet, en notre nom, lui adresse l'Amiral Dupré. La France poursuit ses protestations, mais seule la Reine, à cause de Laborde, montre quelque loyauté dans les négociations que ses ministres enveniment puis repoussent. Les missionnaires anglais portent au pouvoir comme Premier Ministre le fameux Rainilaiarivony, anticatholique acharné, qui va exercer la dictature sous le spectre des trois Reines successives jusqu'en 1896. Il retire

aussitôt ses enfants des écoles catholiques, ce qui oblige beaucoup de parents à suivre son exemple. Napoléon III ayant envoyé le Comte de Louvières en mission diplomatique solennelle, les prédicants le font empoisonner ainsi que la Reine parce qu'elle commençait à pencher vers nous. Alors que les Anglais continuent d'en acquérir, il est interdit aux Français d'acheter des terres.

Ranavaloa II (1868-1888) était un faible et une ivrognesse. On lui laissa signer avec la France un traité où celle-ci sacrifiait ses intérêts matériels à ses devoirs spirituels: culte, écoles, hôpitaux. Mais il fut annihilé par le triomphe du méthodisme qui devint la Religion d'Etat dont cette Majesté avilie fut proclamée le Patriarche. Pour atteindre ce but, l'argent anglais se répandit à profusion. Les pasteurs furent dès lors assistés par des officiers malgaches qui se faisaient les exécuteurs de leurs basses œuvres. Cette véritable Révolution religieuse força des milliers de familles à se convertir au Protestantisme.

La France, elle, en vérité, faisait trop peu pour le Catholicisme. Cependant l'œuvre intellectuelle de ses missionnaires attestait une grandeur dont on eût pu exalter les bienfaits. *Les Tantara ny Andriana* du R. P. Callet, recueillant en 4 volumes (1872-1881) les traditions qui se perdaient, constituèrent un monument qui édifie l'Ethnographie sur des bases presque majestueuses. Le voyage de l'Evêque de La Réunion, Mgr Delannoy, jusqu'à Tananarive en 1875 fut triomphal et marque l'apogée du Catholicisme au moment même où on le persécutait. L'Evêque débarqua d'un navire de guerre pavoisé ; à Tananarive



**L’histoire de Madagascar.** (Le Palais de la Reine à Tananarive.) A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, “ l’île Dauphine ” était une escale régulièrement fréquentée. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des relations cordiales se nouèrent entre les marins français et les indigènes de l’île

il fut salué par de longues salves des batteries hovas et escorté par les musiques malgaches; il entra en ville sur un palanquin pourpre orné de franges d'or, précédé par notre Consul et son chancelier. La population entière s'émerveillait de ces honneurs, de la solennité de ses prières et de ses discours. La Reine le reçut entourée de sa Cour. Une magnifique procession se déroula sur les Collines. La messe fut célébrée sur un autel monumental et splendide à Mamashina. Les cantiques montaient jusqu'au Palais de la Reine porter la majesté auguste du Catholicisme.

Alors les pasteurs protestants décidèrent de réagir avec puissance : ils reprirent toute la Politique de Farquhar. *Ainsi payâmes-nous très cher à Madagascar l'abandon de l'Ile-de-France en 1815* : par les deux guerres où nous perdîmes tant de jeunes soldats et par les révoltes successives où jusqu'en 1947 coula tant de sang français. Dès 1876 des instructeurs anglais vinrent créer une armée de 35.000 hommes bien munis de fusils. En 1878 la mort de Laborde, *après une lutte pied à pied contre notre discrédit* marqua notre déclin dont les humiliations réitérées nous obligèrent aux deux Expéditions.

## VI

## LE PLUS GRAND DES TROIS

LE récit, si bref sot-il de la Vie de Jean Laborde, doit illustrer ce chapitre. Cette lumineuse biographie offre un grand exemple serein dont la milice pacifique fait comprendre la qualité et l'étendue du génie français, de ses droits, de sa douce et généreuse conquête.

En 1831 la mousson jette à Mahéla un jeune forgeron gascon. Le riche malouin Lastelle l'y accueille, le présente à la Reine. Sans les moindres machines Laborde multiplie les forges *et fait passer Madagascar de l'Age de la Terre Cuite à l'Age du Métal Fondu*. A Mantasoa, après avoir fait creuser des canaux et dresser des écluses, il bâtit briqueterie, poterie, verrerie, tannerie, tissage, papeterie : ces manufactures et ateliers employaient 1.200 ouvriers. Il y ajouta l'élevage des vers à soie. Une grande route descendit jusqu'à la côte de Mahanoro en porter les produits. Quand il invita la Reine à venir visiter cette cité, elle fut suivie par 21.000 courtisans; Laborde multiplia les fêtes susceptibles

d'apaiser l'inquiétude sanguinaire de ce tyran femelle: des chœurs de jeunes filles y récitaient avec un tendre magnétisme les vieux airs malgaches.

La demeure de Laborde fut appelée par le peuple « *Beauté sans changement* » *Le génie constructif de Laborde frappait d'une telle admiration l'esprit malgache* que c'est à lui que la monarchie Hova demanda de construire le Palais de la Reine, « charpente colossale et hardie » dressée avec toutes les ressources de la Grande Ile. A l'espionnage, à la calomnie des pasteurs méthodistes pour le perdre il répondit par des fêtes qui amusaient la Reine. Un jour il lui donna un cheval, un autre un piano ou une boîte à musique mécanique; il multiplie les séances d'électricité récréative, des scènes de prestidigitiation, de photographie; un dimanche, sur la grande place de Mamas-hina, soudain, un ballon s'élève dans un vacarme d'extase populaire; pour une autre solennité un chemin de fer en miniature déroule son circuit; un menu théâtre mime des représentations. Mais le dynamisme de son imagination ne se limitait pas à des spectacles révélant la puissance inventive de sa Nation: à la joie qu'ils donnaient il ajoutait l'affectueuse leçon d'entretiens par quoi il poursuivit l'éducation du Prince Rakoto. Cette éducation fut une de ses plus belles œuvres, une merveille: il donna à ce fils d'ivrognesse luxurieuse une âme de pitié.

Avec ses succès et les gains de ses industries Laborde payait la rançon de nos matelots surpris et saisis sur la Côte. Il élevait des ponts partout où les pauvres Malgaches se noyaient. Il prodiguait des bienfaits de tous ordres qui prenaient un relief lumi-

neux sous ce règne de noires cruautés. La Reine faisait tuer tout être à qui elle avait rêvé la nuit : il était cuit dans l'eau bouillante, verdi par le tanguin, précipité d'une haute roche. Elle appliqua une fois tous les forgerons de Tananarive à river dans le fer d'une même chaîne 1.237 paysans. Près d'elle, pour la surexciter et la jeter à tous les excès qui servissent ses calculs et ses intérêts mercantiles, le Révérend Ellis — qui s'était fait son âme damnée — fut une sorte de sorcier shakespearien que marquera dans l'Histoire un tragique diabolisme. Tous ceux qu'il dénonçait périrent dans des supplices atroces. Il réussit enfin à faire chasser Laborde.

A son avènement Radama rappela immédiatement son Précepteur. Laborde trouva rasé et brûlé son cher Mantasoa: il ne voulut le reconstruire qu'en plus grand. Il fit décréter la liberté du Commerce, toutes les libertés, au faîte celle des cultures. Il conçut de Grandes Compagnies pour les Mines, les forêts, les plantations. C'est alors que se trama la Conjuration des Ramenenjana, fous trembleurs qui se répandirent dans tout Tananarive comme suscités par la Reine morte qu'irritaient les réformes; ils hurlaient à la mort des étrangers... et un matin l'on trouva Radama étranglé par un lacet de soie !

Désormais l'autorité méthodiste put se montrer d'autant plus arrogante. Les conversions se multipliaient sous les coups de fouet. Les sujets qui avaient manqué les sermons du dimanche pour fuir ce qu'ils appelaient « la corvée », étaient sévèrement punis, et

des temples de pierre s'exhaussaient sur toutes les collines. Cependant les messes catholiques, célébrées en secret dans les paillottes, se voyaient immanquablement dénoncées et interrompues par l'irruption de faux fanatiques hovas. Il est prodigieux que Laborde songeât encore, sans désespérer, à l'avenir! La maladie de la Reine l'ayant appelé près d'elle, il la soignât avec un tel dévouement qu'elle ne le nommait plus que « mon père ». Quand, alanguie de neurasthénie, elle transporta, pour se distraire, sa Cour à Andévorante, il l'y suivit à ses frais. Cependant il assurait des relations avec les ministres et les officiers, il travaillait à dissiper les préventions amassées contre la France ... Plus tard, « comme père de la Reine et Premier Ministre » il l'accompagna dans son voyage triomphal au Betsiléo : cortèges interminables de filanzanes princiers, convois immenses d'hommes portant des charges de meubles, de tentures, de toilettes royales, de provisions. Un orchestre de tambours, de flûtes, de violons, de grosses caisses jouait tout le long du voyage à assourdir l'espace. Au devant du palanquin doré où trônait la Reine, en robe jaune sous un parasol écarlate, des paysans groupés depuis plusieurs jours pour attendre son passage présentaient les cadeaux de visite, des ballots de riz, des troupeaux de bœufs et de moutons, des paniers de volaille. Tout le Betsiléo, fertile en riz, fécond en bétail, ouvrit à l'autorité Hova passivement ses grandioses vallées écharpées de rizières rayées. Laborde vit se dérouler devant lui la richesse de cette terre que l'effort conscient de toute sa vie rêva de donner à la France. Il explora le Sud qu'il ne connaissait point.



C'était un de ces tempéraments français, d'imagination constructive, qui portent constamment en soi la poésie à la fois idyllique et mécanique de la Civilisation : il ne pouvait découvrir un paysage sans en éprouver la beauté économique; il en scrutait promptement les ressources naturelles; et la contemplation d'une terre vierge qu'il présentait féconde, suscitait aussitôt en son cerveau les palpitantes visions d'une colonisation industrielle. Il finit par convertir la Reine au Catholicisme : une victoire nettement française sur l'action méthodiste. Malade, la Reine le manda à Ambohimanga ; comme il ne pouvait pénétrer dans la ville sacrée, ce fut elle qui vint au devant de lui afin que, sur la route, il la baptisât chrétienne.

Pour cet homme qui, représentant à lui seul la France devant l'ignorance malgache et par devers la concurrence anglaise, s'était ingénié plus de trente ans à faire constamment prédominer *l'idée française* dans l'esprit indigène si impressionnable et changeant, on pressent ce que fut le désastre de 1870 ! Il quitta Tananarive où l'influence contraire pour longtemps allait triompher sans conteste et il se retira sur les ruines de Mantasoa. C'était un vieillard colossal, au front large où se condensait la rudesse au travail, les sourcils droits et un peu durs où se fronçait l'effort autoritaire sur des yeux fins qui fixaient le but. Mort à l'âge de 73 ans, il fut enterré à Mantasoa près d'un serviteur africain que les indigènes nommaient « monsieur Noir » et que Laborde avait aimé pour sa fidélité. Sa fin comme toute sa vie avait été extrêmement pieuse et la cérémonie religieuse prit une

ampleur pontificale qui achève de marquer le caractère évangélique et la noblesse catholique de sa personnalité. Son œuvre fut toujours le complément et souvent le supplément de celle des Pères, et c'est pourquoi la grandeur de son action puissamment et intégralement française, reste d'une pureté édifiante.

### **AUTRE CRÉATION: ALFRED GRANDIDIER**

La brève biographie de Laborde déroule comme un chemin de croix d'Ecole polytechnique toutes les stations des peines et des mérites surhumains, des victoires intellectuelles et morales d'un jeune ouvrier de notre Midi devenu sous la Croix du Sud un Grand Français : Il ne nous reste plus pour embrasser en son ampleur l'action émouvante des Français dans ce Petit Continent austral qu'à évoquer l'aventure non moins fabuleuse d'un de nos grands savants: Alfred Grandidier.

C'est en 1865 qu'après un séjour de convalescence à La Réunion, il débarqua à Madagascar comme jeune explorateur. Pour pénétrer les reliefs de sa Géographie et de son Ethnographie, pour observer ses animaux et ses plantes, pour recueillir les échantillons de minéralogie et les légendes, treize années successives, ce jeune homme riche assuré à Paris d'un bien-être privilégié a marché dans la Brousse pieds nus, mangé la misère malgache, couché à terre sur une natte, couru tous les dangers. Il y a fallu une énergie indomptable qui tient de l'héroïsme. « Il avait l'art, dit le Secrétaire

Perpétuel de l'Académie des Sciences Alfred Lacroix, de gagner les affections et de savoir provoquer les dévouements des indigènes en les traitant avec bonté, justice et générosité. » Son histoire fait admirer l'action spontanée de nos intellectuels parallèlement à nos missionnaires, la grandeur de leur désintéressement et de leur labeur philomathique; soixante volumes, imprimés à ses frais, constituent une, précieuse et vénérable Encyclopédie qui ajouta à nos droits et contribua à nos conquêtes. Il personnifie la Conquête Française par l'Esprit, par la Science.

## VII

## LES DEUX CAMPAGNES

CE *sont les excès mêmes* des Méthodistes dans leur acharnement à persécuter et éliminer, fût-ce par l'assassinat, nos nationaux, qui nous obligèrent — malgré nous — à la Guerre, à la Conquête.

Tant d'injustices et injures ne purent longtemps être dérobées à la Presse, aux salons et aux cafés, de là au Parlement. Parrett, le conseiller britannique de Rainilaiarivony, modifiait à son gré le texte des lois, cuisinait un code faussaire et fomentait des ministères nouveaux pour empoisonner la vie des Français, les déposséder, les forcer à partir. Les Méthodistes excitaient la population et promettaient le secours militaire de leur Nation. Appelé par eux, l'Amiral Jones monta à Tananarive pour offrir de soumettre les Sakalaves jusque là indépendants et protégés de la France.

Entendant bien ne faire qu'une démonstration, notre Gouvernement prépara une expédition minuscule : quelques centaines de soldats furent mis sous les ordres de l'Amiral Pierre. Mais le député réunionnais François de

Mahy, trois fois Ministre en ces années, se trouva par intérim Ministre de la Marine: il donna à l'Amiral les instructions les plus énergiques. Il est, jugea Gallieni, « celui à qui la France doit de voir son drapeau flotter à Tananarive ». Ses discours ardents, militants, à la Tribune avaient longuement édifié l'Opinion sur les faiblesses et bassesses de la Monarchie Hova devenue une sorte d'anarchie dirigée que mouvaient quelques prévaricateurs, sur les richesses inutilisées de la Grande Ile, sur la misère des tribus, sur la nécessité d'établir à Diégo un port en eau profonde. Son éloquence d'une sincérité vibrante dressait toute une architecture de prophéties : il montrait que le contraste provocant, les révoltantes souffrances et les tortures de cette misère à côté de ces richesses ne pouvaient point ne pas attirer d'autres Pays plus énergiques que nos Gouvernements; qu'il était impossible de maintenir au cœur de l'Océan Indien tant de sauvagerie féroce ; qu'une aussi Grande Ile ne pouvait rester sans commerce et sans port; que Richelieu avait su voir et prévoir une haute et puissante politique française de l'Océan Indien; qu'il avait également prévu la nécessité, sur divers points, de foyers de peuplement français pour la civilisation; que ses héritiers, fût-ce les plus timides, ne pouvaient décheoir en abdiquant une telle mission. 80.000 indigènes persévéraient dans le Catholicisme et 20.000 élèves fréquentaient nos écoles malgré la persécution Et voilà que nos nationaux étaient jetés à la cote, dépouillés et épuisés. ! Beaucoup en étaient morts!

Sur ses ordres l'Amiral Pierre prit et fortifia Majunga (1883) et envoya un ultimatum à Tananarive: il fut repoussé le jour même. Willougby, qui avait été

colonel au Zouloulouland, fut nommé généralissime. L'Amiral Pierre dut à Tamatave faire emprisonner le Révérend Shaw pour avoir tenté d'empoisonner nos soldats. Mais Challemel-Lacour, devenu Ministre des Affaires Etrangères, ordonna de le relâcher et l'indemnisait : l'amiral Pierre, humilié, écœuré, malade, demanda son rappel et mourut en mer, « héros et martyr de la Cause Française » proclama François de Mahy.

Cependant Ranavaloa II s'éteignit: elle fut remplacée par la plus docile de ses nièces, enfant inculte dont la distraction favorite resta de s'amuser des heures à jouer au cerf-volant (1884). Le Gouvernement avait recommandé à l'Amiral Galiber une telle timidité que les opérations traînèrent de longs mois dans l'insignifiance : le public s'en énervait d'autant plus que nous poursuivions en même temps l'expédition du Tonkin. Langson donna le pouvoir à Freycinet, leader de « l'Irrésolution » et protestant qui tint à prendre conseil des missionnaires anglais. Malgré les crédits votés par la Chambre avec enthousiasme, il chargea le consul Patrimonio né à Trinidad, élevé à Dublin, et l'amiral Miot d'entamer des négociations: elles aboutirent au traité traître qui porte leur nom. Nous obtenions en tout et pour tout la possession de Diégo Suarez, une indemnité, un Résident Général à Tananarive chargé des relations extérieures mais laissant à la Reine les traités de commerce. C'était un compromis qui fleurait la compromission à l'heure où des tribus se soulevaient contre la Cour d'Emyrne et tandis que déjà des Hovas mêmes voulaient renverser puis emprisonner l'odieux Rainilaiarivony.

Il n'y avait de doute pour personne que cette Paix épineuse fût seulement une Trêve insidieuse.

En effet, durant dix ans de patience poussée jusqu'à l'extrême, nos Résidents Généraux, Le Myre de Vilers, Larrouy, Bompard, s'usèrent en des démarches incessantes pour déjouer les audacieuses intrigues de Willoughby et de Parrett en vue d'imposer obliquement par des banques le protectorat financier de l'Angleterre. Nous obtînmes de Londres leur évincement et le Traité de 1890 mit Madagascar sous notre influence en échange de Zanzibar et d'autres avantages. Sa publication exaspéra la Cour d'Emyrne qui prépara la guerre. Heureusement avions-nous au Quai d'Orsay Gabriel Hanotaux : il prononça à la tribune une suite de discours, — rassemblés depuis dans le volume *l'Affaire de Madagascar*, — où s'enchaînent progressivement l'ordre, la mesure dans l'action, la prévoyance, la franchise dont on avait reproché l'absence à Jules Ferry, *l'élévation*. La III<sup>e</sup> République avait, enfin, un grand Ministre des Affaires Etrangères, une grande Politique de Prévoyance Nationale et de civilisation mondiale.

L'Expédition de 1895 se déclencha mathématiquement. Au Ministère de la Guerre, qui n'avait pas d'expérience des affaires coloniales, incombe la responsabilité d'une dispendieuse et mauvaise préparation militaire d'où découlèrent les plus douloureuses et épuisantes pertes sur la route de Majunga où nos soldats, — de trop jeunes enfants, — furent employés comme terrassiers dans les pires conditions sanitaires. Sur une route alors de près de 600 kilomètres on en faisait 2 par jour, et les

difficultés pour le ravitaillement croissaient affreusement. Sur ce fait, dès le début d'août, le Général. Duchêne conçut la forte idée d'organiser une Colonne Volante, très allégée mais mordante, suivie d'un seul convoi d'animaux de bât : 4.000 combattants, 237 officiers, 1.500 conducteurs permettant le record de couvrir 15 kilomètres par jour: par bonds d'étape brusques il franchit les 150 kilomètres restants en 18 jours. Les Hovas avaient bien fortifié de palissades et batteries la Chaîne des Grands Ambohimènes : il fallut réduire 14 redoutes par de vastes mouvements tournants sur des pentes escarpées et par de périlleuses ascensions : on opéra de vraies manœuvres alpestres d'une rapidité foudroyante. Nos troupes étaient très peu préparées à ce genre de guerre, aggravé de surcroît par les incendies que sur l'ordre de Willoughby les fuyards allumaient systématiquement dans les villages. Le 24 septembre on arrivait à 50 kilomètres de la capitale: la guérilla dans cette campagne parsemée de villages devenait facile: vu le danger d'aller droit dans un pays défoncé, nous dûmes décrire un vaste arc de cercle par une marche de flanc hardiment exécutée sous le feu de l'ennemi qui multiplia les contre-attaques acharnées. Sur le Haut Plateau glacé la Bataille de l'Emyrne fut une vaste opération où nous heurtâmes sans cesse à des colonnes bien stimulées, souples, maîtresses d'un terrain familier et à une artillerie qu'on a trop sous-estimée: 25.000 soldats réguliers et une masse de mitrailleurs bien postés. Nous n'en eûmes raison que par le déploiement d'une stratégie habile qui ne se laissa



jamais intimider ni ralentir. L'aisance victorieuse même avec laquelle s'étendit ensuite l'insurrection prouve tout ce qu'il fallut d'endurance, d'efforts, d'infatigable promptitude à cette Colonne Légère avançant sans peur et presque sans convois ni médecins, à travers un plateau fourmillant de chausse-trappes, vers une immense ville populeuse et xénophobe érigée en amphithéâtre inexpugnable à 150 mètres au-dessus de ses rizières. 14 canons Gardner, 12 mitrailleuses, 10.000 combattants massés dans les maisons et derrière des barricades gardaient les rives. Le Général en Chef fit occuper une à une toutes les hauteurs environnantes avant le bombardement qui commença le 30 à 3 heures<sup>1</sup>.

Tananarive déployait la courbe unifiée de ses trois collines sous une intense lumière azurée dans un panorama saisissant; le fouillis de ses maisonnettes blanches ceinturées d'arbres multicolores éclatait dans l'amoncellement des terrasses surplombant ses ravins boisés; au-dessus se profilaient les importantes façades du Palais flanqué de ses tours carrées. Dans les rues, sur les terrasses couvertes de lambas blancs, tourbillonnait une foule houleuse dont, par moments, on percevait la clameur par dessus les rizières et les eaux miroitant es de l'Ikopa traversées de lignes sur

---

<sup>1</sup> Les précisions de ce récit sont dues aux notes des généraux Aubier, Bordeaux et autres qui ont participé aux opérations et à l'étude que nous en avons faite sur place. On trouvera le détail minutieux des fautes et mérites de la Marche de Majunga à Subergie dans les chapitres que nous lui avons consacrés en le tome VI de *l'Histoire Générale* de Hanotaux et Martineau.



**MADAGASCAR. – FORT-DAUPHIN, VUE GÉNÉRALE**

lesquelles fuyaient les colonnes Hovas. Tout à coup la foule disparut, les batteries se turent et un mystérieux silence succéda où l'on eut peur de voir des gerbes de flammes dévorer cette cité fantastique. C'est au dernier moment, quand la justesse de notre tir et l'emploi de la mélinite (un seul obus tua 23 hommes sur la terrasse de la Reine) commençait d'écrabouiller l'acropole au pied du Palais, que le gouvernement hova, enfin épouvanté, fit amener son pavillon. Le succès définitif avait été payé de 22 tués et 60 blessés. On trouva dans la ville 80 canons ou mitrailleuses avec une énorme quantité de munitions.

Enfin on parvenait au terme, à la cime sans cesse entrevue durant la chaîne sans fin des souffrances : au-dessus de l'épervier de la Monarchie Hova brillait, sur le ciel d'une limpidité soyeuse, le drapeau bleu blanc rouge couronnant suprêmement ce Palais de la Reine construit par le grand Jean Laborde qui, toute sa vie, malgré les gouvernants de Paris, avait voulu faire de la Grande Terre la France Australe.

Le Commandant en chef mena expéditivement la capitulation, menaçant de brûler la ville à la moindre reprise des hostilités<sup>1</sup> et exigeant la remise immédiate des canons, fusils et projectiles. En quelques heures il dicta et fit signer par les plénipotentiaires le Traité qu'immédiatement parapha la Reine; « celui de 1885 n'avait été qu'une transaction débattue, celui-ci était

---

<sup>1</sup> Il n'est plus superflu de faire ressortir que la thèse de Gallieni sur la fermeté des attitudes et paroles pour économiser le sang à verser, résulta *des pratiques de maints de ses devanciers* en réponse à une infatigable tactique de mauvaise foi, de barbarie et de perfidies.

une capitulation souscrite » (Hanotaux). Le Traité du 10 octobre, dont le texte avait été remis au général à son départ de Paris, fixait un protectorat net mais doux, avec toutes les conséquences d'occupation par nos troupes et du contrôle sur l'administration intérieure ainsi que la gestion absolue des Relations Extérieures.

« Cette marche qui n'a pas de précédent dans l'Histoire, juge M. le Myre de Villers, constitue un fait d'armes autrement brillant que celle de l'Afghanistan. Lord Roberts fut couvert par ses compatriotes de gloire, d'honneur et d'argent; le général Duchêne fut à peine récompensé. » Il paya pour d'autres, outre les fautes criminelles d'impréparation de cette guerre, celles de la paix: la hâte avec laquelle le Général victorieux fut remplacé, à peine le traité signé, par un Résident Supérieur rembarquant maintes troupes sans qu'on prévît une insurrection la hâte avec laquelle on bâcla stupidement le Protectorat par une impatience d'économies aveugles. Toutes les décisions, que dut prendre le général dès le lendemain de ce 30 septembre jusqu'à l'arrivée du civil qui devait lui succéder, restent marquées de ce caractère *d'incertitude par ignorance psychologique absolue des chefs et des masses indigènes* qui devait entraîner, par une série d'à peu près brusqués, à un enchaînement d'erreurs terribles et à une sorte de faillite de la Victoire.

Le Général Duchêne ayant fait arrêter le Premier Ministre, on reconnut la souveraineté de Ranavaloa. « Cette jeune femme, jusqu'alors écartée de l'exercice du pouvoir, devait fatalement se jeter dans les bras des

compétiteurs de son mari: le parti Vieux Malgache si xénophobe, les Andrianes, les sorciers, les fahavalos, la *London-Missionary-Society*. De nos propres mains nous préparions la révolte : aux difficultés de l'occupation effective nous ajoutions les complications d'une révolution dont la conséquence eût été le rétablissement de la féodalité après un demi-siècle de démocratie oligarchique ». Dans l'attente du Résident, le Général en Chef, suivant trop à la lettre les instructions de Paris, rendaient à la Reine les honneurs et hommages qui redressèrent son orgueil et sa puérile perfidie. L'absence de toute direction compétente laissa les fatigues cruelles de l'expédition s'amollir bien naturellement en indolences amoureuses et en complaisances trop magnanimes. Le Général Duchêne conduisit tous les officiers à la Fête du Bain, aux grotesques cérémonies et aux écrasants festins où le spectacle de notre crédulité et de nos négligences donnait aux méthodistes anglais la tentation de préparer les Vêpres Siciliennes.

En bref il y eut dans le Haut Commandement et les opérations militaires de *la décision*, sur les lieux improvisée tardivement avec talent et énergie pour réparer l'exécrable improvisation à Paris, une décision originale et forte qui obtint un admirable succès; mais dans les suites politiques que comportait et exigeait le succès militaire, dans le Haut Commandement et les opérations politiques il faut accuser rigoureusement le manque de décision le plus flagrant et meurtrier. On a coutume d'en rejeter la grave faute sur le Régime Republicain : à la vérité sous tous les Régimes notre indécision par trop usuelle vient non seulement du

manque de ce sérieux et de cette réflexion qui doivent déterminer une inspiration continue, de notre complaisance pour l'impréparation, de notre fatuité à trop tabler sur nos talents d'improvisation, mais d'un manque d'intelligence dans le devoir primordial de *s'adapter* aux nécessités des opérations particulières qu'on s'est proposées et qu'on assume : nécessités du temps, des lieux, des populations auxquelles on a affaire. Par dessus tout notre indécision politique et les molleses administratives qui s'en suivent résultent de ce que nous ne savons pas mettre de netteté catégorique dans nos desseins et donner à l'idéal que nous laissons dans notre tête à l'état d'ébauche le dynamisme d'un *impératif* précis de la compréhension, de la pensée et du devoir.

Il reste que l'intrépide audace des chefs et des soldats à travers les plus innombrables et sinueuses difficultés fit de cette marche prodigieuse une des plus belles pages de notre Armée, de la Prise de Tananarive un des plus grands Jours de notre Histoire Coloniale.

## VIII

### LE GÉNIE DE GALLIENI

C'EST quand, par les fautes et carences du Haut Commandement Politique (ce qui ne veut pas en vérité dire: du Régime) tout est perdu, qu'il recourt *in extremis*, aux hommes de génie, — ceux que jusque là il a le plus tenus sous le boisseau.

Comment devons-nous définir l'homme de génie colonial ? Celui qui résiste le plus à Paris, non seulement à ses fameux « Bureaux » mais à son bureaucratisme, ce byzantinisme moderne qui sévit et commande non seulement dans les Administrations Centrales et centralisatrices mais dans le Parlement tout aussi tentaculaire, centralisateur et bureaucratique, formaliste même en ses leaders révolutionnaires.

Et comment définir le génie de Gallieni ?

Il faut rendre cette justice à Paris, au Parlement, qu'ils l'ont choisi pour ses qualités puissantes d'organisateur civil autant que pour ses lucides capacités de victoire militaire. Malgré sa modestie et son mutisme, exécrant les bavardages qui sont par trop à l'honneur

et au profit, il jouissait déjà d'une haute réputation pour ce qu'il avait réalisé d'étonnant et d'exemplaire au Tonkin comme bâtisseur et pacificateur. Les qualités propres de ce génie étaient : labeur serein quoique intensif, décision calme mais foudroyante, autorité sévère mais électrisante, rapidité de la vision et du jugement préparée par une circonspection qui ne néglige patience ni bienveillance. Homme complet? Oui, — très simplement. Il ne cessait de rayonner et finit par dominer la distance (de Paris aux antipodes, de la Politique à l'Action), l'inattention et l'indifférence souveraines au salut du Pays.

Gallieni n'invoquait presque jamais « la Patrie » mais « le Pays » en quoi il comprenait la Politique et le Parlement par un conformisme mesuré, réfléchi, de son esprit éminemment démocratique.

Républicain par logique et loyalisme, il a imprimé le génie moderniste de la France à toutes ses grandes décisions dès ses débuts à Madagascar. Il y tombait en pleine insurrection déterminée et conduite par une aristocratie primitive d'exploitation usurière: du premier coup, malgré les ordres de Paris toujours opportunistes, il a accompli l'affranchissement des esclaves. Rien que dans l'Émyrne ils étaient 300.000 sur un million d'habitants. Cette libération était donc une grosse Révolution sociale et — ne le perdons jamais de vue — morale. Gallieni était foncièrement moraliste et il a tout édifié à base de moralisme comme de démocratie. Tel est le très représentatif « Colonialisme » que certains Américains, répétant les propos que leur avait ressassés la Propagande Allemande, entendirent au Congrès de San-Francisco discréditer, dissocier et



disperser.

Par quelle technique a-t-il pacifié? Il a fait classer cette masse incohérente d'esclaves en diverses catégories qu'il appliqua aux différents travaux indispensables en leur donnant des terres, par là en sus fixant ces nomades dont la mobilité fougueuse entretenait le feu de la rébellion. Le problème qui se posait à lui était: comment créer *de la stabilité* dans une insurrection mouvante comme les sables ?

Il se rappela l'Annam où nous avions laissé massacrer, par notre incertitude, la population chrétienne à nous dévouée: il fit exécuter le Ministre de l'Intérieur et l'Oncle de la Reine qui, précisément, appliquaient la même politique que les chefs des Pavillons Noirs ennemis féroces de la Civilisation; et il opéra cette exécution malgré les démarches réitérées des pasteurs méthodistes. Ces faits capitaux ont toujours été omis par ceux qui, en le calomniant systématiquement et en le faisant considérer comme impitoyable, ont protesté à Paris et dans toute l'Europe contre ces deux exécutions. Gallieni était, en dépit de cette opinion répandue, essentiellement humain et même tendre jusqu'à une certaine faiblesse, mais il dominait sa douceur pour arriver à épargner des milliers de vies innocentes en sacrifiant celle de deux ou trois gredins dangereux qui étaient, eux, barbarement impitoyables.

Gallieni s'imposait toujours de dominer ses instincts. Quoique très sensible à la popularité, il prenait l'apparence et l'apparat de la sévérité. Dans Tananarive tremblant après ses rarissimes exécutions, il passait exprès sans regarder personne au milieu de la population pressée sur son chemin chapeau bas alors

que son prédécesseur civil, le lamentable Laroche, quand il traversait les rues, saluait le premier la population et qu'elle ricanait avec mépris en lui tournant le dos. D'une voix à laquelle nul ne désobéit il 'expédie des notables hovas au loin pacifier les provinces avec ordre tranchant de ne rentrer à Tananarive qu'après avoir réussi. La Reine s'avérant hypocrite, il l'embarqua pour La Réunion. Effet immédiat: toute la population rentra dans le rang et se mit au travail.

De l'ordre il comprit qu'il fallait tirer au plus vite une Paix foudroyante comme la guerre : foudroyante de succès assurant la prospérité. En négligeant les détails, nous devons ici dégager la beauté de l'essentiel. On la trouve — dès 1899 — dans son très administratif *Rapport d'ensemble sur la Pacification, l'Organisation et la Colonisation* qui est son chef-d'œuvre, — bien supérieur à ses livres destinés au grand public — où il a mis dans ses doctrines et constructions administratrices son héroïsme intellectuel et militaire toujours au premier rang du danger et de l'initiative.

Grand livre! Grande heure pour tout l'Empire. La doctrine la plus créatrice s'y élabore avec une maîtrise cartésienne : il devrait être le bréviaire des administrateurs comme des capitaines. Il y expose avec la pureté de la Géométrie *les principes* de l'Action la plus utile et efficace avec le moins de dépense et le maximum de bienfait. Les deux éléments que tous opposent partout, *civil* et *militaire*, il les synthétise inextricablement. La guerre coloniale pour lui ne doit être qu'une pacification d'où se développe immédia-

tement une Civilisation. La guerre constitue une simple opération de déblaiement (« la table rase ») *pour permettre la construction*: non point du tout la terrorisation, l'affolement des populations, mais, au contraire, leur libération, leur sauvetage, la « mise en confiance » des indigènes, leur élévation au bien-être par le progrès.

Deux principes tactiques règlent l'action administrative : la concentration de chaque pouvoir et la responsabilité individuelle de tous ceux qui détiennent une parcelle de pouvoir. Dans ce Petit Continent livré à un incendie gigantesque sept Cercles Militaires sont organisés : le chef de chacun a en mains tous les rouages de la vie car il a à créer marchés, hôpitaux et écoles en même temps qu'à éteindre le feu. Son objectif a été de rallier à soi la masse, de « la river à nous par son intérêt » et son exhaussement au niveau de la Civilisation.

*Une telle œuvre exigeait un immense effort*: malheureusement le Parlement, par avarice, interdisait tout modernisme, toute colonisation scientifique; il obligea notamment à faire le plus expéditif mais le moins pratique des chemins de fer envisagés. Gallieni opposa à la parcimonie des Bureaux cette magistrale leçon : « C'est certainement beaucoup plus à coups de routes et de télégraphes qu'on fait la conquête d'une Colonie qu'à coups de troupes. Il n'y a pas d'argent plus vite regagné que celui jeté en masse pour ces dépenses de première installation. Une ligne télégraphique, c'est une économie immédiate d'effectifs, de transports; il n'est plus nécessaire de constituer sur autant de points des groupes suffisamment forts pour se suffire à eux-mêmes. Toute perte de temps se traduit toujours par

une perte d'argent: la ligne électrique, c'est la suppression de la perte de temps. Or nous sommes d'une parcimonie inouïe, comparés aux Anglais. L'argent dépensé presque sans compter pour assurer immédiatement aux Européens, aux troupes, aux divers Services des installations salubres, sera vite regagné par l'économie des dépenses d'évacuation, de frais d'hospitalisation, de mutation de personnel qui en résultera dès la première année. En résumé pour les entreprises coloniales *comme pour toute entreprise industrielle*, la première mise de fonds doit être aussi large et rapide que possible. »

Le système de Colonisation instauré par Gallieni s'avère foncièrement *humaniste* : radicalement différent des systèmes anglais comme russe ou espagnol qui par économie sont tout matérialistes. Sa Colonisation est une *éducation* à idéal *social*. Il a effectué dans une Ile sauvage un déploiement splendide d'Ecoles Supérieures. Celui qui arrivait à Tananarive en 1905 après l'avoir quitté en 1898, ne pouvait plus reconnaître l'ancien amas de cases à ruelles torses, sillonnant de leurs zigzags de terre orangée l'immense guêpier de toits grisâtres, quand il se découvrait devant cette Capitale aux palais administratifs unis par de larges artères macadamisées. A elle seule l'Ecole de Médecine était toute une Cité radieuse où circulaient des centaines d'étudiants, étudiantes, infirmières ou employées aux yeux vifs sous les lorgnons brillants et dont les complets tailleurs s'écharpaient élégamment de léger lambas d'une blancheur éclatante. Les différents étages de la Ville Acropole étaient reliés par des escaliers de pierre où la souplesse musicale des

robes à falbalas parisiens descendait vers le Zoma décuplé par des secteurs d'horlogerie, de mécanique, de cyclisme, de céramique et autres « arts appliqués ».

Sur cette Acropole la Colonisation apparaissait avec plus de netteté et d'éclat une Architecture d'Enseignements : Ecole Supérieure d'Administration, Ecole Supérieure d'Agriculture, Ecole Normale Supérieure d'Instituteurs, Ecole Supérieure de Médecine! Toutes ces Ecoles de grandes villes étaient conçues comme des pépinières chargées d'alimenter les plus lointaines campagnes; et les jardins d'essai des provinces les plus reculées devenaient des pépinières pour le ravitaillement des cités. Je me rappelle la douce fierté de grand-papa avec laquelle le Général me montrait deux gigantesques photos : dans l'une un Antandroy nu, hagard et bestial, les dents limées comme celles des anthropophages; dans l'autre le même indigène revêtu avec aisance d'un pantalon et d'un veston seyant heureusement, souriant, d'yeux dégourdis, une cigarette aux lèvres!

## **FAIRE UNE BELLE COLONIE**

Cet objectif permanent du Général avait été réalisé avec autant de bonhomie que d'inflexible discipline, avec de la pitié pour les arriérés asservis par leurs tyranneaux et avec une soudaine bonté réjouie par leur bonheur. On a trop souvent comparé la Colonisation

Française, parce qu'elle était bâtie par des généraux, à la Colonisation Romaine : elle est au contraire aux antipodes de l'Empire des Césars. Saint Vincent de Paul, La Bourdonnais et Bernardin de Saint-Pierre sont synthétisés en Gallieni, l'un des plus grands hommes complets de l'Univers.

**IX****LA LIQUIDATION DE GALLIENI****1. - LES HÉRITIERS CIVILS DE L'ŒUVRE MILITAIRE**

LE général Gallieni portait ombrage par sa supériorité active qui tranchait dans toutes les routines. La majorité parlementaire lui devenait progressivement hostile par ignorance et « brouillonisme » se laissant travailler à satiété par les alliés des méthodistes qui essayaient de ressaisir leurs anciens privilèges et appropriations de biens divers. Les socialistes appuyaient fortement le docteur Augagneur, professeur à la Faculté devenu maire de Lyon, dont ils vantaient les dons éminents d'organisation, d'énergie et de réforme laïcisatrice. On rappela le Général pour démilitariser Madagascar et y développer des affaires, y favoriser un groupe lugdunien animé d'un vigoureux esprit d'entreprise. M. Augagneur partit pour Madagascar où sa vitalité débordante opéra avec le concours d'un copieux état-major lyonnais qui, même après son départ et notamment sous le Gouvernement ingénieux et actif de son disciple le polytechnicien

Garbit, donna de belles impulsions économiques, préluda à la standardisation et à la fondation d'un Institut d'Emission (qui fut enfin réalisé en 1920), engagea de grands travaux publics. L'esprit d'équipe fut très hardi et souvent fructueux. On ne peut lui reprocher que d'avoir trop systématiquement réagi contre tous ceux et tout ce qui l'avaient précédé, d'avoir quelque peu incompris, rabaissé ou méconnu l'œuvre du Général et de ses collaborateurs.

Cet esprit de table rase, qui a sévi dans d'autres Colonies, fut dans la suite très critiqué; il a provoqué des méconnaissances contraires de ce qu'apportèrent de neuf et d'heureux M. Augagneur et M. Garbit. L'inspecteur général Piquié fut nommé grand chef pour liquider à son tour, ce qu'il fit avec mesure et sagesse, le système qu'on trouvait onéreux de l'équipe Augagneur; et plus tard M. Olivier pour liquider le régime Garbit. M. Marcel Olivier y apportait « l'esprit africain », l'expérience du Gouvernement Général de l'A. O. F., une sorte de génie fédéraliste qu'il appliqua à renouveler les programmes de la Grande Ile. Elle fut à la fois découpée en quelques vastes Régions qui acquirent chacune une certaine autonomie favorisant sa personnalité et son activité, — et quand même unifiées par une POLITIQUE DES ROUTES qui relia les diverses provinces par un plan ample et résolu de mise en valeur des terres, des cultures collectives, des mines. Cette Politique des Routes, par son ampleur, ne fut pas sans grandeur; mais, trop exclusivement économique, elle ne sut point se compléter et s'accomplir d'une POLITIQUE DE COLONISATION et d'un développement militaire appliqué à la renforcer et à enrichir



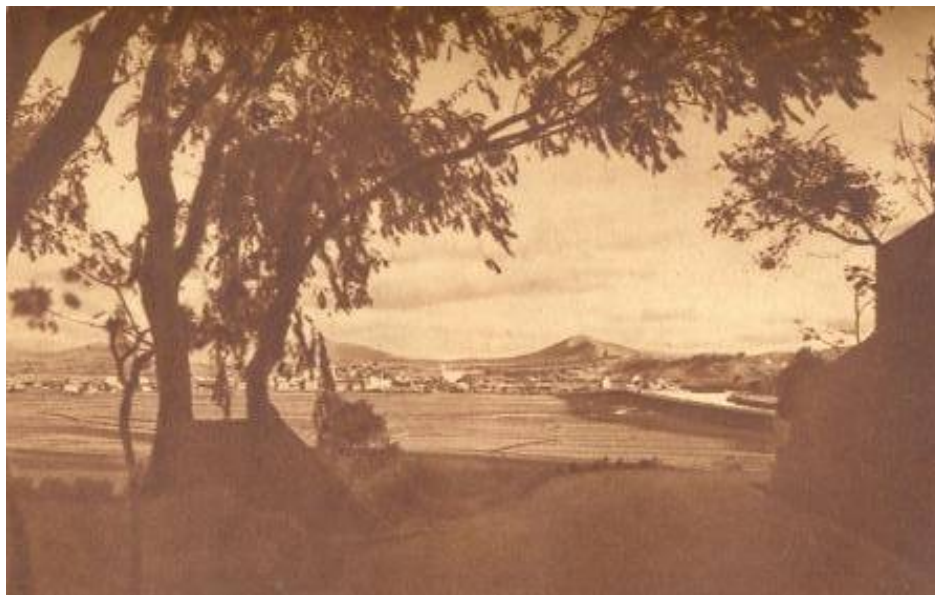
qui lui eussent donné les assises, les cadres, les substances et la plénitude indispensables. M. Olivier, très indigénophile, rendit plus de pouvoir aux gouverneurs-indigènes par qui il remplaça bien des administrateurs, favorisa administration et même colonisation par « des élites autochtones » au fond restées pour une part incultes et secrètement xénophobes.

## 2. - LES RÉVEILS DE LA SAUVAGERIE

Or, durant la Grande Guerre de 1914-1918, la xénophobie malgache, que Gallieni avait enterrée, se réveilla sous la fange des villages encore ensorcelés et se mit à comploter l'assassinat massif de tous les Blancs en profitant de ce que la France avait dû appliquer toutes ses forces à la lutte contre l'Allemagne.

Le V. V. S. (initiales fatidiques de trois mots malgaches signifiant *fer, pierre, ramification*) prétendait restaurer la domination hova, et son *affiliation secrète et démoniaque à la sorcellerie terroriste* ne permit jamais d'en découvrir les chefs. Vu l'incapacité et la présomption sordide de ceux qui menaient le mouvement il fut assez aisément réduit, *mais non consciencieusement réprimé* : sur 320 arrêtés, 34 condamnés aux travaux forcés furent très rapidement graciés par esprit anti-galliéniste aveugle et coupable: d'où l'atrocité de ce nouveau Drame effarant et effroyable. Aussi ce sont ses chefs mêmes qui ranimèrent la rébellion en 1929 et en 1946, ce qu'on n'a pas encore accusé avec haute

lucidité. La conspiration de 1929 fut plus astucieusement ourdie par un ancien instituteur et un médecin indigènes grâce à l'audace de trois Européens internationalistes qui la menèrent. Copiant la tactique des révolutionnaires russes, elle intimida et bouscula le Gouverneur Général intérimaire : toute la population Blanche vécut un an dans la terreur jusqu'à ce qu'arrivât le nouveau gouverneur général Cayla. En débarquant à Tamatave il prononça un discours ferme et annonça que sa vigilance frapperait les chefs dès la première incartade; il fit rembarquer les trois Européens apatrides et mettre en résidence surveillée deux des chefs indigènes. Cela suffit pour rétablir l'ordre. Aussitôt après il ouvrit gracieusement aux Malgaches les portes des bals donnés à la Résidence, multiplia les naturalisations sagaces, les hôpitaux et les maternités, institua *la Fête des Enfants* qui en réunissait et mêlait des milliers dans les jardins de son Palais. La popularité qu'immédiatement il acquit fut renforcée par l'excellence des mesures auxquelles il recourut pour motoriser l'Economie et assurer la défense des produits malgaches dans la Métropole. Autant de victoires! Les cultivateurs indigènes furent encouragés, guidés, bientôt dirigés par des ingénieurs agricoles affectueusement paternels, groupés alertement en mutualités et coopératives à tel point qu'entre autres l'exportation de café passa en trois ou quatre ans de presque zéro à plus de 40.000 tonnes. Le Pays connut et savoura sa plus haute prospérité grâce à la taylorisation, à la réduction des frais, à une amélioration décisive — enfin impériale— des transports. M. Cayla, qui le premier se proclama avec autorité



**MADAGASCAR. – TANANARIVE, VUE DES DIGUES**

le disciple de Gallieni, entendit doter cette Grande Colonie .du grand port auquel elle avait droit : et les puissants travaux de Tamatave donnèrent le branle à ceux des autres Régions de Madagascar pour leur imprimer la plus-value maritime par laquelle un jeune Etat atteint à la personnalité expansive qui affirme sa majorité.

Mais on n'avait pas donné comme Gallieni les deux ou trois exemples qui extirpent les ambitions les plus bassement criminelles : graciés, les chefs les plus coupables de 1929 reprirent en 1946-1947, à l'instigation d'étrangers et d'Annamites, leurs vieux projets de Vêpres Siciliennes; et Madagascar fut souillé de viols et massacres ignominieux d'une barbarie atroce.

Une analyse attentive ramène ces soulèvements renaissants à quelques éléments très simplistes de retour à la sauvagerie d'avant Gallieni: un fond très profond de paresse sordide qui ne lutte même pas contre les maladies ni la famine, une « ramification » de sorcellerie raffinée et rusée qui domine et exploite par l'horreur les populations sous-alimentées, oisives et d'autant plus superstitieuses, un entêtement orgueilleux de la vieille aristocratie ignare à restaurer l'immense esclavage où elle tenait le tiers du peuple. La xénophobie, à la fois violente, futile et lâche d'un certain nombre de Malgaches n'est pas foncièrement dans l'instinct de ces races curieuses, hospitalières, souples, dociles : il faut voir surtout dans ses impulsives agitations une reviviscence de sauvagerie provoquée par ceux qui ont intérêt à ramener le Règne de la Sorcellerie. Même aujourd'hui où nous avons répandu la richesse et les commodités de la Civilisation

jusque dans des milliers de villages, les sorciers prétendent encore remplacer les médecins; les pseudo-démocrates faussaires des mouvements dits populaires « d'indépendance » entendent remettre le peuple sous le joug de l'ancien esclavage pour en tirer les plus gros profits personnels. Et c'est quand l'autorité française faillit jusqu'à laisser l'Ordre tomber en quenouille sénile que la présomption puérile et primaire resurgit comme automatiquement. Là est le nœud, comme jadis gordien, de l'intrigue proprement infernale qu'il faut mettre à jour !

Le fond de la population des villes et bourgs a un bon sens très fin qui en entretient le goût pour le bien-être. Elle se rend parfaitement compte qu'à notre conquête elle a acquis en propre, et en propriété définitive, LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE QU'ELLE N'AVAIT JAMAIS CONNUE, LA PAIX, LA SÉCURITÉ, L'INSTRUCTION, L'ÉDUCATION, L'HYGIÈNE, LES SOINS MÉDICAUX, LES LOIS, LES BÉNÉFICES D'UN OUTILLAGE ÉCONOMIQUE PUISSANT, UNE PROSPÉRITÉ COLLECTIVE DONT ELLE N'AVAIT JAMAIS EU L'IDÉE.

### 3. - L'ASSIMILATION ÉLECTIVE

Qu'en est-il notamment résulté?

Même l'impôt du sang, le plus dur pour ceux qui n'ont pas les mêmes raisons que les meilleurs d'entre nous d'aimer la Patrie comme un idéal passionnant, les Malgaches l'ont acquitté *avec quelque fierté*. L'administrateur en chef et l'historien Delélee-

Deloge a pu préciser qu'en 1914 beaucoup « demandèrent avec enthousiasme à partir pour le Front d'Europe: après sélection sévère par les médecins on compta plus de 100.000 engagés volontaires, travailleurs militaires ou combattants, et plus de cinq millions furent versés pour les souscriptions nationales. La Grande Ile expédia des bateaux chargés de conserves, viandes frigorifiées, cuir, ricin, graphite - particulièrement précieux - et une quantité incroyable de sacs tissés par les femmes: parfois 40.000 par mois en un seul district. Les années d'une telle Participation à une Guerre de Liberté où elle savait notamment que se jouaient ses droits déjà acquis ou à acquérir, sont une des plus grandes heures de sa destinée pour un Petit Continent resté si longtemps retardataire et comme incurablement primitif. Aussi quand en 1943, les Troupes Alliées de la Libération vinrent l'occuper pour le mettre à l'abri des intentions et prétentions japonaises, furent-elles accueillies avec conscience de la haute participation de la France à cette victoire. Un incident trop peu connu doit être ici conté avec sa valeur de symbole:

Quand en 1940 le général de Gaulle lança d'une cave de Londres sa première proclamation qui était une invocation à la résistance invincible, il se trouva à des milliers de lieues de là, en plein Océan Indien, au milieu des bois de l'Ile de La Réunion, un modeste petit poste d'écoute où sa voix vint exalter le combatif honneur d'une âme de chef. Michaël de Villèle, le représentant de cette famille illustre qui a tant fait pour Madagascar, décida immédiatement de

se rallier au général de Gaulle, Mme de Villèle rassembla ses bijoux et le lendemain alla les porter à la femme du Consul Britannique qui rentrait à Londres pour les remettre à la Reine d'Angleterre comme une des premières contributions françaises aux œuvres de Résistances Anglaises et Françaises. La forte somme que donna leur vente à la Cour fut remise tout entière par Sa Majesté au Général de Gaulle, et elle envoya deux officiers d'un sous-marin anglais porter à Michaël de Villèle une lettre de remerciements. Remplissant au plus tôt leur mission, les officiers vinrent de Maurice débarquer en pleine nuit à Saint-Gilles où Villèle leur apprit la fidélité de la colonie au Maréchal; mais, au milieu du retour vers leur sous-marin, leur canot mal gonflé fit eau et l'un des officiers fut happé par les requins avec un matelot, les autres durent regagner la terre: le jour était venu, la foule afflua, les Anglais purent se rembarquer mais Villèle fut arrêté, et sur l'ordre du Gouverneur jeté à demi nu à fond de cale d'un bateau en partance pour Madagascar afin d'être condamné pour trahison par le Conseil de Guerre. Bien qu'ayant perdu dans l'affreuse chaleur et la saleté de ce fond de cale l'ouïe et failli perdre les yeux, Michaël de Villèle ne perdit point l'acuité de son intelligence. En prison à Tananarive il réclama les soins d'un dentiste, choisit entre tous celui que son gardien lui dit être communiste parce qu'il savait son parti engagé dans la lutte à fond contre l'Allemagne et, sans lui cacher ses sentiments non moins ancrés de chef catholique, fonda, lui prisonnier menacé de la peine capitale, un groupement gaulliste à Tananarive. L'armée anglaise arriva juste pour le sauver et délivrer,

mais avec elle survenait une équipe Smuts de l'Afrique du Sud ayant pouvoirs britanniques pour prendre le Gouvernement Général de Madagascar. Aussitôt Michaël de Villèle s'y opposa catégoriquement, sortit comme témoignage de son dévouement à l'Angleterre la Lettre de la Reine ; elle l'accrédita pour jouer du télégraphe avec le Haut Commandement Anglais et il exigea au nom du groupement gaulliste de Tananarive que le Gouvernement Général fût remis non à un lieutenant de M. Smuts mais à un Général français: Le Gentilhomme.

Tout revêt un caractère discrètement miraculeux dans cet épisode: l'arrivée exténuée mais pure de la voix du Général français aux lointaines Mascareignes au milieu d'une nuit sombre comme celle de Noël, la lumière de crèche de son message dans l'obscurité du désespoir des patriotes isolés aux antipodes, la tragédie du dépeçage à vif des deux Anglais par les requins et l'arrestation, le martyre que subit le chef patriote de l'aristocratie créole, le secours providentiel, la délivrance, l'audace du Réunionnais se dressant à Madagascar contre l'emprise sud-africaine, le rayonnement loyal de la Lettre Royale d'Angleterre. Tout converge à donner à cette péripétie de la Guerre Mondiale une lueur de symbole où s'illustra la valeur sans tache de l'Alliance Franco-Anglaise.

De là la lumière se répand avec largeur sur l'ampleur de l'Océan Indien pour accentuer les rayons et les ombres d'une stratégie politique séculairement falote et confuse. L'importance de Madagascar a été trop longtemps et trop obscurément incomprise des Pouvoirs divers qui se succédaient à Paris: il a été



déplorable d'envoyer à Tananarive des Gouverneurs Généraux médiocres comme celui qui résista en 1943 à la logique et à l'offre libérale des Anglais; de refuser à Diégo-Suarez les fortifications, les munitions, les hommes à même de ne pas craindre l'invasion japonaise; de démunir la glorieuse Réunion de son rang dans la hiérarchie de l'Empire et de ses virtualités. Il fallait organiser avec dynamisme la solidarité entre La Réunion, Madagascar, les Comores, l'Inde Française, nos Iles Australes; il fallait établir de là entre ce groupement renforcé et les Dominions Britanniques de l'Océan Indien une Alliance régionaliste puissamment articulée dans l'Alliance mondiale de la Grande-Bretagne et de la Grande France. Diégo Suarez qui, au demeurant, reste en sa faiblesse infantile une tentation irrésistible pour Pretoria, serait devenu *et doit devenir* une solide clef d'Alliance: un grand port, muni d'une haute Ecole Professionnelle, d'une forte industrie, et d'un beau peuplement de colons éprouvés rayonnant de la fraîche Montagne d'Ambre sur tout le Nord de la Grande Ile, en faisant à la place d'une garnison minuscule et passagère un foyer de patriotisme radieux et de suprême idéalisme français! Ne la perdons jamais de vue: la suprématie est dans la supériorité.

#### **4. - LES GRANDEURS DE MADAGASCAR**

A la lueur de cette vérité et de cette réalisation de Civilisation Blanche le problème des Iles Australes, qu'on a laissées en une nuit d'ignorance sans excuse,

prend sa grandeur. La petitesse où longtemps il gît, comme la médiocrité où gît Diégo Suarez, viennent de la mesquinerie - notre grande faute nationale avec laquelle on s'intéresse dans la Métropole et dans l'Empire à notre Marine, à nos Marins, à *une grande géographie politique des mers françaises*. Ce sont des Français, Laroche dès 1675, Bouvet de Lozier dès 1738, ce sont d'autres grands Français et d'autres grandes découvertes françaises qui ont projeté les lumières les plus créatrices sur le Pôle Sud: aussi allons nous leur consacrer un chapitre spécial dont le récit a la beauté d'une épopée. Il nous incombe en la fin de celui-ci de donner tout leur relief aux directives issues de l'Histoire des cinquante dernières années: tâche impartie comme un honneur à la célébration du Cinquantenaire de l'arrivée bienfaitrice de Gallieni à Tananarive.

Toutes investigations dans cette Histoire, toutes méditations qui les couronnent, toutes prospections dans l'Avenir qui lui aussi est un sous-sol aux richesses prodigieuses, nous amènent à discerner puis à affirmer la nécessité de refaire primer la grandeur militaire. Jusque chez les Civils il sied d'en faire fructifier le sens sous la lumière - ravivée par l'Histoire, - du caractère que le génie de Gallieni donna à cette grandeur entre toutes pacifique. Illumination de la Paix Française par nos hauts chefs militaires qui élucidèrent et signifièrent une doctrine diamétralement opposée à celle des Allemands et des Japonais

Ce que la France a effectué et *accompli* est quelque peu su et dit par un petit nombre de personnes, mais

confusément, avec de la rhétorique et de la colère (qui a ses excuses), avec des éclats intempestifs de voix et sans l'éclat de l'âme: cela doit être mis au net, en bref, bien articulé, précisé avec élévation et calme, avec volonté de grandeur, puis, de là - cette filiation est essentielle - dynamisme d'union. Jusque des récents malheurs et des honteuses atrocités de barbarie nous devons tirer une magnanimité et la compréhension qu'elle peut être réalisée par la solidarité entre les Mascareignes et Madagascar. Cette solidarité doit devenir fautrice d'énergie par l'intelligence de cette volonté de grandeur - grandeur de Civilisation et grandeur française, - par le sens des noblesses et *le sens des gratitudes* qui sont le fondement indispensable de la force de pensée et de la noblesse de caractère sans quoi nulle Œuvre n'est durable ni féconde.

TROISIÈME PARTIE

**LES MASCAREIGNES**

## I

## MISE AU MONDE DES ILES BOURBON ET DE FRANCE

LES débuts, presque angéliques, de la Colonisation de Bourbon se vouent moins à l'Histoire qu'au Roman. Mais, ceux du tout proche Madagascar s'étant donnés au Drame comme au Diable, ils sont atteints par les malheurs de la Grande Ile : d'un tel fait, ce roman du XVII<sup>e</sup> siècle est tout d'abord infiniment plus mouvementé que ceux d'Honoré d'Urfé ou de Mme de la Fayette; c'est un chapelet d'idylles qui s'égrènent après un rosaire de massacres.

Pour goûter dans tout son caractère l'arrivée des premiers Français dans l'Ile Vierge, si belle et miraculeuse qu'ils l'appellent BOURBON comme la dynastie de Saint-Louis et de Louis XIII, il faut se mettre dans la sensibilité épique et dans l'intelligence, toute de géographe, d'Etienne de Flacourt qui est le premier à en parler. Ce Gouverneur de Madagascar - il faut le rappeler - en fit prendre possession au nom du Roi, en 1649, d'après les détails extraordinaires qu'avec enthousiasme lui donnèrent trois colons que son prédécesseur de Fort Dauphin y avait déportés pour les punir de leur désobéissance. En 1654, il y envoie d'autres

Français avec 6 nègres. En 1665, y arrive pour une tâche sérieuse d'établissement le premier capitaine, Regnault, avec 20 ouvriers. En 1667, l'expédition du marquis de Mondevergue dépose cinq femmes et un curé qui les mariera : la Colonie est née puisqu'il va y éclore des enfants. Dès 1671 un Amiral Gouverneur, Jacob de la Haye, s'y installe et formule un édit sévère contre la chasse qui a déjà dépeuplé les forêts d'une trop grande part de leurs merveilleux oiseaux. Tout cela n'est que prélude.

I. - Le grand roman débute en 1674 par une odyssée des plus émouvantes. En mars de l'année précédente une précieuse cargaison de 15 jeunes Parisiennes destinées à Bourbon et chaperonnées par une Religieuse est embarquée à la Rochelle sur *La Dunkerquoise*. Mais le capitaine, bien que nommé Beauregard, a mauvais œil : trafiquant enragé, il emporte en même temps une cargaison d'eau-de-vie pour la vendre au plus haut prix, et, pensant le trouver bien plus tôt dans la garnison de Fort Dauphin, il dirige tout son monde vers cette ville où il arrive après une très dure traversée de dix mois. Il y échoue son bateau sur des récifs. Tous sont sauvés, mis sur un autre bateau, mais les colons de Fort-Dauphin montent à l'assaut et, au détriment de ceux de Bourbon, obtiennent d'épouser les jeunes filles qui, épuisées par une si horrible traversée, se laissent détourner de leur premier destin. Alors, précipitamment, se déroule la tragédie qui s'est si souvent renouvelée dans l'Ile: les femmes malgaches, avec qui les soldats et cultivateurs avaient déjà convolé à l'indigène, en conçoivent, selon leur coutume, si venimeuse

jalousie<sup>1</sup> qu'elles font décider par leurs congénères le massacre de la colonie entière dans les conditions les plus atroces (17 août 1674). Heureusement y avait-il en rade *Le Blanc Pigeon* où peuvent se réfugier 5 jeunes dames, seules rescapées de l'hécatombe. Le capitaine Baron les conduisit d'abord à Mozambique où elles restèrent sept mois; de là au Malabare : elles n'arrivèrent à Bourbon qu'en 1676.

Du long cauchemar de maux de mer, puis de maux de terre sauvage, les voici tombées dans l'Eden. Aussitôt remariées, elles sont promenées à travers ce Paradis Terrestre où toutes sortes d'oiseaux splendidement colorés viennent se percher sur les petites tables à manger, où l'on ne peut passer les rivières à gué tant les poissons succulents, y affluent, où une anguille nourrit 12 hommes, où les tortues offrent la chère la plus exquise, où il n'y a ni malgaches ni fièvres, où l'air et l'eau sont si purs que les matelots descendus avec le scorbut se guérissent en quelques jours.

II. - Quinze ans après, ces jeunes mères dont une, Françoise Châtelain, s'est mariée quatre fois - les historiens l'appellent « la Grand Mère de l'Ile » tant nombre de familles sont issues de ses quatre lits - assistent à une Révolution, ma foi, assez gaiement.

En 1689 en effet vient d'arriver comme Gouverneur le noble sire de Vauboulon. Il se croit tous les droits, tourmente et pressure les habitants, au point que le Père Hyacinthe, Breton, de la fameuse famille de Kerguelen, prend le parti de les en délivrer. Le

---

<sup>1</sup> Voir les Archives de la Marine.

dimanche 29 novembre 1690, le Gouverneur entre à la messe avec tant de majesté que les conjurés hésitent; le Père Hyacinthe, qui officiait, se retourne, le désigne vivement du doigt et crie: « Qu'on m'empoigne ce coquin là ! » Un groupe d'habitants se jettent sur lui, le ligotent, encouragés par le prêtre du haut de l'autel, le conduit en prison. Le Père Hyacinthe chante un *Te Deum*: salves de canon, allégresse de la population, banquet en commun pour la libération, élection comme gouverneur d'une de ses victimes, le garde-magasin Fifrelins que Vauboulon avait battu de coups de canne.

Une Révolution entraîne toujours une dictature. Le père Hyacinthe l'exerça avec si décisive vigilance qu'il fit fusiller un des valets de Vauboulon, coupable d'avoir tenté de le faire évader. Tous étaient si satisfaits du bonheur revenu dans l'Eden par la grâce de la justice ecclésiastique que Vauboulon en mourut dans sa geôle (1692). Mais tout a une fin. En 1696 l'escadre de Serquigny, passant à Surate, y eut vent des événements survenus dans la petite colonie : elle survint, arrêta le père Hyacinthe et trois autres chefs qui, transférés et jugés à Rennes, y furent condamnés au nom des Lois et de la centralisation. Le caractère religieux du principal fauteur fit transmuier la peine de mort en prison perpétuelle dans son couvent.

Cette histoire n'est pas qu'une piquante anecdote : elle eut de longues fins et introduisit dans l'Ile plus de liberté ou d'équité pour les colons tenus auparavant dans l'esclavage par la Compagnie, un commencement d'esprit et de mœurs parlementaires. On prit soin d'écouter plus à temps leurs doléances.



Le gouverneur Bastide, laissé à son départ par Serquigny, mit plus d'intelligence dans plus de discipline: il créa les milices créoles qui vont devenir une grande œuvre, non seulement de défense mais d'illustration Française dans l'Océan Indien. En effet, de ces tourtereaux qui jouaient aux Adams avec les Eves de l'Eden, il organisa la garde contre les pirates - Anglais, Jaunes, Noirs - qui infestaient les mers environnantes.

III. - En 1715 cette Colonie, encore en gracieuse enfance, prend une décision qui atteste maturité et personnalité. L'île voisine, sous le nom de Maurice, avait été occupée par les Hollandais, à cause de l'excellence de ses ports, comme escale sur la route de leurs Indes. Ils n'étaient pas toujours bons marins et il arriva à leurs amiraux de se noyer dans les baies fort décoratives dont nous devons faire plus tard de si voluptueux bains de mer. Ils y avaient importé des fermiers et des vaches au-dessus de qui trônait un gouverneur dans un château fort dont on peut encore admirer les ruines imposantes près de Mahébourg. Mais avec les carcasses des bateaux européens ou pirates s'y étaient multipliés les rats: ils devinrent dans cette belle serre si gros et menaçants que les Hollandais préférèrent fuir. Tous ces incidents dramatiques ou comiques avaient été surveillés du coin de l'œil par les fils de nos Eves qui volontiers usaient des bateaux français pour prendre connaissance et possession de l'Océan Indien, et allaient déjà chercher des vivres et des nouvelles sur les côtes de Madagascar ou de Mozambique. Dès qu'on eut

dûment constaté l'abdication des Hollandais, les Bourbonnais n'eurent de cesse qu'on mît solennellement l'embargo sur l'île voisine dont la géographie avait fait leur Ile Sœur. Tant et si bien insistèrent-ils que la prise de possession fut solennellement accomplie.

Cela totalisait un joli nombre d'hectares qu'il fallait occuper. Il était dans la Politique coloniale de la France, assez avare de ses enfants, qui était peu à peu modelée par notre Marine, de tirer parti de tous « les moyens du bord » et des abordages. Les pirates qui ne réussissaient plus à piller nos jeunes établissements, tâchaient de recueillir quelque argent en vendant leurs prises et approvisionnements aux colons malgré le privilège absolu du commerce que s'octroyait la Compagnie: ils avaient organisé de concert une libérale contrebande qui empêchait les disettes. On finit par mettre tout le monde d'accord en leur octroyant l'Amnistie de 1725 qui fixa les Anglais, leur domesticité et leurs richesses dans l'Ile hospitalière qui adoucissait caractères et mœurs.

Benoît Dumas fut nommé en 1727 Gouverneur des deux Iles. Devant si beau domaine et belle race ce Grand Commis se sentit de fortes responsabilités : il n'hésita pas à dompter l'anarchie partout régnante comme il arrive dans les Edens. Une révolte des esclaves ayant éclaté en 1730, il fit une exécution exemplaire, et il prévint le retour de pareille sédition en privant de leurs noirs ou malgaches tout maître convaincu de mauvais traitements. D'aussi solides assises de probe colonisation ayant été jetées, l'édifice allait bientôt s'ériger haut vers le Ciel.



**ILE DE LA REUNION. – LA BERNICA**

## II

### L'AMIRAL GOUVERNEUR

EN 1735 Mahé de La Bourdonnais remplace Dumas. A 36 ans il est Gouverneur Général. A 40 ans, il aura déjà fait de ces Iles, qu'il trouve à l'âge pouspin des primes années, deux Colonies maîtresses, deux œuvres de grand élan vers un grandiose avenir. C'est qu'il est un homme de génie et un homme bon. De sa ville natale, Saint-Malo, il a reçu le génie de célèbres marins aussi pratiques que hardis, dès l'enfance mousse et passant par tous les grades en apprenant tous les métiers et acquérant toutes les maistrances. Dans toute l'orbite de son histoire Saint-Malo a joué le rôle d'une Tyr française et les Malouins ont attesté la valeur de Phéniciens inspirés d'une poésie celtique et d'une âme chrétienne. Grands voyageurs, commerçants supérieurs, créateurs de comptoirs et de colonies, habiles à choisir les meilleurs ports et les alliés les plus sûrs.

Ce marin a été le modèle de tous les Gouverneurs,

synthèse de Gallieni et de Lyautey avant la lettre, et son gouvernement un magnifique opéra.

I. - Le premier acte - comme les autres enchanté - de cet Opéra à décors féeriques, de ce gouvernement électrique, électrisant, ne se passe pas dans ces îles qui sont devenues pour le Monde entier « *ses îles* » et qui le resteront toujours : le premier acte embrasse toute sa jeunesse, ses premiers voyages comme adolescent puis lieutenant de goëlette. Dès lors il a abordé les Mascareignes, a couru de l'une à l'autre en risquant sa vie pour sauver son bateau désemparé, s'est élancé de là dans l'Inde, à Pondichéry, à Mahé, à Goa, à Mascate, à Surate, sur les Côtes arabes de la Mer Rouge, aux Iles de la Sonde. Partout il va tout voir, interroge, s'instruit nuit et jour, ne dormant jamais plus de trois heures d'affilée, se lie avec des gens de divers métiers, quitte la Compagnie pour servir les Portugais, s'associe avec un gouverneur pour leur compte personnel, gagne des batailles et fait fortune.

Partout le guide et progressivement l'inspire le goût de ce qui est grand: de là un sens de plus en plus magnétique de la grandeur, *une naturelle persuasion de la nécessité de la grandeur pour la France*.

Mis à la tête des Mascareignes, il innove aussitôt, renversant l'ordre établi, qui est celui d'une voluptueuse routine. C'est qu'ayant parcouru et observé tout l'Océan Indien, il a compris que les Mascareignes sont la clef de cette fabuleuse Mer des Indes et qu'une telle vue - vue de marin - oblige à mettre la capitale là où se trouve le port. Bourbon n'ayant pas de rades, il transporte d'emblée le siège du Gouvernement Général de cette île à l'Ile de France où est le Port-Louis, port

bien abrité, dont il faut immédiatement faire un grand port.

Acte II. - Le jour même où il débarque à l'Ile de France comme Chef suprême en 1735, il va voir les lieux qu'il a étudiés dans sa jeunesse, s'assurer des avantages pour la construction des bassins et la défense du port, marquer la place de l'Arsenal et celle de la citadelle imprenable qu'il élèvera en quelques mois avec 15 ouvriers. Le lendemain il parcourt la ville et ses environs incultes tout hérissés de gros rochers qui jusqu'ici ont entravé l'agriculture: ses plans sont immédiatement aménagés pour la plus spacieuse extension de la ville; des blocs de pierre qui obstruent toute entreprise il fera les matériaux avec lesquels édifier ces casernes et magasins publics qui sont encore debout, qu'on admire toujours. Un autre jour il monte chercher à travers les cascades celle dont il conduira l'eau par un aqueduc pour alimenter la nouvelle capitale, l'amener jusqu'aux quais où les bateaux viendront s'approvisionner.

Dès les premiers mois les jardins maraîchers ont jailli du roc, il a acheté une jolie propriété dont il fait une ferme école souriante et un Jardin d'Essai, il commande aux habitants d'entretenir d'immenses poulaillers tant pour les bateaux de la Compagnie que pour les deux hôpitaux dont il a décidé la construction, il envoie des capitaines chercher à Madagascar l'herbe à fourrage pour les bêtes; d'autres en partance pour Pondichéry ont l'ordre de lui envoyer des artisans hindous dont l'habileté raffînera l'aisance des colons qu'il entend enrichir malgré l'avarice de la Compagnie; leurs mœurs douces, leurs costumes soyeux vont

égayer la cité nouvelle réduite jusqu'alors à n'employer comme domestiques que des malgaches toujours fugaces dont, en leur donnant de jolis uniformes, il va faire les policiers chargés d'arrêter leurs congénères passés « au marron » Menus traits entre mille d'un immense labeur toujours aussi souriant que magistral!

Entre tous détails domine un choix essentiel: c'est lui qui a importé et fait prédominer dans ses Iles les Indiens. Ils seront leur richesse agricole; avec leurs vêtements, brillants comme des plumages versicolores d'oiseaux, ils en sont tout de suite la grâce, la souplesse artiste apte à tous emplois, au commerce, aux broderies, aux artisaneries qui s'enrobent dans le charme de leur vieille Civilisation esthétique. Partout de leur voix nasillarde et dorée ils chantent en faisant scintiller les outils et les bijoux: des chœurs antiques montent des rues et des boutiques de la ville neuve.

Toutes ces rumeurs bercent en Mahé de La Bourdonnais l'idée-force de sa carrière forte:

*Cette colonie française doit être un modèle et attirer les étrangers de cent lieues à la ronde,* Bourbon et l'Île de France devant devenir les sanatoria des Européens épars dans l'Océan Indien. Il confie ses plans aux notables dont il fait aussitôt ses conseillers; il leur demande une collaboration fervente; tel ancien capitaine va acclimater le manioc du Brésil et le faire goûter par les colons persuadés que cette plante empoisonnera leur bétail, leurs esclaves; tel colonel va édifier des forges qu'on citera jusqu'aux Philippines; cet ingénieur s'appliquera à utiliser le fer de l'île qu'il a envoyé analyser en France, dont on saura bientôt qu'il est un des meil-

leurs du Monde.

Le dimanche tout le monde danse. Mme de La Bourdonnais, belle et affable, reçoit constamment malgré sa santé éprouvée par les grossesses, préside festins et bals; M. de La Bourdonnais emploie sa fortune personnelle à doter les jeunes filles pauvres. Le premier il esquisse une Politique de mariages que ses successeurs ont eu bien tort de laisser tomber en quenouille. Sous le coup de baguette de son entrain - qui est l'électrisation de sa bonté par l'amour-propre de laisser après lui une colonie faisant honneur à la France<sup>1</sup> - des maisons neuves reçoivent les jeunes couples, s'animent des mousselines étoilées et des paillacates soyeux qu'il leur offre en présent, s'ornent des vaisselles de Chine et des stores de Manille, se parent bientôt de beaux bébés roses! Tous les voyageurs qui passent ont décrit la beauté de cette société naissante, les jolies créoles aux bras nus, les enfants toujours au grand air, la gaîté qui, à l'imitation des chants Indiens monte en chants de France des bouches de ces filles de France épanouies dans l'Ile-de-France, le bonheur de sa ville où, constitués des plants donnés par son florissant domaine de *Mon Plaisir*, les jardins commencent à embaumer les rues tracées sur le plan de Lorient. Chez tous ces créoles jusque-là trop individualistes, il fait naître le sens collectif, des chœurs et des concerts.

Ces Marins, ces Malouins, qui n'ont à leur disposition que les fameux « moyens du bord », qu'il

---

<sup>1</sup> La plupart des expressions de ce chapitre sont empruntées à ses propos, lettres et mémoires.



importe tant aujourd'hui de remettre à l'honneur, avec si peu font grand! C'est qu'ils y mettent aussi la discipline du bord. Tout le monde va admirer les travaux du Port qui avancent à vue d'œil. Quelle grâce M. de La Bourdonnais met dans cette vie perpétuelle de construction !

Acte III. - Les Bourbonnais ne doivent-ils pas, avec jalousie se plaindre de tous ces dons, soins, préférences prodigués à la fille de leur Bourbon devenue sa rivale comblée? - Non! Le Gouverneur Général ne les néglige pas. Avec célérité, le Marin passe d'une Ile à l'autre; à peine débarqué à Saint-Denis le voici à cheval et en deux jours à l'autre bout de l'île où il active la fondation de Saint-Pierre : les habitants, s'émerveillant de telle promptitude, le fêtent, l'écoutent, l'applaudissent, entrant dans ses grandes vues. Oui! Ils ont compris, ils se sacrifieront: pour donner la puissance militaire à Port-Louis, Bourbon intensifiera ses cultures afin de prendre en charge l'approvisionnement de l'Ile-de-France et des navires qui vont conquérir à la France un empire dans l'Inde. Oui! Bourbon, grâce à la fécondité de ses familles patriotes, va participer avec honneur à cette conquête: La Bourdonnais « militarise » tous les habitants pour la défense des Iles, La Bourdonnais crée *les Volontaires de Bourbon* qui, sous l'Amiral à Madras et plus tard sous Bussy, sous tous les chefs, les étonnèrent par leur courage, leur audace, leur intelligence.

Le Gouverneur lui-même règle la composition de chaque compagnie, la technique des troupes, la stratégie des campagnes où Marine et Armée de terre sont

massées avec une intention perpétuellement adaptée aux difficultés les plus imprévues. Le caractère à la fois paternel et martial, enjoué et stoïque, de *cette création continue, incessante*, enthousiasme tous. La Bourdonnais reste pour tout l'Empire durant trois siècles le modèle des Gouverneurs, des Généraux. Toujours, partout, il voit grand, il bâtit beau.

Il est fort joli pour une île d'être un Eden et elle aura même pour devoir, au siècle du Tourisme et de l'Urbanisme, d'en tirer un parti qui lui assure la majesté à laquelle la Géologie et la Géographie l'ont conviée; mais elle atteint à la noblesse quand au génie de la Nature son destin superpose une vertueuse expérience, une part de la grandiose et généreuse Histoire de France, une mission, un idéal. La Bourdonnais a inscrit à jamais dans Bourbon la fière vocation du dévouement, des dons insignes, d'une participation magnanime à l'épopée: l'épopée intrépide qui se déploie dans l'Histoire de France par dessus toutes les légèretés, inconséquences et trahisons dont elle a fait le lit de son héroïsme. Comme son père La Bourdonnais, Bourbon boira à pleine coupe la lie amère, cent trahisons des Ministres et Ministères, parfois de Gouvernements et de Trésoreries nationales; du moins ne connaîtra-t-elle pas un abandon criminel comme en ont dû subir sa sœur l'Ile-de-France après le Saint Canada. Rien n'altérera le frémissant amour filial, le patriotisme sublime que La Bourdonnais lui inculqua d'une âme bretonne.

Acte IV. - Dès son premier congé en France, en 1740, - demandé à Maurepas dans l'écrasant chagrin de la mort de sa femme et de deux enfants et en vue

d'aller rendre ses comptes, - il a rapporté de nouveaux pouvoirs et de nouveaux projets. Il s'est remarié. Le voilà Amiral en même temps que Gouverneur! Mais la monarchie s'est affaiblie dans les corruptions du plaisir et de la pire « Politique Continentale » : *l'Amiral ne reçut pas l'escadre promise... Il décida d'en bâtir une lui-même avec les modiques moyens de ses Iles*. Le voici laissé seul à seul avec les Anglais richement munis par leur Métropole : il prévoit, il paie d'audace pour consolider notre situation si précaire dans l'Océan Indien, il envoie reconnaître et occuper les Seychelles et les Amirantes, il prend des points d'appui jusque sur la côte sauvage de Madagascar. Mais à peine a-t-il rallié là toute son escadre qu'un formidable cyclone s'abat sur elle. Le vent hurle haut, des vagues monstrueuses enlèvent les canots, les canons sont arrachés et roulent dans l'entrepont en brisant tout, la mer s'engouffre dans les cales, les mâts se brisent dans un tintamarre et comme un branle-bas de désarroi; la moitié de ses vaisseaux est jetée à la Côte ou doit jeter par dessus bord ses batteries pour ne pas être engloutie. Sans perdre courage, il descend dans une forêt vierge, s'enfonce à plusieurs lieues dans la Brousse jusqu'à ce qu'il ait trouvé de grands arbres susceptibles de fournir des mâts, les traîne jusqu'à la côte, y construit des ateliers, y applique avec maîtrise, les charpentiers et menuisiers de la Flotte qui en nombre y meurent, y prend lui-même les fièvres qui lui font perdre les dents, mais la Flotte est reconstruite, il part en hâte pour l'Inde.

Quelles salves de délivrance tonnent à son arrivée dans Pondichéry désespéré qui l'attendait comme le

Messie! Il bat l'Escadre Anglaise; puis il doit se battre avec Dupleix qu'il vient de sauver de la famine et du désastre; malgré les plus brutales sautes d'humeur de la rivalité et de l'ingratitude il prend Madras avec ses matelots et ses volontaires créoles; puis il obtient une magnifique rançon de cette ville, *car il lui faut rentrer à ses îles pour leur rendre tous les vivres et trésoreries dont il les a démunies pour courir sauver l'Inde Française et battre les Anglais !*

Les précieuses archives des villes et des grandes familles créoles établissent la part capitale de Bourbon à la prise de Madras sous le commandant en chef des troupes de terre Sicre de Fontbrune : cette heure est d'autant plus grande que l'Ile va avoir le privilège d'apporter par ces archives, contre d'indignes historiens partisans, la preuve la plus éclatante que La Bourdonnais n'a pas le moins du monde trahi en rendant Madras contre une rançon dont il n'a pas touché un sou, *lui qui n'a cessé de dépenser sa fortune personnelle en faveur de ses Iles et de leurs attendrissants enfants*. Rétablir la Justice et l'Honneur, épanouir de la gratitude pour les bienfaits reçus sont les plus pathétiques attributs de l'Histoire. Aujourd'hui encore la mémoire de La Bourdonnais vit et vibre dans le cœur de tous les créoles de ses deux Mascareignes.

Acte V. - Quand l'Amiral victorieux revint à Port-louis avec les vivres qu'il y apportait fidèlement malgré Dupleix, il trouva à sa place dans l'Hôtel du Gouvernement un ennemi fieffé, *neveu d'un Directeur de la Compagnie*, qui lui transmit l'ordre de rentrer se défendre à Paris. Fait prisonnier par les Anglais dans

une des nombreuses traversées de ce retour, il fut conduit à Londres où la Cour d'Angleterre l'honora avec une noblesse et une admiration qui sont aussi d'autres preuves qu'il était digne de si haut respect. Sur sa parole il obtint de se rendre immédiatement à Paris où il avait à se justifier: sur la décision de la Pompadour achetée par un parent de Dupleix il fut aussitôt enfermé à la Bastille. Il n'obtint le droit durant plusieurs années de communiquer avec sa femme ni un défenseur, fut privé d'écrire, privé de médecin, souvent privé de nourriture ; mais ni son ingéniosité ni son génie ne fléchirent. Quand il put enfin écrire son Mémoire, aussitôt admiré par Voltaire, par le marquis d'Argenson, par d'autres grands seigneurs, ceux-ci gagnèrent tout Paris en dépit des centaines de faux témoins expédiés avec méthode implacable par Dupleix et autres agents de l'exécrable Compagnie. Pas une voix dans les Iles ne s'éleva contre lui! Sauf celle d'un fou dont les insultes contre les Ministres firent annuler les accusations puériles. Le déroulement de ce procès est trop connu pour que nous y insistions, mais il fait partie des épreuves et des malheurs des Iles qui ne revirent plus leur Gouverneur car il mourut bientôt des suites de ce barbare emprisonnement dû à ce qu'il avait été leur bienfaiteur, - *le plus désintéressé.*

Acte VI. - Tous ceux qui avaient persécuté et en quelque sorte assassiné ce grand homme<sup>1</sup>, ne tardèrent pas à payer leur crime. Ce sont aussi de grandes heures

---

<sup>1</sup> Et son frère, jeté dans la prison où tombaient les boulets d'un siège, calomnié, vilipendé, privé de nourriture, mort d'épuisement.

pour l'Histoire que celles de la Justice Immanente. Elle fut foudroyante pour Duplex. Maurepas et la Pompadour se virent l'un après l'autre disgracié. La Compagnie glissa de faute en faute et de pertes en faillites: morale, financière; elle dut bientôt être liquidée. Louis XV subit coup sur coup des défaites que couronna la plus grande humiliation de son règne : le dégradant traité de 1763, qui affligea la Cour et Paris infiniment plus qu'on ne l'a avoué. De très notables Anglais ont déclaré que si l'Amiral de La Bourdonnais, l'un des plus grands du XVIII<sup>e</sup> siècle avec Suffren, avait été soutenu par son Roi comme leurs Amiraux à eux le sont toujours par leur Roi, la Guerre ne se fût pas terminée par cet inavouable Traité de Paris et que les rôles eussent bien pu être renversés dans l'Inde.

Hélas! Les innocents aussi paient pour les coupables.

Le commis qui remplaça à Port-Louis La Bourdonnais, David, menacé par l'escadre de Boscawen, fonda vers le centre de l'Ile le Réduit où il gara ses favorites. A Bourbon des lieutenants ou disciples du grand Gouverneur donnèrent la plus belle preuve de la valeur de ses leçons et exemples: Azéma, Bouvet de Lozier, chef d'une dynastie de gouverneurs et d'Amiraux; Magon qui créa une sucrerie modèle, des salines, des aqueducs et fontaines, développa les fonderies de Rostaing qui (dit Bougainville) occupèrent 900 nègres fort bien tenus, remonta les escadres qu'on envoyait de plus en plus démunies dans l'Inde; Desforges-Boucher qui était avec l'Amiral à Negapatam et à Madras et qui devint plus tard le premier gouverneur créole, érudit, raffiné, affable,

habile et résolu, retardèrent la ruine, mais leurs gouvernements furent ébranlés par les catastrophes de l'Inde. Après le départ de La Bourdonnais le désordre et la spéculation s'étaient déchaînés parmi les agents de la Compagnie. Tous les convois laissèrent dans ces lieux séduisants des officiers démissionnaires, il s'en suivit une épidémie de rixes et de duels. L'Année du Traité de Paris, la Compagnie dissolue fut dissoute.

### III

## LE RÈGNE DES NATURALISTES

SI Voltaire enterra joyeusement, « les arpents de neige » du Canada, la Cour et Paris, outragés, le Roi lui-même exigeaient de vigoureuses réformes qui aidassent à préparer la Revanche. Dans les Iles qui nous restaient, le Gouverneur fut désormais nanti d'un Intendant général présidant le Conseil Supérieur avec haute main sur finances, travaux publics, milices et justice.

*Ainsi s'inaugurèrent les Grands Jours de l'Intendance.* Sur la sévérité de son contrôle, sur la vigilance de ses initiatives, sur ses économies, la Monarchie et l'Opinion Publique redevenues patriotes comptaient pour cette Revanche dont toute la Cour parlait avec ire.

Louis XV nomma comme premiers gouverneurs à l'Ile-de-France et à Bourbon *deux officiers du Canada* qui avaient vaincu les Anglais: Dumas et Bellecombe. Comme Intendant Général, Pierre Poivre, « le voyageur philosophe » réputé pour sa connaissance des Indes, ses



études opiniâtres en Chine et aux Philippines, sa science encyclopédique, son génie pratique et tenace.

Mais Dumas était vieux troupier, Poivre moderniste : le choc entre eux fut immédiat.

Les habitants tout de suite misèrent sur l'Intendant. Ils rédigèrent le mémoire resté célèbre sous le titre de « L'Auguste Protection », les deux mots par quoi débutait cette longue énumération à Sa Majesté des fautes et malversations des agents de la Compagnie. Suivi d'officiers, Dumas pénétra dans le Conseil Supérieur, exigea l'enregistrement d'un édit lui donnant pleins pouvoirs d'arrestation et, sur refus, cassa ce parlement colonial, exila l'un de ses membres à Rodrigue. Le Roi le rappela. Désormais Pierre Poivre devint le chef suprême, le nouveau gouverneur le flattant en tout.

Dans l'Océan Indien et à Paris on n'allait bientôt plus parler que du « règne de Poivre ». Le Philosophe encyclopédiste lui donne grand éclat.

C'est pendant le siège de Madras qu'il avait en sa jeunesse abordé l'Inde; il accompagne alors La Bourdonnais rentrant à l'Ile-de-France, qui devint désormais le centre de ses entreprises. Dupleix lui avait refusé le petit bateau qu'il avait sollicité pour aller enlever des épices aux Molusques : au contraire le Gouverneur de Bourbon Bouvet de Lozier lui en donna un. Comme tous, Poivre était émerveillé du génie créateur de La Bourdonnais, en recevait le magnétisme de l'envergure pour ses vues, ses idées et ses plans.

Chargé des acclimatements des plantes riches sur la conquête desquelles on comptait pour redorer la tréso-

rière, il obtint officiellement d'avoir la main sur la Marine : ainsi put-il accomplir les rêves et plans longtemps couvés. En 1769, il envoie en croisière le capitaine Proust qui rapporte 400 muscadiers, 10.000 noix de muscades, 70 girofliers, une caisse de clous de girofles. Deux ans après, deuxième voyage. Les expéditions de conquêtes scientifiques se succèdent.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Bourbon restait encore couverte de ces blonds girofliers, que Leconte de Lisle chanta si souvent. Tous les vergers des Iles resplendissent de ses bienfaits, car lui et les voyageurs qu'il attira introduisirent de même l'arbre à pain, le rima, le mûrier, le badamier, le cannelier, le manguier, les quatre-épices, la ravinsara, le muscadier, le pêcher, le sagoutier, le mangoustan et d'autres, dépensant une fortune - dit Pitot - dans *Mon Plaisir* et le Jardin des Pamplemousses qui devait devenir célèbre en le Monde entier. Il n'introduisit guère moins d'animaux utiles, entre tous les martins des Philippines qui détruisit les sauterelles ravageant les deux Mascareignes.

Dans cette Ile-de-France, ruinée et avilie par la Compagnie la plus mercantile, Pierre Poivre attire le plus qu'il peut d'explorateurs, de savants, « une véritable petite académie des Sciences » *provignant* aux Antipodes : l'abbé Rochon, astronome qu'il subventionne pour des voyages aux mers des Indes et du Sud; Bougainville arrivé avec l'astronome Véron et le grand Commerson qu'il fixe à l'Ile-de-France pour recherches sur les plantes indigènes, Legentil, Sonnerat, Marion, Kerguelen, Lapérouse, Barré qui découvre le cocotier-de-mer, Bernardin de Saint-Pierre.

Les Iles commencent déjà à posséder leurs propres savants. Cossigny de Palma, né à l'Ile-de-France en 1736, anobli par le Roi, s'achète une terre pour y multiplier à son tour ses acclimatations. Riche et influent, il aide de tout son crédit l'Intendant Poivre, introduit la canne à Sucre de Batavia qui enrichit son île. Pris d'émulation dans l'île voisine, M. de Crémont recrée Saint-Denis, multiplie les fontaines publiques et les jardins, par un aqueduc donne vie à des moulins, édifie de grands magasins pour protéger les récoltes; il rentrera en France aussi pauvre qu'il était venu, mais béni par tous les habitants comme le bienfaiteur de Bourbon. Les Joseph Hubert et les Lislet Geoffroy reçoivent du rayonnement de ce règne leur beau feu sacré de science.

## IV

**L'APOTRE D'UNE GENÈSE INSULINDIENNE**

TOUTES les « grandes heures » ne sont pas de l'ordre de l'Histoire Politique : l'Art, la Littérature et la Science ont autant d'importance pour l'élévation de l'Espèce Humaine.

Dans l'Académie, dans la Cour de Pierre Poivre, figurait un jeune ingénieur du Roi: Bernardin de Saint-Pierre qui allait acquérir dans l'Ile-de-France, du fait de sa Nature et de ses habitants, le génie et la célébrité. Sa présence va singulièrement contribuer à les lui donner à elle-même : grande heure pour la Littérature et l'Humanisme dont on n'a en vérité pas assez eu le sens; *cependant lieu et grand temps est-il d'en tirer les conclusions* et de marquer les effets diversement nuancés dans la splendeur de l'Arc-en-ciel qui décrit sa courbe radieuse au-dessus des paysages irisés par ce symbole de l'Espérance. On va mieux discerner à ce sujet comme l'Ile-de-France, sur la route des Indes fabuleuses, fut et reste ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle appelait « un asile » prodigieux pour ceux qui y font escale prodige qu'on laisse par trop décroître et dépérir!

Né à Caen, Bernardin y grandit en enfant aventureux et rêveur « désireux de l'inconnu ». C'est un livre qui le lui ouvre et éclaire sa voie: il lit avidement *Robinson Crusoé* et demande avec impatience à voyager sur mer. Un oncle qui est capitaine de navire l'embarque pour la Martinique, mais l'éreinte de manœuvres. Au retour, désenchanté, il est mis au collège de Jésuites et s'y exalte pour l'évangélisation des sauvages. Il est tourné vers l'Armée : comme il y est accepté au titre d'ingénieur, son insubordination l'en fait destituer. Il s'en va à Malte, puis emprunte de l'argent pour gagner, par la Hollande, la Cour de Catherine de Russie dont on dit des merveilles. A toutes les escales il se découvre amoureux, puis doit s'esquiver: de Pétersbourg il passe à Varsovie pour soutenir Radziwill contre Poniatowski, s'y éprend éperdument de la Princesse Miezwick, ce qui le fait expulser. Il s'enfuit aux plus lointaines Iles!

Au milieu de ces grands pays où la civilisation vieillissait il n'était qu'un jeune et bouillonnant veléitaire, désordonné et capricieux, multipliant les emprunts et les dettes, poursuivant femmes et complots: dans l'Ile-de-France, en l'émerveillement des œuvres de La Bourdonnais, il devient, non sans quelques avatars, d'Européen créole, de luxurieux biblique et idyllique; il voit à l'entour de jeunes couples heureux; les Noirs même s'adoucissent dans le climat de notre Colonisation; de tant de gens qui y débarquèrent dans un mauvais sort La Bourdonnais et Poivre ont tiré le progrès, la prospérité, de la félicité. Bernardin ne mena à l'Ile-de-France qu'une

existence modeste et il y persévéra à s'endetter, mais il se trouva peu à peu pénétré par la paix virgilienne des paysages et des ménages, par la beauté de Mme Poivre et la bienveillance du Voyageur Philosophe, par l'enchantement de cette société nouvelle, par le merveilleux exotique et scientifique qu'y faisaient épanouir les savants et explorateurs assemblés par l'Intendant Général. Un spectacle aussi surnaturel a fait éclore en son esprit « le Merveilleux » littéraire par lequel il va à son retour en Europe éblouir le public désenchanté et le genre affadi du Roman.

C'est une éblouissante aventure que de créer un merveilleux nouveau. *Paul et Virginie* ne rénove pas là seulement la Littérature Française : ce petit livre chatoyant de grâces édéniques inaugure notre opulente et grandiose Littérature Coloniale où ne tardèrent pas à resplendir Chateaubriand, Lamartine, Leconte de Lisle, Fromentin, Loti. Dans le studieux ouvrage qu'il a consacré récemment à Bernardin de Saint-Pierre, M. Albert Duchêne, érudit directeur au Ministère des Colonies, a nié que Bernardin ait été le créateur de la Littérature Coloniale : en vérité, peut-on égaler, même comparer, Marmontel - qui ne vit jamais le Pérou - à Bernardin, *Les Incas* à *Paul et Virginie*, aux mélodieuses *Harmonies*, aux enivrantes *Etudes*? Peut-on nier que seul il ait influé sur Chateaubriand et Lamartine? Et que tout ce miracle soit dû à la grâce de l'Ile-de-France et de ses vierges, de ses Virginies? Il ne sied point de diminuer la fécondité, le bienfait, la valeur - le sortilège édénique - de cette île incomparable : l'Ile-de-France! Il fallait des Iles de cette suavité de nature et de société pour en obtenir la vertu épique qui est nécessaire à la genèse de la Littérature Coloniale : la

Nature dans sa splendeur des Tropiques; les types purs qui s'inscrivent comme des modèles antiques et éternels à l'ouverture d'une civilisation renouvée qu'est la Colonisation.

On a également méconnu que cet hôte attendri des Mascareignes fût le précurseur de l'abbé Grégoire et de Victor Schœlcher pour l'émancipation des Noirs. Voici comment lui advint cette vocation:

Quand il rentra de Pologne, c'est vers Madagascar qu'il se dirigea d'abord comme adjoint au Comte de Maudave chargé de raviver notre établissement à Fort Dauphin dans le plan général de Redressement Français après le Traité de Paris. Maudave, fils d'un ami intime de Choiseul, était allé déposer au Ministère un plan de reconquête de la Grande Ile par l'humanitarisme : on y mettait fin à tout esclavage, on coloniserait désormais par la persuasion et la patience en utilisant la lascive influence qu'y avaient les femmes de cette race, en encourageant le métissage. C'est bien là du XVIII<sup>e</sup> siècle pur sang! Il ne demandait que 300 ouvriers et 300 soldats, 500.000 livres de pacotilles. Choiseul promit tout et ne tint rien. Avec les plus faibles ressources, Maudave devait quand même en deux ans parfaitement réussir... malheureusement alors rappeler par Choiseul. Mais dès la première traversée, Bernardin, convaincu d'ignorance dans un propos puéril, l'avait quitté pour gagner l'Ile-de-France, y emportant l'idéologie de son chef qu'il embellit de ses nostalgies polonaises. Il s'empressa d'y exposer à Poivre le projet de faire de Madagascar « une République Universelle » qui le hantait depuis longtemps. La beauté en pénétrait ses

visions. Dans les théocritiennes anecdotes de ses livres, les Noirs sont dessinés et peints en couleurs charmantes comme le furent plus tard les ombres nuancées des tableaux impressionnistes. Il les aimait avec la tendresse d'un évangéliste qui a passé par l'école de Florian. Il s'indignait de l'injustice du sort qui leur était imposé; dès la fin de son premier ouvrage, son *Voyage à l'Ile-de-France*, il s'écrie: « Quand on pense que l'Amérique, que l'Afrique et que presque toute l'Asie sont dans l'esclavage! » Ne pouvant dire tout ce qu'il pensait dans ses *Conseils à un jeune colon* il se borna à lui recommander la douceur à l'égard de ses esclaves : « La cour de votre habitation sera plantée d'arbres fruitiers, de bananiers, de manguiers, que les nègres aiment beaucoup, et ce sera *le jardin commun de vos Noirs*, car il faut que vous inspiriez à vos nègres un intérêt commun après leur avoir imposé de l'intérêt pour vous. » Sous la Révolution, il mena campagne avec violence contre tout servage et contre l'esclavage en Amérique. Il avait vu à Bourbon des mulâtres descendant des premiers habitants de l'Ile tandis qu'ils possédaient pour femmes uniquement des négresses, et il avait observé avec délectation que les grandes familles « ne dédaignaient pas de s'allier avec eux. Il est fort commun de voir des neveux et des nièces, des frères et des sœurs, des pères et des mères de différentes teintes ». Pour cet autre Philosophe voyageur à la recherche d'une Esthétique providentialiste le problème primordial était de parvenir, sans que la production générale en souffrît, à l'abolition de la Traite! Que ce mentor *fénélonien*



n'avait-il été donné par une Nation Providence en précepteur aux colons de Saint-Domingue! Blancs et Noirs y eussent autant gagné, et la France, doublement maternelle, fût devenue la plus grande Puissance du Monde. Nos administrateurs ont encore autant de précieuses leçons à tirer de lui que de La Bourdonnais et de Pierre Poivre dont il n'y a pas de buste à l'entrée de l'Ecole Nationale de la France d'Outremer.

## V

## LES RAYONS ET LES OMBRES

LA Revanche voulue par toute la France et préparée par Choiseul, aménagée par la diplomatie de Vergennes et décidée par Louis XVI, vint. Les Iles y avaient travaillé de tout leur honneur exaspéré. Le Gouverneur de Souillac, du premier coup populaire par la distinction de sa politesse et de son élégance, par *sa confiance*, courant la campagne en visites pour voir ce qui manquait à chacun, était porté aux nues et parut ressusciter La Bourdonnais. Energique et résolu sous sa bonhomie, il apprêta tout avec, tant de soin que, quand Suffren arriva, tout était prêt et il lui fournit 3.000 hommes. Souillac fut alors nommé Gouverneur Général de tous nos territoires de l'Océan Indien: l'Ile-de-France devint ainsi le foyer le plus important de la lutte contre l'Ennemi. Depuis La Bourdonnais, Bourbon maintenait un régiment de *Volontaires Bourbonnais* et un corps de Marine; L'Ile-de-France un régiment de créoles.

Malheureusement la Monarchie de Louis XV y

avait introduit ses mœurs et son luxe. On disait alors comme aujourd'hui que le luxe est nécessaire, que c'est lui qui paie l'impôt : il ne paie jamais que la hausse provoquée par lui des pensions, traitements et salaires, du coût de la vie qui s'en suit, l'abaissement des vertus et du *soin* de l'intérêt public. Suffren redoutait pour ses officiers et marins le séjour dans Port-Louis, qu'il assimilait à la Capoue d'Hannibal. Nos victoires furent énervées, affaiblies, et les Américains qui méprisaient, avec notre légèreté, notre dépense, allèrent, après nous avoir dû la victoire et leur affranchissement, signer à Londres une sorte de Paix séparée : Versailles ne se sentit pas la force d'obtenir à lui seul un Traité qui réparât celui de 1763. La France resta chargée de tant de pertes et de dettes qu'elle glissa de faillite en faillite jusqu'à la Révolution.

Quand les nouvelles des événements et massacres de Paris, une à une, furent portées par des équipages échauffés que l'insubordination travaillait longtemps - la Roncière en étale les causes et effets lamentables, - elles ne trouvèrent plus que des gouverneurs ou des amiraux désarmés, irrésolus, préparés aux capitulations. Dans les ports, le luxe et la luxure laissent toujours de la lie : c'est une tourbe de portefaix, de trafiquants et de déclassés soutenus par des matelots et soldats qui commirent les rares excès qu'on eut à déplorer.

Au premier navire tout le monde s'est amusé à recevoir, arborer les cocardes de la Liberté : les femmes, surtout, s'en ornent les chignons, les boucles de souliers. La population de Port-Louis, où les

Provençaux affluent depuis peu, est une proie pour l'éloquence : à chaque carrefour des orateurs improvisés haranguent et brodent à l'infini sur les détails prodigués par l'équipage. Une affiche est placardée: elle convoque à une immense Assemblée Générale dans l'Eglise de Port-Louis; le Gouverneur fait arrêter les meneurs : on les lui arrache. Alors s'enchaîne une longue discussion et il accepte d'arborer la cocarde. On l'applaudit.

Dès ces jours s'égrène le chapelet des reculades. L'Assemblée! Générale n'est que cohue indescriptible; dans un enthousiasme formidable on élit 7 Commissaires pour préparer les élections des députés à l'Assemblée Nationale de France. L'Evêque est requis pour un *Te Deum*. Cependant l'Aristocratie se réunit chez M. de Hauterive et décide l'opposition à la Révolution. Bientôt l'Assemblée Générale est élue (mars 1790).

Que fait le Gouverneur ? Il décide que les troupes prêteront serment. Mais l'Assemblée estime que ce n'est pas à la Noblesse de se rendre dans les casernes pour le recevoir. Conway essaie d'escamoter la controverse puis accorde que la cérémonie ait lieu sur le Champ-de-mars. L'Assemblée prend des mesures souveraines et débaptise Port-Louis, qui devient le PortNord-Ouest.

Le 25 mai survient des Indes l'escadre de l'Amiral Mac Nemora. Il met en garde ses matelots contre « les séductions criminelles ». Or sur ce un navire apporte de France la nouvelle de la réunion de la Constituante : une émeute se déchaîne, hurle à la mort de l'Amiral. Des clubs se forment, deviennent très actifs. Il en est où l'on s'assemble souvent pour s'amuser et faire la fête, faire des fêtes : *Fêtes des Vertus, Procession de la*

*Déesse Raison*, et les muscadins accourent surtout pour polissonner et rire aux séances de *la Chaumière*; mais le *Club des Jacobins* et le *Club des Sans-Culottes* crient leur extrémisme. L'Assemblée cite à la barre des officiers supérieurs des Indes, contrôle toute correspondance de Conway : il démissionne. Il est remplacé par M. de Cossigny, gouverneur à Bourbon, qui y avait évité les émeutes! Sur un infime incident Mac Nemara est massacré et la populace délire. En quelques mois Cossigny est usé.

Les Assemblées règnent, mais, sans s'en donner l'air, le nouveau Gouverneur, M. de Malartic, gouverne avec souplesse, doux et affable, philosophe en face de déments. La mort de Louis XVI porte aux combles l'audace plébéienne. L'Assemblée prend peur de s'exposer à faire les frais de l'ivresse de massacre et se rapproche de Malartic qui attendait cette heure. La politesse triomphe.

On ne peut quand même empêcher des plaintes de s'élever contre le nouvel amiral: M. de Saint Félix. Les sans-culottes de Maurice font arrêter comme royaliste le gouverneur de Bourbon qu'ils débaptisent, dénomment La Réunion. Malartic sauve Saint Félix mais nous n'avons plus de Marine de Guerre. Livrées à elles seules, les Iles redoutent la famine : pour se ravitailler elles créent des Corsaires dont l'admirable audace va les nourrir de leurs prises: Lemène, Surcouf, Hodoul, Dutertre, Malroux.

C'est en 1795 qu'arrive à Port-Louis l'annonce de l'abolition de l'esclavage décidé par Paris. De France les hommes au pouvoir écrivent aux sans-culotte de l'Ile:« *Courez sur les propriétaires et sur les riches comme*

*sur l'ennemi de la chose publique* ». Le Directoire, furieux qu'on n'applique pas ses décrets, décrète une expédition que conduisent 2 commissaires à pouvoirs illimités. Ils débarquent en apparat : habit de satin blanc, culotte courte, chapeau à plumes et manteau de velours nacarat. On les baptise du coup « *les nacarats* ». Une foule épaisse s'ameute contre eux. Pour temporiser l'Assemblée Coloniale nomme 9 membres chargés d'arrêter tous détails avec les Commissaires. Les nacarats donnent l'ordre au général Magallon, venu avec l'expédition, de se tenir prêt à charger la foule. Un habitant tire sur un nacarat : on l'arrête; alors la foule se déchaîne dans un remous formidable, arrache les grilles de l'Hôtel du Gouvernement, désarme les gardes, embarque de force les 2 nacarats. La Garde entre en jeu contre les troupes de l'expédition, braque les canons contre la caserne où ils résident ! Alors Malartic, de nouveau, brusquement rentre en scène et renvoie les nacarats sur un brick. La foule le porte en triomphe.

Cependant les Royalistes, se voyant en majorité à l'Assemblée de la Réunion, décident *de donner l'exemple* de fidélité traditionnelle à la Royauté en proclamant l'indépendance de Bourbon : non certes vis-à-vis la France, mais vis-à-vis cette émeute prolongée de Paris dont ils n'ont que des nouvelles brèves et atroces, où la guillotine règne en permanence. Dans une représentation théâtrale ils le proclament et arborent la cocarde blanche. Ils conjurent l'Intendant de l'Ile voisine de se rallier à eux. Aussitôt Malartic leur expédie le Baron d'Unienville, Président de l'Assemblée de l'Ile-de-

France (et son futur historien) qui, dans une séance de 5 heures, décide les Royalistes de Bourbon à ajourner leur projet. Quoique malade, Malartic sent le devoir de se déplacer à son tour, d'aller à Bourbon. Une grande réunion pour l'écouter y est présidée par Joseph de Villèle, marié à une créole, qui, par la solitude dans les forêts altières de l'Ile, a trempé son énergie. Celui qui sera le plus grand ministre de Charles X est déjà un chef, un grand orateur; la séance est solennelle : il rallie à lui un des 3 délégués de l'Ile-de-France. Alors Malartic se lève et par un émouvant, étreignant discours, montre que le projet d'indépendance peut réussir seulement par l'appui de l'Angleterre contre laquelle les Iles Sœurs luttent héroïquement depuis le début de leur Histoire. Quelle honte si l'Angleterre refusait! Le plus simple, le plus adroit est que les deux Iles s'unissent contre l'ennemi commun ! Il déchaîne l'enthousiasme : le séparatisme est vaincu.

Hélas! Malartic va bientôt mourir de congestion cérébrale (1800). L'Ile entière lui fait des funérailles triomphales. Même le Commandant de l'Escadre anglaise qui surveille la rade faite mettre les pavillons en berne, saluer de salves de canon anglais mêlées aux salves des canons français le glorieux disparu ; il vient assister à l'enterrement avec son Etat-Major. Grandes, Grandes heures où le devoir domine. Au moment même où Magallon de la Morlière découvre que les Anglais vont fondre sur les deux îles démunies, l'on apprend l'Expédition d'Egypte. *C'est* elle qui sauve les Mascareignes en absorbant toute l'attention de Londres : l'Etoile, le génie du Premier Consul projette sur la route des Indes sa lumière à travers l'espace.

D'autres grands jours se lèvent, des aigles s'élèvent au-dessus du Monde.

L'Histoire vibrante de ces Iles serait incomplète si l'on n'évoquait pas le rayonnement de cette dynamique Expédition d'Egypte, et si l'on ne rappelait pas que de Paris d'autres savants de la République française partent pour les Iles d'Afrique « en croisades scientifiques ». A la Réunion arrive Bory de Saint-Vincent, jeune géologue de génie généreux qui, en compagnie d'un artiste élyséen, Pâtu de Rosemont, va longuement étudier l'Ile, lui consacrer des travaux et des livres visionnaires auréolés d'utopie révélatrice, l'embellir d'une science idyllique sœur de l'épopée. Un noble esprit civique tout palpitant de poésie théocritienne brille avec pureté dans ces livres et ces aquarelles exquises qui ont immortalisé la vie encore édenique de l'intérieur des belles Mascareignes. Gardons-nous de nous faire un tableau de ces Iles d'après le débordement de l'écume dans les villes maritimes : aux lieux mêmes où l'Amiral de Saint Félix et les frères de Villèle devaient tout à l'heure monter se cacher dans les cavernes farouches où se terrèrent jadis les esclaves marrons, Bory de Saint-Vincent et Pâtu de Rosemont, en herborisant et recueillant les échantillons de minéralogie, recevaient l'hospitalité primitive des Français redevenus ermites au pied d'augustes pyramides géologiques : Anchaing, Cimandef, les Salazes, le Piton des Neiges restaient sublimes. Des Robinsons les guidaient parmi les colonnades basaltiques et les cascades olympiennes avant qu'ils ne redescendissent vers les savanes où ils prenaient les croquis des cortèges rustiques de manchys, des



costumes Directoire de l'époque, aussi gracieux que ceux dont Poussin décore les belles filles de Pharaons dans son architecturale Bible toute palpitante du Génie de Résurrection de la France.

## VI

### LE GRAND PORT

EN donnant le nom de La Réunion à Bourbon on décapitait l'Ile des beaux exemples de son Histoire, du charme de ses origines, de son caractère d'Eden, pour y faire dominer de l'idéologie. Cette défiguration en devait entraîner une autre qui fut encore plus pernicieuse. Le nom de Bonaparte, dont l'affubla le général Decaen nommé Gouverneur par le Premier Consul, pouvait-il si loin porter bonheur?

Decaen - qu'on a jugé beaucoup trop favorablement - était susceptible, violent et brusque malgré un bas-fond de bonté presque débonnaire. Il heurta d'abord ses administrés dont il devait se faire aduler. Il abolit tout ce qui avait tramé la Révolution; les municipalités disparurent. Mais les fêtes se multiplièrent. Sa femme, qui le dominait et ne songeait qu'à caser avantageusement les siens traînés derrière elle dans son domaine exotique, avait pris dans le salon de Joséphine les goûts et les manières de la créole devenue Impératrice. Elle aimait recevoir et donner le ton à

l'imitation de Paris. Le luxe se déploya avec ostentation. Pour aller à 20 mètres on ne sortait plus qu'en palanquin couvert d'incrustations de nacre et de dorures, ouvertures garnies de stores de soie. Il y avait abondance de chaises à porteurs doublées de soie à bouquets Pompadour dont les panneaux se recouvraient de peintures artistement exécutées. Les serviteurs portaient également des livrées de soie. Soie, soie! Des houpes de plumes coiffaient les dames couvertes de bijoux, de pierreries, de diamants. Les étoffes chamarrées remplaçaient les tissus légers de l'Inde. Dans les appartements on arborait les tentures de brocart: on les bourrait de meubles de style Empire. Des repas pantagruéliques finissaient par des bals fastueux où se déroulaient des toilettes magnifiques. Les invités se voyaient combler de prévenances et de cadeaux; tout ce qu'ils pouvaient désirer était deviné; on les logeait dans des pavillons princiers; les salons étaient comblés de fleurs à profusion et de massifs de verdure. On y jouait grand jeu.

Cependant, comme Napoléon, il fallait faire face aux Anglais! Le général Magallon de la Morlière, nommé gouverneur de Bourbon, y entretint des volontaires sous le nom de « Chasseurs » qui fournirent plus tard un bataillon. L'amiral Linois fut envoyé avec cinq vaisseaux croiser dans les mers de Chine pour capturer des vaisseaux anglais: on lui reprocha de n'avoir pas livré bataille avec ses 192 canons contre l'escadre rencontrée de 784. Linois finit par se faire prendre avec les deux vaisseaux qui lui restaient aux Iles du Cap Vert. Il en demeura un seul dans l'Océan Indien. Au lendemain d'Austerlitz,

Napoléon promit au frère de Decaen une escadre de secours: elle ne vint jamais, il expédia deux frégates. Pour le flatter, Decaen baptisa Port-Louis Port Napoléon, et le Grand Port Port-Impérial. Alors, touché, l'Empereur envoya quand même un certain nombre de bateaux, mais par petits coups successifs, sans qu'on suive le moindre plan d'ensemble.

Quand il s'était trouvé prisonnier, Bouvet avait remarqué que les Anglais ne visitaient jamais les petits voiliers indigènes : il obtint de Decaen d'en faire construire un avec quoi il foncerait sur les bateaux de commerce isolés; il rendit de grands services. Les Anglais maintenaient toujours serré le blocus des deux Mascareignes. C'est la sévérité implacable de ce siège qui obligea les deux vaillantes Iles à reprendre la Guerre de Course par un effort surhumain qui accomplit des prodiges. Les Corsaires des Mascareignes rachetèrent les faiblesses et les fautes des amiraux et des vaisseaux de ligne: ils furent les premiers sous l'Empire à rendre sa gloire à notre Marine. Ils ont droit à un Arc de Triomphe érigé dans ces foyers de patriotisme indomptables : ils attendent encore le Grand Livre de leur Héroïsme - qui passionnerait la Métropole la première et contribuerait à lui rendre le culte des grands et petits Marins.

Nous n'avons pu ici que les citer tout à l'heure à l'ordre du jour de la gratitude nationale : nous ne devons esquisser que le portrait du plus grand, ce Surcouf qui presque égale même Suffren par son furieux et fier génie, par l'intelligence et le caractère, par l'invention infatigable et la puissance foudroyante de la tactique, par l'ampleur des entreprises et le total

des victoires. Tous les traits de sa biographie relèvent de l'épopée autant que ceux de Duguay-Trouin et de La Bourdonnais. Nous devons nous résigner à ne graver que l'un des plus étonnants exemples: le voici.

Surcouf n'avait sur sa minuscule *Confiance* que 180 hommes quand il décida d'attaquer la superbe *Kent* armé de 32 canons, de 437 hommes, en sus de 250 marins et soldats parmi ses voyageurs. Le commandant du *Kent* invita avec orgueil ses passagères à monter sur le pont pour qu'elles vissent comme on coulait un corsaire français. Il fait tirer plusieurs bordées: sans répondre, Surcouf avance, s'attache à l'aborder par la poupe tout le temps qu'il se dérobe, et soudain se colle à cette poupe, désormais protégé contre les terribles bouches à feu. « Merci, portefaix de mon cœur! » crie le Malouin qui lance l'ordre de l'abordage. Les volontaires de Bourbon se tenaient dans les vergues : ils font pleuvoir les grenades sur les Anglais; un de ses lieutenants en profite pour chasser ceux-ci du gaillard d'avant, et Surcouf, le torse nu, avec une hache en main, se précipite à son tour, abattant un homme à chaque coup. En un clin d'œil le pont est balayé: marins et soldats ennemis, rejetés les uns sur les autres, sont refoulés sur la dunette où ils n'ont plus d'espace pour combattre mais seulement pour mourir : on en fait une tuerie! Surcouf pousse les survivants dans les batteries, s'empare de tous les postes, désarme les prisonniers, fait jeter les cadavres à la mer. Les dames hurlent: Surcouf court les rassurer avec chevalerie.

Sur une telle stature de formidable prouesse il n'y a plus qu'à peindre sa figure aux heures de détente:

« Surcouf était alors d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, remarquablement charpenté, les épaules larges, les bras noueux, d'un embonpoint déjà fortement prononcé, mais doué d'une agilité surprenante et d'une vigueur herculéenne; ses yeux fauves petits et brillants, son regard plein d'assurance, son visage brûlé par le soleil et couvert de taches de rousseur, son nez court et aplati, ses lèvres minces et perpétuellement agitées par une sorte de tic nerveux. A première vue, son abord assez grossier et manquant absolument de distinction, ses façons originales, ne prédisposaient pas en sa faveur, mais, dès qu'il parlait, sa physionomie changeait du tout au tout; ses yeux s'animaient d'une lueur extraordinaire et l'on sentait ce qu'il y avait à la fois de bonté, de générosité, d'énergie et de force de volonté dans cet homme remarquable, on comprenait l'empire absolu qu'il exerçait sur ses équipages qui l'adoraient et se seraient fait hacher pour lui. Au reste, bon et joyeux vivant, il possédait une gaîté communicative dont on ne pouvait se défendre. »

Humiliés par la multiplication effarante de pareils exploits, les Anglais se mirent à trembler pour leur riche Empire des Indes. Ils profitèrent de leurs succès dans les mers d'Europe et en particulier de leur Victoire de Trafalgar qui les libérait afin d'envoyer dans l'Inde leurs principales forces et leurs stratèges les plus tenaces. Un grand plan décisif fut mis en œuvre.

Ils commencèrent par prendre Rogrigue (1809), y

entassèrent vivres et munitions pour leur escadre. Puis ils allèrent débarquer 600 hommes à La Réunion près de Saint-Paul qu'ils prirent. Son Gouverneur, le général de Brulys, toujours timoré et hanté de tergiversations, se brûla la cervelle, mais les Anglais, éventés, se retirèrent à Sainte-Marie et à la Grande-Chaloupe pour prendre la capitale par ses deux flancs. Une résistance héroïque se débattit sur la Plaine de la Redoute où Lautret fut écrasé par des forces infiniment supérieures. Le colonel de Sainte-Suzanne lui dut d'obtenir à sa reddition les honneurs de la guerre.

Farquhar, déjà nommé Gouverneur de l'Ile-de-France, décida de presser les événements pendant que les trois vaisseaux de Duperré croisaient sur la côte de Mozambique. Il s'agissait de s'accrocher sur les îlots entourant l'Ile-de-France jusqu'à l'assaut final. L'île de la Passe commande le Grand Port et l'Ile Plate Port-Louis. Farquhar désigna l'Ile de la Passe comme premier objectif. Elle avait un bon bastion en demi-lune mais un débarcadère par faute non fortifié: on l'attaque par une descente fougueuse qui livra les 38 hommes du bastion. Le 15 août au matin, les habitants du Grand Port virent avec stupeur le drapeau britannique sur l'Ile de la Passe. Sitôt prévenu, Decaen, qui était à passer une revue, expédie le général Vandercammen avec les Volontaires. Celui-ci est débordé par les Anglais; dans Mahébourg ils répandent des tracts en invitant les habitants à se mettre sous la protection si paternelle de la Grande-Bretagne. Pour les vaincre il faudrait les attaquer par mer et Duperré est loin... Non ! il est tout près, il survient providentiel-

lement... ayant en plus des deux siens deux vaisseaux pris à l'ennemi.

Duperré aperçoit au Grand Port deux unités portant notre pavillon: sans méfiance il avance pour mettre ses prises à l'abri. Il est une heure de l'après-midi. Tout d'un coup il voit les couleurs des deux bateaux changer et la frégate anglaise ordonne au premier des siens de se rendre. Nos autres vaisseaux veulent reculer, mais *la Minerve* de son second, le Réunionnais Bouvet, ne le peut plus sans risquer de se jeter sur les brisants. Alors Bouvet avance au cri de « Vive l'Empereur ! » essuie à bout portant le tir du fort sans riposter, bondit sur *la Néréide* : des feux terribles éclatent de part et d'autre. Les trois autres Français le suivent et viennent se ranger dans la vaste baie à distance du tir. Saisi d'une poignante anxiété, Duperré croit être tombé dans un guet-apens. Pour rejoindre les autres, il entre lui aussi avec une prise dans le chenal et accable *la Néréide*. A ce moment, on découvre les couleurs françaises sur tout le littoral : il respire. Plus tard arrivent les renforts de Decaen; mais des navires anglais viennent rejoindre *la Néréide*. Le spectacle est imposant dans cet immense amphithéâtre d'eau où ils se trouvent face à face, hors de portée: les frégates anglaises avancent lentement vers les françaises. Leur seul sillage ride l'eau unie comme une glace. Le soleil décline, disparaît. Peu après éclate une formidable détonation dans une nuée d'éclairs jaillissant de l'épaisse fumée. Dans les deux camps plusieurs bateaux ont perdu leurs amarres, restent à demi paralysés. La ligne de bataille est rompue: *la Bellone* de Duperré se trouve



seule en butte aux feux meurtriers des Anglais. Duperré utilise tout : de ses frégates mal placées pour pouvoir rien tenter il fait passer les hommes sur les autres afin d'entretenir un tir incessant. A 10 heures et demie, Duperré se trouve gravement blessé: Bouvet prend le commandement. A 11 heures, les Anglais cessent le feu: Bouvet laisse ses hommes souffler, mais à 11 h.  $\frac{1}{2}$  reprend: les Anglais ne répondent plus. Nos marins dorment épuisés sur leurs postes de combat.

A l'aube on découvre le carnage dans toute son horreur : la division française broyée, ponts couverts de sang et de bris, les équipages harassés, rouges de sang et noirs de poudre, décimés mais animés d'une rage sans égale. Pour les Anglais le désastre apparaît encore plus grand : *la Néréide* offre un aspect lamentable et terrifiant, batteries enfoncées, mâts rasés. On lui envoie quelques boulets: elle amène son pavillon. La mer charrie le long des bâtiments des centaines de cadavres. Elle est rousse; une odeur fade s'en exhale.

A peine le soleil levé le combat recommence avec énergie. L'action se concentre sur la frégate anglaise *la Magicienne*, qu'un canon hissé sur un arrière à chaque coup balaie sans rémission. Quand, à trois heures, il prend possession de *la Néréide*, la pitié étreint le vainqueur: partout s'entassent les mourants, l'amiral Willoughby est étendu, un œil hors de l'orbite, visage tuméfié. A 9 h.  $\frac{1}{2}$  *la Magicienne* fait explosion.

Le lendemain, Bouvet essaie de dégager ses vaisseaux du banc où ils sont immobilisés. La fumée sort des flancs du *Sirius* que les Anglais ont incendié avant de le quitter : il saute avec un bruit terrible, lueur fulgurante. On fait transporter à terre les deux

chefs blessés. Le surlendemain, par un ciel radieux, arrive Hamelin avec ses quatre frégates : *l'Iphigénie* finit par se rendre. Les Anglais ont tout perdu; tous leurs officiers de marine survivants sont prisonniers.

Une grande messe solennelle fut célébrée à Mahébourg pour les morts des deux pays dans une atmosphère resplendissante d'émotion. Partout, avec empressement, les habitants offraient des rafraîchissements aux prisonniers; on s'ingéniait à mille douceurs.

Pourquoi une si écrasante victoire n'eut-elle pas les suites et résultats qu'elle comportait? Ce fut faute d'esprit de décision puis d'exécution rapide, de direction audacieuse, d'invention. Decaen était un général tout empêtré dans la faveur de l'Empereur, dans l'administration : il eût fallu à ce poste un amiral et de haute ligne. Decaen dépensait tout ce qu'il avait de mordant pour l'avancement de son jeune frère et la fortune de ses beaux-frères. Il commit la faute irréparable d'un simple Préfet préoccupé de ne déplaire à personne en divisant l'escadre en deux entre Bouvet et Hamelin pour ne pas imposer au second, plus ancien, d'être mis sous le commandement de Bouvet que tous reconnaissaient supérieur. De plus, persuader que le centre des forces anglaises était dans la baie de Saint-Paul à l'Ile Bonaparte, il défendit avec entêtement à Bouvet d'aller voir s'il n'était pas à Rodrigue comme celui-ci l'affirmait. Tout le mal vint de ces deux faiblesses, qui en entraînèrent d'autres.

Bouvet s'en fut donc à l'Ile Bonaparte; malgré les pires conditions il s'y empara de *l'Africaine*, très forte frégate, mais il avait si peu de munitions qu'il regagna

Port-Louis. Cependant l'amiral Bertie, le 15 octobre, avait quitté Saint-Paul avec 5 frégates et tout à son aise accumulait les forces à Rodrigue. Le 20 novembre, il en partit avec 21 vaisseaux et 16 transports arrivés de l'Inde chargés de 1.600 hommes. Les divisions du Cap, de Bombay, de Calcutta, de Madras, avaient groupé leurs effectifs. Decaen et Duperré, encore affaiblis, précipitèrent fiévreusement leurs préparatifs, mais ils n'avaient plus qu'un fantôme d'escadre. Duperré ferma Port-Louis par une ligne de frégates invalides qu'il embossa: un pont les soudait l'une à l'autre. Decaen groupa avec peine 2.000 hommes, dont 300 Irlandais, prise de guerre, qui demandèrent à se battre, 50 esclaves et des chasseurs : il en fit trois divisions.

Le 29, à l'aurore, on compte 4 voiles anglaises.

Decaen, routinièrement, attendait l'attaque sur le Port, mais très bien renseigné, Abercrombie va à Mapou, côte très hérissée qu'on pouvait défendre avec peu d'hommes, où nous n'en avons pas mis un. Un pont que Decaen a ordonné de détruire ne l'est qu'à moitié : les Anglais le franchissent; la hauteur qu'il a ordonné d'occuper, ne l'est pas: les cipayes l'occupent. Tout est perdu: la retraite est commandée. Nos forts de Port-Louis tonnent : les Anglais doivent reculer. Mais d'autres troupes débarquent à revers, déferlent. Decaen capitule immédiatement pour qu'on n'abîme pas Port-Louis.

Sur son rapport, Napoléon déclara, d'après les conditions qui permutèrent à nos troupes d'aller le rejoindre avec les honneurs de la guerre: « La plus belle capitulation qu'il eut jamais connue! »

## VII

### APRÈS 1815

WATERLOO livra la France à deux abdications: celle de Napoléon, celle de Louis XVIII. La Restauration ne s'étendit que sur une France mutilée, humiliée. Bourbon ne récupéra que son nom vieilli et assombri par l'amputation de l'Ile Sœur. Aucun grand historien n'a encore pris la peine de dépeindre, avec la précision d'une fidélité étreignante, l'atmosphère de mort que prend la vie dans les Colonies au lendemain des opérations césariennes par lesquelles l'Europe les ravale au rang des possessions serviles où l'on peut tailler et recoudre à volonté. Bourbon, fort négligé durant l'Empire, n'avait plus d'autre âme que celle de la résistance militaire aux ennemis: elle ne possédait presque plus de religion, de baptêmes, de sacrements de mariage, au point qu'avec bien d'autres un Bouvet était né d'un Périer d'Hauterive avec le déclassement d'un bâtard; les prêtres se querellaient avec acrimonie sans obéir aux injonctions de l'Evêque descendu au rang de Préfet tout juste Apostolique. Mais sous ce ciel de pays

dégradé une âcre fidélité de ressentiment, où éclata la persévérance de l'honneur, redressait progressivement la volonté et l'espérance.

Farquhar avait poussé la démesure d'une vindicte rapace jusqu'à réclamer Madagascar comme une « dépendance » de l'Ile Maurice, défi lancé à l'Histoire autant qu'à la Géographie. C'est un Bourbonnais, le propre beau-frère de M. de Villèle, qui se fit envoyer en mission diplomatique à Londres et réussit à y contrecarrer la prétention de Farquhar. C'est la population réunionnaise, son admirable élite patriote, qui instruit Madagascar et galvanise ses propres gouverneurs de Bourbon l'un après l'autre, surtout Bouvet de Lozier, M. de Freycinet, les pressant à cœur obstiné de faire revivre nos droits sur la Grande Ile. L'infériorité des troupes dont ils disposaient ne permettait que de s'accrocher désespérément quelques temps, et tour à tour, à Fort-Dauphin, à Tintingue, à Foulpointe, à Sainte-Marie. Là gît dans l'oubli d'aujourd'hui, sous l'indifférence des historiens métropolitains que leur nombre - dangereusement faible comme celui des prêtres - oblige à ne servir que le culte des grandes vedettes, là gît toute une Histoire pathétique de vaillance et d'impuissance. Des officiers sont tués, de petites compagnies sont réduites à se rembarquer, la Côte Est devient un cimetière de nos misérables abandons.

Et jamais Bourbon, lui-même pourtant si abandonné par Paris et tous les Régimes, ne se décourage, ne renonce ! Bourbon donne d'admirables exemples. Le Conseil Colonial de Saint-Denis, malgré la résistance des Ministres, présente des études et des vœux,

provoque et soutient les pétitions de maints chefs malgaches pour l'obtention de notre Protectorat; et l'on entend plus d'un de ses membres s'élever, avec une éloquence digne de l'Antiquité, à la conscience que les devoirs envers la Patrie lointaine doivent primer même les droits les plus indiscutables de la Colonie. L'Evêque, Mgr de Solages, pousse jusqu'au martyre la vocation d'aller évangéliser Madagascar: il meurt emprisonné et affamé dans une case infecte sur la route de Tananarive. La noble famille de Villèle se fait l'inspiratrice, l'hôte et le donateur des apostolats épars, consacre une de ses propriétés à la préparation des missions, à l'impression des premiers catéchismes et syllabaires malgaches. Mgr Dalmond décide de faire le siège évangélique de la Grande Ile par la conquête spirituelle des petites : depuis Sainte-Marie jusqu'à Nossi-Bé. Tandis que nos petits capitaines de voiliers font le tour des Côtes en y acquérant des amis et des clients, nos prêtres font du même itinéraire un auguste chemin de Croix de la Charité.

Alors apparaît, agit le Gouverneur Amiral de Hell. Anne-Chrétien-Louis de Hell, d'une famille noble de la Haute Alsace, né en 1783, avait eu pour parrain le vertueux Malesherbes. La mort de celui-ci sur la guillotine, la décapitation vers cette époque de son père et de son frère, la confiscation de sa fortune ne lui laissèrent d'eux que le magnétisme des devoirs de l'Aristocratie et l'honneur que pour les grandes âmes il y a dans le malheur. A onze ans il fut embarqué sur la frégate *La Félicité*. Enseigne en 1802, il fit une forte partie de la campagne de Saint-Domingue, où il connut une autre Terreur : il y commanda les embarcations

sauvant ce qui restait de nos troupes au Fort-d'Arguin. En 1803 il se trouva prisonnier et emmené en Angleterre, subit l'engagement de ne reprendre du service avant 1811: de là l'intense ferveur avec laquelle il se donna alors à l'étude et la maturité de son esprit aux connaissances étendues. Après avoir été capitaine de frégate de 1812 à 1827 et dirigé des missions d'Hydrographie au Levant, il fut porté à la direction de l'Ecole Navale de Brest où il marqua comme puissant éducateur et caractère élevé. En 1837 il fut envoyé comme Gouverneur à Bourbon où il resta quatre ans, très aimé et respecté, dans une active intimité avec les Azéma et les Greslan qui l'entretenaient des traditions et de la mission impérative de leur Ile dans l'Océan Indien. Il se sentit l'héritier de La Bourdonnais : il décida d'occuper militairement Nossi-Bé et les Comores comme Sainte-Marie, d'y incruster notre protection pour les œuvres de civilisation. Ses lettres à ses amis précisent qu'il voyait là, avec des places de radoub, *les appuis indispensables pour notre Marine* sous la menace si longuement prolongée de la guerre avec une Puissance voisine ; dans leur occupation il cherchait la base pour une escadrille destinée à disputer l'Inde et il loue le patriotisme avec lequel Bourbon « se saigna » pour assurer dans cet hémisphère une action « un peu convenable » à la France.

Les Comores seront le sujet d'un chapitre de ce livre : pour clore celui-ci peignons en quelques touches Nossi-Bé qui est la filleule de Bourbon sur les fonts de la Civilisation. Les Gouverneurs et les négociants de cette Mascareigne ne se sont pas bornés

à défendre les habitants sakalaves de Nossi-Bé contre le pillage et la tyrannie des Hovas, contre leur meurtres : ils y ont créé des villes et des plantations. La capitale s'appelle Hellville par gratitude envers l'Amiral, et ce beau nom colore immortellement la gracieuse île d'émeraude qui chatoie dans les eaux blêmes du Canal de Mozambique, ses maisons archaïques d'un style arabisé, ses menus ports de pêche balancée, ses champs de canne à sucre et ses quinconces d'ylangs-ylangs, la paix grasse des pâturages autour des lagons, les cimetières ceints de crotons dorés. Nossi-Bé a une personnalité créole due aux vieilles familles qui s'y sont succédé avec dignité, à son climat et à sa qualité marine, à ses grands domaines agricoles. Il sied de maintenir, d'accroître ces caractères pour lui assurer avec plus de spécialisation maritime, - Ecole de Pêche et Point d'appui, - un avenir plus original et loyal dans l'ère nouvelle de drame qu'ouvrent les massacres dans la Grande Ile et des retours reptiliens - sauriens - à la sorcellerie.



## VIII

## L'ACCOMPLISSEMENT

1848, qui parut en France, dans la force cruelle du mot, « un échec sanglant », se trouva loin d'être dans nos Colonies comme dans la Métropole, un avortement. « L'abolition de l'Esclavage » ! C'est déjà en soi un des plus grands actes de l'Histoire que de transformer des êtres, jusque-là achetés et vendus comme des bêtes, en hommes libres ; mais cet acte est encore plus grand par ses suites, quand elles ne sont pas aussi des avortements, car il est l'Ecole du Suffrage Universel, portes de lumière sur gouffres d'ombre.

A La Réunion l'Emancipation eut un prophète comme aux Antilles - et qui mérite d'être aussi célèbre - qu'on a par inconsciente ingratitude laissé s'ensevelir dans l'obscurité.

Quand elle fut proclamée, le Gouverneur Graëf qui s'y trouvait fit appel à l'ordre, à « *la sagesse de toute couleur* » : beau mot qui mériterait d'être inscrit en lettres d'or sur une plaque dans une belle Place

municipale digne du Suffrage Universel, enfin instituée - comme une institution - au cœur du Camp Ozoux.

Les Noirs s'écrièrent: « *La Liberté, oui, papa, maman! mais qui donnera à manger à notre marmaille, à nos vies (vieux) grand-papa ?* » Les Blancs argumentèrent : « Les Colons n'ont pas créé l'esclavage, *ils l'ont subi*<sup>1</sup> ». « La propriété des esclaves, créée, encouragée, *favorisée parle Gouvernement*, est sacrée comme toutes les autres. » L'anxiété opprima tous jusqu'à l'arrivée du Commissaire Général de la Nouvelle République chargé d'accomplir la Libération.

Né en 1808 dans les Pyrénées-Orientales, d'une famille espagnole républicaine, M. Garriga, âgé donc seulement de 40 ans, portait comme prénoms *Sarda-Joseph-Napoléon*, en souvenir du roi Joseph Bonaparte qui avait été hébergé dans sa famille. En 1830 il avait été enfermé au titre d'ardent républicain à Sainte-Pélagie. Marié en 1841 à la veuve du vicomte Lodin de Mauvoir, il avait déjà embarqué son fils comme mousse. La Révolution de février 48 le trouva receveur des Finances: il accepta du Ministère de la Marine cette mission, refusée par quatre autres, comme un devoir sacré. Il était réputé « républicain intraitable » : il va s'avérer un chef à caractère d'apôtre.

Il débarque à Saint-Denis le 8 juin 48. Il apparaît grand, élancé, impérieux, ... le profil impérial. On dit partout: « C'est le fils d'un Napoléon! » C'est un

---

<sup>1</sup> Ce qui est parfaitement vrai: il fut imposé par les Directeurs parisiens de la Compagnie dans un but d'exploitation intensive au détriment des Colons.

Napoléon qui débarque prendre le pouvoir et, *comme une victoire du régime nouveau*, proclame la Libération. L'acclamation monte de toutes les Races.

Les Noirs espéraient « un Grand Blanc » en uniforme, chamarré d'or : rien qu'un habit noir, une écharpe tricolore, un feutre; ni décorations, ni même une médaille. « Ça un Général! Rien qu'un failli Gouverneur pour pauvres Nègres. »

Il déclare avec simplicité: « Je viens à vous non pour exercer un pouvoir mais pour servir d'intermédiaire entre la Métropole et la Colonie. » Alors s'engagent des négociations. Il refuse à l'Assemblée Coloniale d'attendre les récoltes : ce qui assombrit les Propriétaires déjà obsédés par l'idée de la Ruine imminente.

A la séance solennelle des Tribunaux il prononce: « La Liberté, l'Ordre et le Travail forment un tout inséparable ... La Liberté ne doit être qu'une répartition et une rémunération plus équitable du Travail, *condition providentielle de l'homme sur la Terre*. Ma sollicitude ne perd pas de vue les mesures que mon Administration devra prendre pour assurer la continuation du travail dans l'intérêt bien entendu des maîtres et des esclaves. »

Pas un serviteur n'avait déserté sa tâche.

Huit Délégués Noirs étant venus au Palais du Gouvernement lui parler se précipitèrent aux pieds du Libérateur: il s'écarte alors doucement et s'exclame : « Mes amis, ce n'est qu'aux pieds de Dieu que les hommes doivent se prosterner. Prenez ma main. » Ils la couvrent malgré lui de baisers.

*Arrêté: « D'ici le 20 décembre (jour de l'Affranchissement)*

tous les esclaves sont tenus de se procurer un engagement. Sinon ils seront vagabonds et punis par les tribunaux. »

Alors commencent sa popularité chez les Blancs, son impopularité chez les Noirs. Les Noirs s'agitent et repoussent Une telle autorité : grande angoisse! La fin de l'année - Noël, le Premier de l'An – va-t-elle être la fin des Fortunes, des Familles, de la Colonie.

Autre proclamation: « N'oubliez pas que vous avez une dette à payer à la Société dans laquelle vous entrez. *La Liberté élève le Travail à la hauteur du Devoir.* Etre libre, ce n'est pas avoir la faculté de ne rien faire, de désertier les champs, les industries. Etre libre, c'est l'obligation d'utiliser son temps, de cultiver son intelligence, de pratiquer sa religion. *Le travail est une mission imposée à l'homme par Dieu ; il le relève à ses propres yeux, en fait un citoyen, il l'appelle à fonder une famille.*

« Je n'ai entendu partout ici que des paroles de concorde et de fraternité. »

Décembre arriva. C'est le mois de chaleur où la pourpre de feu de la Terre vient affleurer dans la fastueuse floraison des flamboyants, l'arbre le plus symbolique des capacités de fureur des Races Colorées. Autour d'eux elles s'agitent dans l'exaspération de leurs ferveurs.

Alors Sarda Garriga reparaît. Il donne à ses paroles la solennité biblique :

« Vous avez librement choisi vous-mêmes les propriétaires auxquels vous allez louer vos travaux: vous devez donc vous rendre *avec joie* sur les habitations que vos bras sont destinés à féconder. Vous m'appelez votre père et je vous aime comme mes enfants. »

Les Blancs sont conviés à un *Te Deum*.

L'après-midi se déroule un énorme Bal d'Afrique dans le tamtam ventru des « bals cafres » étourdissants qui déchaînent les danses obscènes. Puis c'est l'heure des déménagements innombrables dans un débordement de joie qui de servile devient puéride.

Le Prophète aurait voulu plus de virilité. Le 17 février le voici obligé de gronder. Il débute son *Rappel aux Travailleurs par*:

« Je ne suis pas content de vous. *Je suis là pour punir les paresseux.* Passé seulement quelques heures à l'atelier alors que vous deviez n'y pas manquer depuis le matin jusqu'au soir, c'est voler une partie du travail pour lequel on vous paie. »

Aussitôt se répand la nouvelle qu'il va déporter à Madagascar les paresseux. Alors se trame une insurrection, non contre la Classe Blanche, mais contre le Travail. Sarda Garriga fait le tour de l'Ile: le tour des villes qui portent chacune le nom d'un Saint de la Charité et du dévouement. Il découvre l'étendue et la beauté de l'œuvre de création des Blancs depuis 200 ans. Voici que tout cela se trouve aujourd'hui déserté. « Voyez la détresse où vous plongez ce qui doit vous donner à manger. *Pour combien d'entre vous la famille des Blancs était votre famille!* Et ce sont ceux-là que vous voudriez abandonner. *Le Catéchisme Républicain lui aussi enseigne: AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES* »

Comme les Noirs accourent sur son passage armés de pioches et de pelles pour protéger sa calèche, il leur dit: « Les Blancs eux aussi m'aiment trop pour vouloir songer à me faire du mal. » On détèle sa voiture pour

la traîner soi-même. Les Blancs l'appellent « Notre Père » ; les Noirs se mettent à chanter sur l'air des bamboulas:

*« Vive papa  
Sarda Garriga »*

La jeunesse restait sombre: le Procureur Général, qui était devenu son ami, décida de donner un grand Bal Costumé. L'allée illuminée de lanternes vénitiennes était jonchée de fleurs; on n'y vit que comtes, comtesses, marquises, sous un luxe royal. Le 29 mars 1849 le Commissaire fit acclamer la Constitution par une joie unanime, toutes bannières décorant tous les amphithéâtres. Le Cortège des Corps Constitués attesta l'affection du Pays à se ployer au désir du Représentant de la République. Sarda Garriga lut religieusement la Constitution. Cent coups de canon la saluèrent. L'après-midi des Jeux Publics couvrirent d'éclats de rire l'esplanade des embarcadères. Les grandes familles nobles affluèrent à la soirée de l'Hôtel du Gouverneur. Les feux d'artifice, des concerts, des bals illustrèrent la nuit.

*Pour cette Emancipation de 60.000 esclaves sur 110.000 habitants pas 14ne goutte de sang ne fut versée.*

...Mais Sarda Garriga fut épuré comme ayant transigé avec le capitalisme. Aussitôt les Blancs ouvrirent une souscription pour lui rendre hommage et justice. Le 8 mars 1850, dénonciation: un « pur » exigea qu'il quitta l'Hôtel du Gouvernement avant même de reprendre le bateau. C'était ajouté au chef du Prophète l'auréole du sacrifice injuste. Sarda Garriga accepta l'hospitalité de l'historien Elie Pajot.

Mais la postérité est plus juste.

Cinquante ans après les enfants des Blancs répétaient, en dansant sur les genoux des chères vieilles négresses qui adorent leur angélique blancheur, le refrain de la vénération commune des Races unies dans la gratitude envers l'équité de l'Equilibre:

« *Vive papa*  
*Sarda Garriga.* »

## IX

### LE SECOND EMPIRE OUTREMER

LES plus déchirants malheurs étaient venus aux Mascareignes du fait de Napoléon le Grand : que pourrait bien apporter à La Réunion l'avènement de « Napoléon le Petit » après un Deux Décembre pour tant de Français sinistre ?

Depuis 1815, l'Ile dont toute la France était le plus et presque exclusivement occupée et comme hantée, le seul objet de culte qui pour l'imagination d'un grand nombre se dressait sur l'horizon marin dans un crépuscule dramatique de nuages de deuil et de pourpre, c'était Sainte-Hélène, l'Ile-Prison devenue en 1821 l'Ile-Sépulcre. Le Tombeau de l'Empereur érigé au sein de l'Océan ! Tous les Bourbonnais qui rentraient en France, s'arrêtaient dans cette île âpre et chauve, dans cette sorte de petite Alpe marine devenue française par l'emprise de la piété pour le génie militaire de la France. Même le glorieux Retour des Cendres Augustes dans une apothéose sous Louis-Philippe, ne l'avait point découronnée de son prestige



impérial et épique : comme de rayons d'adoration chaque génération enrichissait de Mémoires et d'œuvres lyriques d'Histoire sa Pyramide d'ombre grandiose. Bourbon, même sous la dynastie des Bourbons, ne reçut aucune faveur, aucune consolation, pour la perte cependant si lugubre de sa sœur. La II<sup>e</sup> République venait de la ruiner. Le nouveau César allait-il la lier à ses ambitions, à ses grands desseins stratégiques ? Il ne lui donna même pas la Conscription. Il avait abdiqué la vengeance corse comme la fidélité française, renié la haine des dévots de l'Empereur pour la nation du géôlier Sir Hudson Lowe : il s'était même flatteusement rapproché de l'Angleterre et de sa jeune Victoria impératrice des Indes à la France ravies. Tout le patriotisme inextinguible des Réunionnais se concentra sur Madagascar!

Bien qu'ils ne fussent guère encouragés par les Tuileries où Napoléon gardait la peur de déplaire à la reine Victoria, les rêves ne cessaient de cerner la Grande Ile où l'on savait qu'une poignée des nôtres, entre tous Jean Laborde, avait fait renaître comme un phénix de ses cendres le prestige de la France. Les créoles hardis se faisaient capitaines au long cours. Le commandant de la plus petite goëlette nourrissait de grands projets de commerce et de protectorat : comme il avait appris le malgache des vieux serviteurs fidèles restés en la douce Bourbon, il rédigeait des traités qu'il faisait signer par des roitelets de la Côte Ouest ou du Sud. A lui seul un armateur de Saint-Denis, Rontaunay, entretenait plus de soixante vifs navires à voile qui, comme des mouettes, tissaient et retissaient

leur vol pour une trame d'échanges avantageux autour du Continent malgache.

Ces faits n'ont pas encore été rassemblés, estimés ni relevés par la Petite Histoire émiettée qui se perd dans l'infini : cependant ils se rattachent à la Grande Histoire parce que de leur modestie active et persévérante ils composent une lente Conquête Pacifique. La biographie de Jean Laborde et les tractations entre Radama et Napoléon III, appartiennent aux chapitres sur Madagascar, mais rendons à Bourbon ce qui est à Bourbon : la contribution la plus longue, constante et enthousiaste au maintien, au redressement et à l'épanouissement de la Tradition - imprimée par Richelieu - d'une « France Australe ».

La ruine de l'Ile à la suite de l'Emancipation commanda la pénitence et la sobriété : comme après 1815 et 1871 l'élite, au lieu de maugréer, prit bravement le beau parti, redoubla d'intelligence, exalta sa pensée et son sens du Christianisme. De là une extraordinaire génération de grands notables qu'on est ému de voir éclore dans une si petite île. Les grands citoyens comme Prosper de Greslan et Sully Brunet, qui avaient joué le premier rôle politique de 1848 à 1852, se donnèrent à l'éducation de leurs enfants qu'ils poussèrent à une gravité féconde dont la noblesse éclate dans les livres de famille comme celui du grand-père de Joseph Bédier. Les études historiques attirèrent les esprits soucieux d'utiliser leur vocation morale et philosophique, leurs aspirations à l'élévation d'une conscience publique, et il se forma

une érudite équipe d'annalistes dont les Elie Pajot, les Georges Azema, les Crestien les Lacaze, les Trouette ne sont que les auteurs les plus souvent cités et trouvèrent plus tard de généreux élèves. La France peut être fière d'avoir si loin provigné les ceps de ses plus hautes doctrines. Malheureusement ces historiens se sont attachés plus souvent à ressusciter la Période ~évolutionnaire et Impériale qu'à graver les nobles traits de leur propre époque: il presserait de recueillir et publier les correspondances et archives familiales. *L'Album de l'Ile de La Réunion* de Roussin offre dans ses quatre gros tomes des biographies et des études générales d'un intense intérêt où l'on peut recomposer toute la trame de la vie créole à laquelle la création du Lycée par le colonel Maingard donnait discipline de science et de conscience, de profondes assises intellectuelles.

Cet *Album de La Réunion* n'est pas seulement un répertoire: il offre une Flore. Il l'est dans tous les sens du mot puisqu'il multiplie les planches coloriées où s'épanouissent fleurs et fruits des jardins de l'Ile : un charme de romantisme attardé aux antipodes australes émane des estampes exquises où les vieilles églises moulent l'architecture de leurs façades; où les Palais de style Directoire succèdent aux derniers hôtels du XVIII<sup>e</sup> siècle stylisé par le souvenir ou le rêve perpétuel des Indes. Les sites mêmes d'une Nature édénique sont présentés avec une sentimentalité où se prolonge le génie de Bernardin. Tout apparaît Poésie dans cette Ile palpitant de tant de grâces que la Postérité ne cessera de l'appeler l'Ile des Poètes.

Le gouvernement en fut attribué en 1852 au chef d'une de ces grandes familles alors si nombreuses : Hubert Delisle qui y resta six ans pendant lesquels il ne cessa de *faire confiance* à ses compatriotes pour les électriser et les entraîner à tous les progrès scientifiques ou techniques. Il fonda aussitôt *la Banque de La Réunion* qui sauva le pays et, ayant reconstitué l'industrie et l'agriculture, les développa en leur inculquant la pratique de la solidarité. Après avoir à ces effets redoublé le réseau des routes, œuvre de haut mérite en pleine crise financière, il donna le branle de l'Enseignement Professionnel, fonda le Muséum et la *Société des Sciences et Arts*. Encore une fois c'est de la grandeur d'un désastre, de la conscience du dynamisme moral nécessaire pour le réparer, *de l'aperception que si loin de la Métropole on doit tout tirer de soi*, que vient le salut. Cette fois, c'est par un notable créole que les réformes et progrès sont déterminés grâce à un esprit polytechnique qui est très rare dans ces îles par la carence d'écoles pratiques et de culture scientifique. En tout il mit avec excellence cette harmonie qui féconde les créations et est un des plus sûrs dynamismes des Iles. *La Société des Sciences et Arts* devint si exemplaire et promptement florissante qu'elle a servi de modèle - notamment par Gallieni qui, en 1872, y avait été introduit et l'admira fort - à plusieurs Académies Coloniales. C'est là un fait d'importance discrète mais essentielle dont l'avenir révélera de nouveaux bienfaits. Après Hubert Delisle La Réunion trouva pour gouverneurs des amiraux, tel Dupré, dont les Etats-Majors s'attachèrent à favoriser les études géographiques et ethnographiques, la

météorologie et fournirent même la première Théorie de Cyclone (Hilaire Bridet). C'est cette société des Sciences et Arts qui, par ses mémoires et ses séances ferventes, détermina le jeune voyageur Alfred Grandidier, venu dans ce climat idéal se reposer des fièvres de l'Inde, à orienter vers l'exploration de Madagascar les admirables facultés qui avaient engendré sa grande vocation de découverte.

Par ces diverses éclosions, on arrive peu à peu à mieux comprendre comment a pu se cristalliser le génie de Leconte de Lisle.

A lui seul il est déjà un premier prodige littéraire de l'Histoire de France. Sous la richesse protéennement subtile de sa polyphonie universelle il se caractérise d'abord, en ses primordiales origines, par des contrastes violents comme ceux des races et des classes qui se sont juxtaposées dans son île natale: Blancs, Noirs, Jaunes. Ces antithèses sont : une île presque toute suavement bretonne au cœur « barbare » de l'Océan Indien, celtisme septentrional et védisme équatorial, père autoritairement « bleu » de Bretagne et mère descendant des marquis de Lanux proches parents des comtes de Toulouse, fierté altière des grandes familles et esprit libertaire, Génie du Christianisme et Catéchisme de la Révolution (1792, 1848). Les contrastes se pénétrèrent, se nuancèrent et s'ombrèrent aussitôt d'harmonie par la magie insulindienne de l'atmosphère marine et par la symbiose - le génie à la fois tropical et alpestre - des trois Règnes de la Nature dans cet Eden.

C'est un autre « prodige » que la production et la profusion dans la même île d'une Pléiade de poètes dont plusieurs atteignent à une rare sublimité : généreuse floraison d'inspirations venues de tous les points cardinaux d'où est sortie une aussi grande Ecole Littéraire que le Parnasse avec son humanisme *mondial* marquant un tel progrès sur celui des XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Ce sont indiscutablement les Iles françaises qui ont donné son épanouissement suprême et souverain à cette doctrine jusqu'alors restreinte à la délectation, quasi archéologique, de quelques chefs-d'œuvre des seules Antiquités grecque et romaine. Il ne saurait naturellement s'agir un instant de dévaloriser la Renaissance dont l'épanouissante Beauté fut si capiteuse, mais de marquer la différence de caractère entre son Humanisme qui fut une quintessence scolaire « d'humanités » classiques où les « Anciens » opprimèrent les « Modernes », et l'Humanisme des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles originaire de nos Iles : Mascareignes et, par Hérédia, Antilles. Les Mascareignes vivaient depuis deux siècles dans une telle extase à se rappeler et à s'imaginer les merveilles de l'Inde qu'elles préparèrent tout naturellement les Leconte de Lisle, les Léon Dierx, les Joseph Bédier et tant d'autres à égaler la Poésie et l'Art de l'Inde à ceux de la Grèce, à approfondir ceux de l'Egypte puis ceux de la Chine: et peu à peu ils firent entrer toutes les Races - dont de nombreux représentants se mouvaient en leurs gracieux atours dans ces îles devenues des musées vivants - dans un Panthéon égalitaire de l'Espèce Humaine.

Ce phénomène - dont la Critique parisienne

n'aperçoit d'abord avec quelque souriante contemtion, que diorama mythologique<sup>1</sup> - fait apparaître de quelle ressource, pour une Métropole d'éclectisme savant et esthéticien, peuvent être des îles synthétisant autant de races, de voluptés, de génies, de nostalgies et d'inspirations à l'Idéal Universel. Le Parnasse, qu'en Europe on croit mort, n'a pas encore donné - de fort loin - toute la flore de ses virtualités et beautés. Sous le Second Empire paraissaient les premiers volumes de Leconte de Lisle et de Lacausade, les premiers vers de Léon Dierx et de Hérédia, mais la III<sup>e</sup> République va leur adjoindre Jean Lahore, le vicomte de Guerne, Sébastien-Charles Leconte, Ricquebourg, Droin, bien d'autres poètes des génies les plus divers. La thèse de Joseph Bédier sur les fabliaux, son *Tristan et Iseult* d'une telle intensité et beauté de celtisme, son sens épique des études médiévales doivent autant à Leconte de Lisle qu'à Gaston Paris. L'humanisme de Leconte de Lisle n'a pas moins rénové le Roman, l'Histoire, l'Ethnographie, la Géographie, des auteurs nés dans ces îles : tous genres divers bientôt illuminés par une Esthétique qui en règle et exalte, non seulement l'inspiration, mais l'épanouissement. Cet Humanisme, cette Esthétique donnent en particulier à la remarquable Ethnographie de l'Empire Français une puissance de synthèse lumineusement antiraciste qu'on ne trouve pas chez les ethnographes des autres

---

<sup>1</sup> Elle n'a en général cité que les vers sur le Jugement de Pâris, Hélène, etc., quasi jamais *Cunacépa* ou les vingt autres poésies révélatrices du Miracle Indien.

Empires. Il apparaît finalement avec plus de splendeur que cet Humanisme des enfants des îles, humanisme de fils de marins et de voyageurs plutôt que de grammairiens et érudits en chambres, est le seul grand et vrai Humanisme qui embrasse et illustre toute l'Espèce Humaine.



**X****LA POUSSIÈRE DES GOUVERNEURS**

LE Régime Republicain marque tout de suite ses virtualités et ses faiblesses. L'application du Suffrage Universel n'en fut en rien l'avilissement : il porta au Parlement et aux Conseils locaux une élite de notables dont plus d'un s'avéra « un apôtre » de démocratie laborieuse et digne où le respect des capacités a rarement fait défaut durant trente ans. Les François de Mahy, les Laserve, les Drouhet, les Dureau de Vaulcomte, les Milhet-Fontarabie, les Leroy, les Louis Brunet, les Athénas, les Richard, les Auber se sont attestés des éducateurs de l'électeur autant que des patriotes constamment appliqués à suivre avec vigilance les doctrines et les initiatives des chefs les plus réputés de la Métropole. Les grandes dates pour l'Ile durant ces trente ans furent celles des Deux Guerres de Madagascar auxquelles la petite Colonie a fourni avec élan ses bataillons de Volontaires pleins de discipline et de mordant. Quand la première se termina, le retour de ces vainqueurs donna lieu à une revue passée par le général Borgnis-

Desbordes sur le vaste emplacement de la Redoute autour des tombeaux des morts de 1810 : elle était couverte de soldats manœuvrant avec une fierté martiale dont s'enivrait la population entière de la Capitale répandue sur tous les degrés de la Montagne devenue un immense amphithéâtre de couleurs et d'âmes vibrantes. Cette Fête - la plus grande cérémonie de l'île - laissa une longue émotion dans les mémoires.

La faiblesse n'est pas venue des bas-fonds de la population car celle-ci avec amour-propre, modestie et ténacité se porta vers les écoles par un mouvement excellent dont les fruits n'ont pas donné toute la maturité qu'on était en droit d'espérer parce que la Direction a failli: Paris a la responsabilité de n'avoir pas su gouverner et de n'avoir pas voulu éduquer. Sans aucune méthode, cédant à tous les favoritismes et rivalités interministérielles, « il a changé les gouverneurs comme on change de chemise » On ne vit plus surgir de grands gouverneurs de la trempe de La Bourdonnais ou de Pierre Poivre, ni de l'élégante lignée de Souillac ou de Malartic, plus d'amiral. Beaucoup n'étaient que d'honorables chefs de bureau qui n'ont jamais su se mettre à l'école des besoins du pays, ni de la moindre expérience; pour eux cette belle île si vivante et généreuse n'a été qu'un échelon de l'échelle d'avancement : ils n'ont même pas su poursuivre l'œuvre du créole Hubert Delisle en développant l'enseignement professionnel. Pour celui-ci La Réunion, qui a toujours eu un excellent lycée, se confessait déjà cinq ans après la conquête de Madagascar très en arrière de cette toute jeune Colonie!

La poussière des gouverneurs engendra bien d'autres pulvérisations. Le petit commerce créole - laissé également sans école - s'effrita sous l'invasion des Chinois et des Arabes; l'agriculture fut livrée à tous les soubresauts de l'inconstance et de l'ignorance : l'admirable classe des petits planteurs blancs et noirs, laissée sans conseils ni renseignements, se livra, selon le caprice des modes, à une succession de cultures nouvelles dont elle arrachait les plants au bout de quelques déceptions sous les cyclones de la spéculation. Cependant les magnifiques forêts s'écroulaient sous la hache, même sur les versants abrupts bientôt décharnés. L'absentéisme fut la plus terrible des érosions : tandis que les trois quarts des charpentiers, menuisiers, ferblantiers et forgerons étaient happés par Madagascar et l'Indochine, les plus brillants élèves du lycée étaient envoyés aux frais du pays faire des études supérieures à Paris, qui, sitôt leurs diplômes conquis, les éparpillait dans l'immensité de l'Empire! A ce régime insensé les belles jeunes filles de l'île se desséchaient avec leurs dots dans un célibat ingrat dont s'attristait l'île. Par-dessus tout la plus grande puissance avait été aspirée par les Colonies nouvelles où se transvasaient déjà les plus vigoureuses sèves des Vieilles Colonies, alors qu'il importait tant d'y garder les élites pour la cristallisation des traditions les plus éprouvées de l'Empire.

Que restait-il dans l'Île glorieuse hormis sa gloire passée, « Soleil des Morts » ?

Quelques solides institutions politiques dont la première, le Conseil Général, reposait sur deux siècles d'adaptation, d'endurance et d'élaboration des plus

grands devoirs : il y avait même souvent attesté une haute supériorité d'initiative et de patriotisme. Mais ces institutions étaient laissées sans aucun lien ni amitié, même superficielle, avec celles de la Métropole par les deux Ministères dont la Colonie relevait: la Marine, toute militaire, qui n'y avait même pas introduit l'Inscription Maritime; puis, à partir de 1892, le Ministère des Colonies, improvisé à la hâte en grand retard, tout de go chargé outremer des écrasantes attributions de tous les autres Ministères, pourtant laissé sans aucune compétence ni connaissance de Politique Intérieure, de Politique Economique, de Politique Financière ! Un Système scolaire honorable mais peu pratique ou les Sciences Naturelles étaient déclassées même au Lycée sous le nom de « Les Bestiaux », ou leur abaissement était entériné par une absence totale de Culture Scientifique: elle était cependant seule propre à redresser la fortune publique dilapidée par tant de crises impitoyables.

Pas de fortes institutions économiques: une Chambre de Commerce toute d'importation, sans conseillers ni guides, qui en 1871 paraissait vétuste avant d'avoir été adulte; une Chambre d'Agriculture sans Correspondance avec les séculaires institutions de la savante Agronomie française, sans relations scientifiques, sans budget décent, qui ne prit que très tard son audace créatrice. Entre ces embryons de forces économiques, aucune solidarité, aucun conciliabule commun qui pût même mener la Lutte dramatique du Sucre de Canne - seul pain nourricier de la Colonie - contre les Grands Seigneurs féodaux de la Betterave métropolitaine, premiers milliardaires de l'Europe.

Pas d'institutions sociales - sauf une maigriote Société Ouvrière sans sections professionnelles, - ce qu'on commence à découvrir être très grave, table rase pour les raz-de-marée révolutionnaires.

De débiles institutions d'Hygiène Publique, un Conseil de Santé trente ans présidé par des médecins militaires de passage ne connaissant rien des lieux, des hôpitaux lamentablement dénués dont le budget était sacrifié à celui de l'Hôpital Militaire. Comment, ainsi avarement sevrée, La Réunion a-t-elle pu résister à tous les déboisements, dénudements, déperditions, érosions et absentéismes ?

Débris de notre Premier Empire, elle survécut par des forces secrètes d'inspiration dont presque personne ne soupçonnait en 1871 la valeur qui apparut plus tard vraiment prodigieuse.

Forces spirituelles ! Un Catholicisme biblique, comme retrempé dans la beauté providentielle de cette Ile d'Eden, florissante de grâce et de poésie, de persévérance et comme d'innocence. Le clergé fut cependant depuis la Séparation beaucoup trop peu nombreux et abandonné par le Clergé de France qui ne lui a pas encore donné la grande « Semaine Catholique de l'Océan Indien » analogue à celle de Caen - cependant indispensable en face des débordements brutaux de l'Islam. Heureusement, les évêques des lendemains de 1871, discrets colligeurs de catéchismes, furent-ils remplacés par le jeune et étincelant Mgr Fuzet, aurolé comme Lavigerie par la prédilection de Léon XIII, puis par Mgr Fabre, l'érudit auteur des *Fléchier*. Leur prestige a rayonné sur l'Océan Indien, faisant percevoir la foi profonde d'ou peuvent émerger

comme d'adorables îles de bonheur, les Renaissances de l'avenir.

Forces intellectuelles! Leconte de Lisle, élu sur la désignation formelle de Victor Hugo comme seul digne de lui succéder, et Edouard Hervé figuraient avec honneur à l'Académie française tandis que Léon Dierx était proclamé après Mallarmé Prince des Poètes. Bien avant même d'être reçu sous la Coupole, Joseph Bédier, nommé à la fleur de l'âge professeur au Collège de France, obtenait par la transcendance de ses thèses *médiévistes* une célébrité européenne. Peu après, deux Réunionnais entrés très jeunes à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*, remportaient le Prix Goncourt à l'unanimité et fondaient à 30 ans une revue de l'évangélisme national où brillaient les plus beaux noms de la Littérature Française; ils étaient bientôt suivis par toute une équipe d'écrivains créoles tôt réputés, tandis que Jean Riquebourg en Indochine, Georges François en Afrique Equatoriale et à Madagascar employaient l'altruiste sensibilité réunionnaise à modeler la première expression lyrique de ces contrées. Et Ambroise Vollard devenait célèbre de Stockholm à Buenos-Ayres par un genre nouveau de Critique d'Art de la plus originale saveur, par une Galerie que ne cessait d'enrichir l'intuition la plus sûre des plus augustes valeurs de la Palette Impressionniste. Toute la France admirait que fût échue à cette île une telle fécondité littéraire, soulignée encore par l'élévation et l'ampleur de ses inspirations, par l'énergie quasi apostolique de ses aspirations : programme rayonnant de revendication indirecte pour la France Eternelle, épanouissement inter colonial du

Parnasse par la fécondation d'un Humanisme d'âme nazaréenne

Dès l'enfance, le Réunionnais se montre fier de la renommée d'intelligence qu'il assume dans l'Océan Indien: l'appel de cette valeur, répété constamment par parents et camarades pour le stimuler, le recours à une culture littéraire assez répandue surtout par le culte des poètes d'élite et les récitations des pièces de vers fréquentes dans la société, sont parmi les principaux ressorts de ses forces morales, par ailleurs solidement éduquées par la Religion souveraine dans la famille, voire les écoles. Le courage, l'endurance, une caressante fidélité sentimentale, la passion de se marier jeune et de créer une belle nichée, l'épargne et l'honnêteté, la politesse, le souci du respect d'autrui, la bonté qui partage, sont parmi les vertus les plus courantes.

On peut leur attribuer une large part des forces physiques qui, sans cela, n'auraient pas résisté à tant d'étreintes de la misère, à la parcimonie des protections de l'Etat et des municipalités, surtout aux invasions des épidémies qui se sont acharnées depuis 1885. Les Deux Guerres de Madagascar, dont La Réunion a accueilli avec empressement les malades, passent pour avoir déchaîné le paludisme, autrefois très rare, et bien d'autres calamités. Il a fallu l'âme chevillée au corps pour que celui-ci se redressât sous tant de fléaux mal soignés avec une énergie admirable en tant de « trompe-la-mort » comme la canne à sucre sous les cyclones. On ne saurait non plus jamais sous estimer la fierté, encore plus forte et comme indéracinable, d'être *les fils de l'Ile la plus céleste du Monde*: ce n'est pas

seulement l'air si pur, les ravines cristallines, les cimes altières, le riche écrin d'eaux-minérales les plus revivifiantes, qui réconfortent, avec une rapidité incroyable, des malades condamnés ailleurs, mais l'inextinguible enthousiasme pour la splendeur de leurs montagnes que vous voyez partout dilater les prunelles et colorer d'une pudeur de gratitude les frémissants visages.

Après avoir déploré la disparition loin de l'Ile Natale de tant de fils chéris et couvés avec art, nous voici amenés à chanter la fécondité de cette race aux yeux fleuris d'idéal et de patriotisme. Brièvement rappelons qu'après avoir colonisé Maurice et les Iles Seychelles, Bourbon, qui a les proportions des plus modestes départements, a fourni les meilleurs éléments de la population créole des Indes et de l'Indochine, la plus grosse partie du peuplement français de Madagascar, non sans avoir essaimé en Nouvelle-Calédonie et dans le Pacifique! Ce qu'il y a peut-être de plus noble encore, c'est une revendication et une volonté de servir la France et de contribuer à l'enrichissement de sa supériorité intellectuelle, de sa bonté humaine.

C'est pourquoi il importe tant de donner plus de solidité par plus de précision artistique à un si candide idéalisme : l'œuvre de Rassemblement Réunionnais, qui vient d'éclore tardivement, doit s'attarder avec persévérance à réunir tous ces égarés si dispersés par une connaissance reconnaissante de leurs qualités comme de leur quantité. L'un des plus notables événements du XX<sup>e</sup> siècle dans l'Ile a été en 1911 l'Exposition, assez saisissante, des produits nombreux et exquis de l'île sous le Gouverneur Rodier : là furent discrètement mais très fervemment inaugurés le Musée



de La Réunion et le Syndicat d'Initiative. Le premier est devenu en quelques années une véritable révélation, pour les autochtones eux-mêmes, de l'extraordinaire et émouvante richesse du Passé non seulement glorieux mais ingénieusement inventif, toujours esthétique, de cette Ile éminemment Française qui a intimement francisé tant d'éléments africains et asiatiques. Cette connaissance a pour but supérieur de donner plus d'intensité à la conscience pour tous d'être dans le Monde un exemple enthousiaste de reconnaissance dynamique pour le génie de la Mère Patrie. Un Musée doit être l'écrin des forces comme le Tourisme un écrin d'enrichissement et de renaissance<sup>1</sup>.

Que le renforcement de cette connaissance et de cette conscience maintienne à une telle Ile sa beauté pacifique d'Eden, sa qualité de foi fière! Tous les Réunionnais sont fêrus de l'élévation de leurs montagnes en une architecture parfaite d'altitude aux lignes pures : en ces heures de grave péril pour la Patrie et pour l'Humanisme français la grandeur des Iles tient à ce qu'ils peuvent et doivent l'être encore plus de l'élévation de leur Patriotisme en une architecture d'admiration ardentes. L'admiration est l'extase de l'émulation. Elle doit s'élever vers toutes les cimes qui exaltent encore plus haut les sentiments, les idées, les dévouements, les altruismes dont s'édifie l'idéalisme français.

---

<sup>1</sup> A Paris des chefs politiques, économiques, MM. Béllard, Brunet, de Villèle, Babet, Dupuis; des Présidents d'association, Mme Auber de Rosemont, M. Champdemerle, etc., sous l'éminente inspiration de l'amiral Lacaze, aident la Représentation à *Défense et Illustration* de l'Ile. Qu'ils animent, comme la Propagande, le Tourisme!

## XI

### LES GRANDEURS DE L'ILE MAURICE

#### I. - DEUIL ET DÉTRESSE

DEUIL sombre, silencieux, majestueux !

Dès 1810 le Gouverneur anglais, le fameux Farquhar, ne laissa aucune illusion à *la population française de l'Ile-de-France*, - aussitôt découronnée de son nom pour se voir infliger la dénomination d'ILE MAURICE, - sur ce qui l'attendait au prochain Traité dit de Paix : anglicisation irrémédiable et intégrale. 1<sup>o</sup> De citoyens français les habitants de l'île glorieuse, capitale de nos terres, intérêts et prérogatives dans l'Océan Indien, allaient devenir *sujets* britanniques. 2<sup>o</sup> Catholiques, ils passaient sous l'autorité d'une Puissance souverainement Protestante. 3<sup>o</sup> Fils très fiers d'une Langue chérie pour ses qualités de mère comme pour ses mélodies de parler d'amour et de liberté, ils recevaient désormais, en un idiome nordique, millénairement contracté pour la brièveté de commandement sans rémission, tous les ordres auxquels, *muets*, ils devraient se plier... Ils prirent le

deuil, farouchement résolu à ne presque jamais répondre aux invitations pour cérémonies et fêtes non plus qu'aux insolences et proscriptions. On trouvera dans *Les Iles Sœurs*, les détails principaux du gouvernement de Farquhar sans répit poursuivant de sa persécution tout ce que le nom français avait illustré de vaillance et de succès: nous nous bornerons ici à accoler au nom odieux de Farquhar ceux de *Jérémie* et de *Nicolay*. On mit vingt ans à remplacer le Conseil Colonial si vivant et vibrant, si remarquable et personnel, par... une petite commission de 5 fonctionnaires.

En 1830 le premier journal, *le Cernéen*, est fondé par Adrien d'Epinay qui bientôt obtient par mission privée à Londres une esquisse timide de *Conseil Législatif* et une certaine « liberté de la Presse ». Un voyageur anglais dénonce la bassesse de la police qui espionne et tourmente sans cesse les Mauriciens. Port-Louis boit cette lie comme pendant tout le premier siècle de la domination il but une eau malsaine qui multiplia de façon accablante les morts. En ce même 1830 l'opinion à Londres ayant condamné le Procureur Général Jérémie qui avant même d'aller à Maurice avait publié de bas pamphlets contre ses habitants, ceux-ci organisèrent des grèves de toute activité, magasins et même tribunaux qui furent fermés quarante jours :

Jérémie dut se rembarquer. Ce fut pour aller perfidement dépeindre les Mauriciens à l'Angleterre comme de « dangereux rebelles ».

Une grande et belle figure éclaire cette époque sombre : l'avocat *Adrien d'Epinay*. C'est lui qui dirige toute résistance. C'est lui qu'à diverses reprises le

petit et noble Pays dépêche à Londres comme grand défenseur pour «plaider» sa cause. Fin 1832, excité par Jérémie, le Cabinet de Londres expédie comme Gouverneur à forte tête, fortes pinces, sir William Nicolay armé d'instructions correctives ! Dès son arrivée il met à pied deux fonctionnaires, destitue Adrien d'Epinay de son siège au Conseil Législatif, dissout le corps de volontaires sous peine de mort, stipule aux habitants qu'à la moindre incartade la loi martiale sera proclamée. Pour la répression un fort est élevé : la Bastille Mauricienne ! Alors les autres Mauriciens du Conseil démissionnent. Durant deux ans Jérémie revenu et son adjoint ourdissent les pires vexations: suspicions de complots, perquisitions, arrestations. Grâce à Adrien d'Epinay - qui resta *pour plaider* 3 ans à Londres - l'odieux Procès dit *Procès du Grand Port* se termina par l'acquittement des 5 notables accusés et la destitution du sinistre Jérémie. Adrien d'Epinay revint alors, en 1835, dans l'Ile.

Avec lui l'ordre. Les affaires reprirent. A cet opiniâtre bienfaiteur on doit de plus d'avoir ressuscité *la Banque de Maurice* qui avait été fermée en 1826. Cependant Nicolay le persécutait tant qu'il dut en 1837 se retirer en France où, épuisé par la lutte et la peine, il ne tarda pas à mourir. Du Gouverneur bourreau Nicolay on a pu dire qu'« il n'avait jamais fait le bien, jamais empêché le mal »

Ceci enregistré pour satisfaire la justice et l'Histoire, nous n'inscrivons plus sur nos tablettes que les grandeurs, d'abord muettes comme le deuil, - les deuils successifs de la résignation et de la fidélité. *Grandeur du deuil d'abord!*

Il ne laissa transpirer ni révolte, ni indignation, ni bouderie. On ne baissa pas les yeux dans les rues quand on rencontrait les maîtres, qu'ils fussent beaux officiers ou hautains fonctionnaires : les regards se portaient ailleurs, les âmes étaient absentes. Les visages reflétaient le souvenir perpétuel des gloires et noblesses devenues prisonnières d'une Paix fratricide. J'ai sur ce point recueilli dans les deux Iles Sœurs d'innombrables témoignages. Jamais les Mauriciens n'ont pris l'attitude de vaincus: ils se sont considérés comme des détenus de Guerre injustement laissés dans cet état en la Paix qui suivit.

*Grandeur de la Fidélité!* Dans le même ouvrage j'ai montré les titres que les fils de l'Ile-de-France avaient - depuis cent ans - à s'indigner de l'abandon des Rois puis de l'Empereur Napoléon III : or, jamais une malédiction, une plainte, n'est montée de leurs lèvres, même n'a soulevé l'admirable éloquence de ses avocats, ses fils les plus doués choisissant comme la plus courageuse cette profession qui - nous l'avons vu à Varsovie, à Poznam, à Strasbourg, - est celle des hérauts de Défense pour un peuple subjugué. La plus poignante anecdote de la vie des Mauriciens de 1810 à 1850 est la séance historique du 14 *juillet* 1847. En violation des Traités on venait de retirer aux Mauriciens le droit de plaider en français devant les Tribunaux à partir du 15 juillet: devant l'élite de la Société accourue dans la salle d'audience, pressée à étouffer et comme agenouillée dans le silence d'un nouveau deuil, le plus célèbre avocat de l'Ile, M. Antelme parla en sa langue maternelle jusqu'à minuit montre en main; quand le douzième son du glas de l'horloge eût

tinté, il continua en anglais la phrase commencée, le plaidoyer tranché comme un cippe de cimetière.

Toute la personnalité civique des Mauriciens tient dans la graduation de cette scène. Ayant mis leur honneur dans la fidélité à la France qui reste la Patrie de race et d'âme, ils honorent ensuite comme un sacrement - celui de la Pénitence pour les uns, de l'Extrême-onction pour les autres, -la parole consentie implicitement en leur nom par tous les chefs et fonctionnaires tenus à prêter serment. Ils s'en sont mille fois expliqué: ils sont devenus en quelque sorte loyalistes par dignité, par tenue chrétienne, par solidarité de Race Blanche dans l'Océan Indien, par reconnaissance - toujours silencieuse - pour le respect que leur témoignèrent avec distinction nombre de Gouverneurs succédant à Farquhar, *par égalité* intellectuelle et morale. Il y a dans la composition stricte de cette Loyauté une grandeur dont la symphonie est sentie par tous dans les cérémonies auxquelles ils ont été peu à peu entraînés à accorder leur présence par convenance et politesse. J'ai assisté en 1930 encore à l'arrivée et à la proclamation d'un nouveau Gouverneur dans la salle où le portrait solennel de La Bourdonnais fait dominer la présence du génie français : une véritable musique de discrétion et de grand ton rythmait la rectitude des tailles, des propos, des gestes, les expressions impeccables des visages.

Pourtant que de misères collectives, de malheurs publics sont en ce siècle venus fondre sur ces Français par l'incurie d'une Administration sans vigilance ni même prévoyance. Le choléra, jusque là inconnu, et depuis, bien d'autres épidémies, surgirent, fauchant les rangs. La peste devint endémique, ce qui servit de

prétexte à des ruptures interminables des communications avec La Réunion. D'effarants, d'effroyables incendies, dont l'un détruisit en une nuit la moitié de Port-Louis! Des ouragans monstrueux contribuèrent à des famines. Tout un demi-siècle a pris le nom historique de l' « ÉPOQUE TERRIBLE ». Elle a infligé un caractère de stoïcisme à la Loyauté envers la Couronne de Saint-James.

## II. - LE PRÉLUDE DE L'ALLIANCE

Peu après le Traité de Francfort qui avait semblé devoir pour longtemps briser les ailes du dernier Aigle Français mais n'avait fait que donner plus d'accent à l'amour de Maurice pour la France, son gouverneur sir Hamilson Gordon s'écria avec quelque humeur, qui eût gagné à être seulement de l'humour: « *Maurice est une colonie française administrée par des Anglais.* » Ce mot si profond ne pouvait pas ne pas être mis ici à l'honneur car il met en relief une grandeur, celle-là commune aux deux grandes Puissances qui vont bientôt redevenir elles aussi Sœurs comme aux temps de la Gaule et d'après la Conquête Normande. Grandeur de la libéralité et de la sensibilité anglaises : grandeur de l'inflexible ténacité mauricienne.

Dès lors même ce régime de Colonie française administrée par les Anglais n'est point un pis-aller, susceptible de perpétuer une obscure irritation, *mais un phénomène lumineux de l'Histoire de la Race Blanche dans l'Univers.* Cette formule d'annonciation éclaire



**ILE-DE-FRANCE (Maurice). - PORT-LOUIS**



l'expérience d'un libéralisme fécond en avenir solide et glorieux pour l'Alliance Franco-Anglaise. Bientôt Edouard VII va lui donner son premier accomplissement. Pour les deux Nations une *grandeur historique* est née d'où devra sortir plus tard - espérons pour l'O. N. U. que ce sera sous ses auspices, - *une grandeur mondiale*.

A Maurice depuis lors les gouverneurs qui se succèdent répudient le système Farquhar; Sir William Stevenson qui « fut pleuré par tous », sir Hesketh Bell, aussi unanimement regretté. Plus d'un, comme sir Pope Hennesy, devinrent, avec élégance et aristocratie, populaires. Ils préparèrent l'épanouissement splendide du loyalisme avec lequel furent accueillis en 1901 et en 1922 le duc d'York et d'autres héritiers présomptifs, comme l'enthousiaste célébration du 60<sup>e</sup> anniversaire de la reine Victoria en 1897. Eux-mêmes se donnèrent de tout cœur aux cérémonies du Centenaire de 1789 et du 2<sup>e</sup> Centenaire de la naissance de La Bourdonnais en 1699 : les canons de Fort Adélaïde ouvrirent une grande cérémonie militaire; on récita solennellement l'Ode demandée au poète créole réputé Léoville Lhomme et qu'on retrouve dans l'éloquent livre commémoratif; un banquet fut servi à l'Hôtel du Gouverneur; des régates mêlèrent la joie du peuple à celle des élites, au gala du Théâtre succédèrent une Fête de Nuit et le Feu d'Artifice rituel qui fait chaque année du 14 juillet la plus grande fête de l'Ile.

Dans la guerre de 1914-1918 800 volontaires mauriciens embarqués à leur frais servirent dans les deux Armées. Des souscriptions importantes marquèrent l'assentiment intégral, 2 millions de livres de

sucres furent envoyés aux armées anglaises et françaises. Un bataillon de travailleurs gagna l’Egypte qu’il y avait à défendre contre les Germano-Turcs. Des milices s’offrirent à remplacer les troupes régulières afin qu’elles pussent partir pour le Front.

Cette fraternité d’armes entre dans l’ordre de l’Epopée commune. Acclamées avec ivresse par Paris, les troupes, les étendards défilèrent ensemble sous l’Arc-de-Triomphe de l’Etoile élevé par Napoléon 1<sup>er</sup>.

### **III. - FLORAISONS ÉPANOUIES.**

Pourquoi faut-il que les Traités myopes de 1919 désolidarisent et démonnayent l’un après l’autre les Trésors de la Victoire collective: diplomaties, monnaies, labours, armées, intelligences, prévoyances ?

Qu’en découla-t-il ? L’abaissement aux Congrès de Londres et de Washington (1923) de notre Marine dont la moitié des amiraux manquera en 1940 à l’appel parti de Londres; - l’isolement de Washington qui vint déterminer la crise financière et économique la plus angoissante des Etats-Unis; - les Dévaluations Anglaise et Française qui se suivirent et firent le lit de Hitler; l’impréparation d’où devaient se précipiter tant de désastres, de ruines, de pénuries et de consommations. Maurice, que son élan unanime à coopérer de tout cœur - et de quel cœur! - à la Guerre de 1914-1918 avait fait sortir de la demi-ruine qui l’accabla entre 1871 et 1914, retomba dans une série de crises dues au matérialisme égoïste et aveugle de Snowden puis du Travaillisme. L’Ile laborieuse perdit les fruits de son

long commerce avec l'Inde et l'Afrique du Sud, du plus splendide effort industriel.

Il est peu de tableaux aussi opulents et gracieux que celui des usines en quelque Savane ou Mapou : Union-Ducray ou Alma. Nulle part il n'y a une telle multiplication de rails y convergeant pour conduire les wagonnets chargés de cannes d'une pourpre éclatant d'or que convoient en chantant de beaux enfants, eux-mêmes mordorés, de l'Inde. Une rare coquetterie de tenue dans l'Administration et le Service, un luxe de propreté illumine les immenses galeries de machines reluisantes où peu à peu le flangourin roux se transvase et de turbine en turbine se transmue en sucre éblouissant de cristalline blancheur. Ces établissements de choix où le soin constant brille comme du luxe, étaient la fierté de Maurice : il fallut que cette colonie toujours sacrifiée en fermât la moitié, jetât à la ferraille les machines perfectionnées. Sans ployer les genoux, Maurice, avec courage, multiplia les réformes, les études, les capitaux, les cultures nouvelles aussitôt fleuron nées d'industries précocement lauréates. La canne arrachée, on couvrit de papier blanc la terre rouge pour isoler de la vermine rustique les millions de jeunes ananas. Sous des brigades de martiaux agronomes astiqués comme des officiers partout un contrôle militaire de Science prépara et mena la conquête de récoltes et de dividendes nouveaux : ananas, vanille, sisal. Au-dessus de toute la production régna une Faculté d'Agriculture, de Para phytologie, de Chimie dont la vision comble d'admiration pour cette joyeuse, voire un peu fêtarde, Race Créole qui si martialement a endossé l'uniforme des plus sévères

astreintes. Elle s'imposa bientôt, avec autant de résolution, un bien plus dur sacrifice. Restée invinciblement alerte et allègre, chaque famille noble ou bourgeoise continue à aligner d'une demi-douzaine à deux douzaines d'enfants (toujours splendides: exemple: les Lecclesio, les Chazal) : il fallut en exporter à Durban, à Mombaza, à Nairobi, beaux gars souples et costauds, jeunes filles rosées de cet Eden irisé. Hélas ! En ces lieux lointains cette triomphale floraison s'avère à jamais perdue pour l'île mère et tendrement maternelle.

A partir de 1920, l'émigration reprit une vieille tradition rationnelle : elle dirigea un rush sur Madagascar avec l'allant sportif d'une spéculation. Magnifiquement entreprenants, les Mauriciens allèrent passer, avec méthode, des vacances d'affaires à Antsirabé, à Tananarive, à Fianarantsoa, achetant aisément au prix de leurs roupies des villas, des bureaux, des options, expédiant force échantillons pour expertes analyses aux instituts de Moka et de Port-Louis. Partout leur esprit d'entreprise béni de confiance releva les cours et les standings de vie, électrisa les Métropolitains et les Réunionnais plus timides et anxieux devant la montée des prix, l'avalanche des complications de la Politique; bals et fêtes s'avivaient. Du premier coup ils retrouvaient les descendance des Mauriciens venus avec courage dès l'âge barbare des reines cruelles mais amoureuses tolérant tout juste la présence de leurs trois favoris, les trois L : Lastelle, Laborde, Lambert. J'ai connu à Antsirabé des Lastelle très mauriciens qui recevaient quotidiennement comme au temps de La Bourdonnais

avec toutes les grâces de l'étiquette créole. De ces exemples fameux - les trois L majuscules - la colonisation mauricienne de 1920-1930 avait pris un blason et un prestige. Elle constitue un élément précieux pour Madagascar comme Maurice en ravivant et rassurant les relations et échanges, en enrichissant de son entrain et de sa décision la part jusqu'ici restée trop infime des Blancs se fixant définitivement dans la Grande Ile au lieu de n'y camper que pour y dépenser le moins et en emporter le plus à l'heure de la retraite. Et il importe d'autant plus de protéger cette souche de Créoles créant là une seconde patrie que, différant essentiellement des Espagnols et des Anglais, elle traite familialement les indigènes et s'attache avec bonte-en-train à développer et raffiner leurs qualités, à leur donner *une éducation*.

#### IV. - LES ÉPREUVES COMMUNES

Comme le Combat du Grand Port a été inscrit avec insigne honneur sur l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, il sied d'incruster dans les fastes de l'Histoire cette formule riche d'avenir: « *Maurice est le petit Canada de l'Océan Indien.* » Nous voici, en effet, à l'époque épique des deux Grandes Guerres où communs ont été le sort, l'héroïsme, le génie et les dons des deux Grandes Puissances.

*Grandeur de ce petit Canada !* Pour ne pas être trop vite dépassé, et de ce fait déclassé, le présent ouvrage ne peut qu'annoncer une Histoire détaillée des faits de la participation de Maurice à la Guerre Commune : ils ne sont pas encore recueillis et nous ne pouvons

donner que la couleur - le prisme d'arc-en-ciel - de ces Annales. Tandis que des volontaires réunionnais s'élançaient des dernières classes du lycée Leconte de Lisle pour aller se battre à Bir-Hakeim sous le Haut Commandement anglais, ce fut un Mauricien de nationalité française, fils d'un Mauricien président à Port-Louis de l'Alliance Française, Hector Patureau, qui, du sous-marin français, descendit le premier à l'aube dans la banlieue de Saint-Denis pour conquérir par l'éloquence fraternelle l'Ile de Juliette Dodu et de Roland Garros à l'action hardie menée par le général de Gaulle pour la pleine coopération franco-anglaise contre l'Allemagne. Une des grandeurs de ce jour tient dans l'association enthousiaste des deux Iles.

Que cette petite anecdote claque au vent comme un fanion! Vers La Réunion aussi après 1918, s'était porté un courant de Mauriciens regorgeant d'initiative qui rénouvèrent le sens des réparations et du progrès par l'audace de leurs participations dans nos usines: il a trop vite tari parce qu'il n'était pas dirigé et protégé, Maurice, qui est redevable à La Réunion de ses premiers colons, se doit de diriger vers elle, qui en a noble besoin à la suite des absentéismes, une part de son immigration exultant de santé et de hardiesse. Il est déplorable qu'une société réunionnaise ne se soit pas constituée exprès pour recevoir et pour attirer les Mauriciens, pour célébrer l'union et les *unions* conjugales. La première rue de Saint-Denis après la rue de Paris devrait s'appeler rue de Port-Louis. Comment n'y a-t-il pas dans cette capitale depuis un siècle une rue du Combat-du-Grand-Port ? La grandeur de la Fraternisation, qu'on a commencé à percevoir dans les

fêtes organisées par le gouverneur Truitard pour le Bicentenaire de Saint-Denis en 1938, doit éclater dans les deux Iles Sœurs par des fêtes communes et des expositions fraternelles. La présente des Gouverneurs Délégués extraordinaires de La Réunion et de Madagascar au Bicentenaire de La Bourdonnais don-  
nèrent une grandeur à ces fêtes royalement illuminées et à l'Exposition inter coloniale où se mariaient les flores des trois îles avec les fleurs de leurs industries qui enfin là fraternisaient. Si l'on adore les fêtes à Maurice, c'est notamment pour y faire étinceler les symboles. Chaque année, le jour béni de la Prise de Possession de Maurice par les Français en 1712 doit être l'objet d'une cérémonie du Souvenir et assumer pour but d'aviver dans la piété du Passé les émulations pour un avenir éblouissant de Paix franco-anglaise sur l'Océan Indien. Les produits de chaque île doivent être dans une foire annuelle exposés avec munificence qui électrise leur consommation et les progrès. Une Fête du Sucre vulgariserait les emplois multiples qu'on peut tirer pour la conservation et la dégustation des fruits incomparables qu'on laisse perdre, en même temps qu'elle graverait le souvenir des Gimart et des Rontonay, à qui les îles doivent leur richesse. A la veille de la guerre, rompant avec la réserve glaciale d'antan, M. le gouverneur Court a tenu à aller rendre visite officielle à son collègue de Port-Louis : cet échange d'hospitalité radieuse, la chaleur de l'accueil, les compliments échangés, les collaborations engagées ont donné à cette année une valeur de date historique. Comment de ces prémices ne pas faire éclore la plus fructueuse concorde pour ces Mascareignes qui sont le

*cœur de tout le système maritime de l'ensemble des Iles de l'Océan Indien.*

Les exemples donnés durant les deux guerres par le grand et le petit Canada qui ont - d'une si haute inspiration - contribué à leur illustration, doivent inspirer les présidents de Conseil et ministères britanniques: ils ne peuvent, quand même! Réserver aux Allemands tout le dynamisme constructif de leur libéralisme, leurs générosités et collaborations. S'il est une politique, une œuvre, une puissance de bienfait où plus encore qu'en toute autre chose il vaille et doive prévaloir d'accomplir de la grandeur, c'est dans l'Alliance : Alliance franco-anglaise, et nécessairement elle doit dans son orfèvrerie réserver un rang de diamants aux renaissances de fraternisation entre Maurice et La Réunion, entre le Canada et nos Antilles. Pour ces deux îles qui ont trois siècles d'aristocratie agricole, voilà des occasions de fêtes qui dépassent en splendeur et en bienfaits toutes les autres avec un caractère religieux de cérémonie ! Pourquoi les Diplomaties depuis la mort des Delcassé et des Cambon passent-elles partout pour avoir perdu de leur valeur, de leur feu et de leur puissance? Parce qu'elles n'ont pas fait participer le génie fécondateur du cœur au travail de l'intelligence professionnelle; parce qu'elles n'ont pas su aller puiser dans l'Histoire - qui est une trésorerie - les ressources épiques de sentiments et d'héroïsmes qui assurent une vertu de Chevalerie aux Alliances sans elles condamnées à devenir vite des mandarinismes, de simples associations politiques et économiques!



Tout ce qui se passe aux Indes de désordres, de meurtres massifs éclaire comme des feux immenses des anciens bûchers où la superstition brûlait les veuves, les nécessités de fonder dans l'Alliance franco-anglaise une nouvelle Chevalerie : nulle part une telle œuvre n'appelle, et ne favorise à agir avec invention et constance, une Diplomatie et une Haute Administration qui daignent chercher et retrouver le génie de création afin qu'il rayonne du cœur de l'Océan Indien sur tout son pourtour. Cet Océan, qui fut fabuleux du XVI<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, doit là retrouver la magie de la Paix et de la Prospérité capables d'éteindre les massacres et les épidémies.

La grandeur du Christianisme est indispensable à celle de la Diplomatie et à celle de l'Alliance. Mieux encore qu'à Londres et même à Paris les Iles Sœurs, Iles de dynamisme spirituel, en entretiennent les foyers de leurs gracieuse et unanime piété, en possédant de plus les sources intimes d'où jaillissent des fontaines plus riches encore que celles de Moïse. Iles si justement appelées Iles d'Eden : îles de l'Amour et de la Foi, également féconde, de Fraternité et de Bonheur.

Caractérisons-le : les Mascareignes, ces Colonies, sont devenues des MÉTROPOLIS SECONDES : de centres de rassemblement elles se sont transmues en foyers d'expansion, d'instruction, de culture, *d'éducation*, de patriotisme. Certes il reste beaucoup à y entreprendre pour la consolidation et pour le développement de la tâche de civilisation qui leur est assignée par la Métropole Première, puis par leurs propres conceptions et déterminations dans cet ordre,

d'autant qu'elles ne pourraient en déchoir sans se diminuer, se ruiner et se perdre, mais on peut en dire autant de la France elle-même; et ces petites Grèces raffinées et enthousiastes ont épanoui une personnalité originale et inventive - dénommée « génie créole » - qui exerce, avec un grand charme de séduction, une vertu créatrice de bonheur et de perfectionnement humains.

**QUATRIÈME PARTIE**

**SEYCHELLES**

## SEYCHELLES

CE nom remplace celui d'*Archipel de La Bourdonnais* qui lui avait été décerné si justement. C'est en effet l'Amiral, grand Gouverneur des Mascareignes parce qu'il était un marin de génie, qui, avec la promptitude de sa prévoyance, en avait perçu l'importance pour les guerres de l'Inde et décidé de les occuper afin de devancer nos rivaux. On peut presque dire qu'il les a découvertes ou fait découvrir, car, jusque-là, deux ou trois seules avaient été distinguées et aussitôt négligées; l'on ne se figurait pas leur composition en deux ou trois archipels, susceptibles par cette composition même et leur situation géographique de rendre d'essentiels services: lui, d'un coup de vision, en embrassa la valeur stratégique et commerciale; nos capitaines de navires qu'il y envoya avec des instructions détaillées et leurs successeurs, frappés et charmés par ce qu'ils y trouvèrent d'inconnu, d'inédit, en établirent l'originalité et la richesse dans une variété toute nouvelle de l'économie.

Un perspicace gouverneur d'îles devrait toujours rester ou devenir un marin, explorer l'Océan

d'alentour, prospector ses richesses apparentes ou profondes, sans cesse découvrir, étudier, occuper et posséder tous îles et îlots sis en l'espace vital maritime de l'île qu'il gouverne.

On avait tout juste dénommé « les Sept Frères» une partie des Seychelles et traité en écueils à éviter les Amirantes. La Bourdonnais résolut de nous en assurer la maîtrise : en 1742 il dépêcha les deux capitaines Picault et Grossen sur le *Charles* et l'*Elizabeth*. Ils découvrirent Assomption, les Sept Frères, rapportèrent le plan de l'archipel des Carcados Garayos (12 îlots). La Bourdonnais, se doutant d'après leur rapport qu'ils avaient pris les Amirantes pour les Sept Frères, renvoya au plus tôt Picault avec un ingénieur géographe en ordonnant d'en prendre possession et toutes mesures : ce qui fut fait! Picault s'était en effet trompé. Il assigna le nom de Mahé à la plus considérable des trente îles.

On commença à distinguer qu'il existait dans les parages TOUTE UNE NUÉE D'ÎLES : bien plus d'une centaine, distribuées en plusieurs groupes bien serrés dont beaucoup possédaient des rades précieuses, des rivières aux eaux pures et des forêts de diverses sortes de cocotiers ou d'arbres bons à la construction sur les montagnes<sup>1</sup>.

Ces îles, le plus souvent ceinturées de récifs coralliens qui y favorisaient la pêche, étaient couvertes

---

<sup>1</sup> Elles atteignent 1000 mètres dans Mahé. L'archipel, de formation granitique et volcanique, couvre 400 kilomètres carrés, possède 30000 habitants.

de tortues et fourmillaient d'oiseaux de mer, de terre. En les visitant on y repéra des marais propres à la culture du riz, mais aussi des couleuvres énormes et des caïmans fort voraces. On admira des hérons, des aigrettes, des ramiers, des tourterelles, des pigeons bruns, et surtout ces pigeons hollandais - devenus depuis célèbres - aux couleurs rouges, blanches et bleues. Sur l'Ile Praslin, les cocotiers-de-mer recouvraient les cimes. Sur l'Ile Curieuse, l'Ile Silhouette, l'Ile aux Frégates, sur toutes voltigeaient une mouche feuille que le mimétisme rendait invisible.

Mahé a plus de cent kilomètres de tour. Ses montagnes sont entrecoupées par de jolies rivières à belles gorges où les terres s'avèrent très fertiles. Dans ses anses spacieuses abondent vacoas, faux aréquiers, santals, nates, bois-de-capucin, bois de chauve-souris incorruptibles à la mer; takamakas rouges, gayacs, bois-de-rose, bois-de-sureau, bois-de-beurre, bois-de-résine, ébénier blancs.

Ces îles, dont les rivages s'étoilent de grands coquillages presque surnaturels, révèlent tout de suite une telle richesse de poissons qu'elle parut alors à même de précipiter les convoitises de nos ennemis ou concurrents : en 1756 le Gouverneur de Bourbon, Magon, refit occuper Mahé par une frégate, et, à l'instigation des habitants des Mascareignes dont plusieurs aussitôt se firent - dès 1745 - délivrer des concessions d'îles pour la pêche, les capitaines de nos navires de commerce ne cessèrent d'y passer, d'y pousser des visites profondes, d'augmenter les découvertes avec entreprise et courage, - car plusieurs d'entre eux y avaient fait naufrage; d'autres réfugiés sur des récifs

n'échappèrent à la mort qu'en buvant de l'urine de tortue. Autant que 1756, 1770 et 1771 sont les années où ces découvertes furent les plus nombreuses. La prise de possession de l'Ile de la Digue n'eut lieu que trente ans après les autres, par le capitaine Oger sur *l'Heure du Berger*, modeste berger des eaux qui en fit rentrer pas mal au bercail de France. En 1802 encore on renouvela la prise de possession des Amirantes, dont l'Ile Poivre. Beaucoup n'étaient que des pâtés de corail propres à la capture des tortues et des carrets, mais plus d'une autre boisée, telle l'Ile de la Providence, longue de 10 kilomètres, couverte de cocotiers et de nourouquiers. Dès 1742, on avait été repéré de ces minimes archipels de corail et de cocotiers jusqu'aux abords de Madagascar ; Ile de l'Assomption, Ile de Jean de Nove.

Bourbon et l'Ile de France fournirent les premiers colons : des Hoareau, des Lesage, des Esnouf, des Lecudenec. On n'y mit d'abord pour toutes les Seychelles qu'un capitaine et 15 hommes de troupe, gardiens de ce pavillon de la Terre de France dont on faisait un oiseau de mer. Croiriez-vous qu'à la Révolution cette mignonne colonie singea Port-Louis, élut une Assemblée Coloniale, une municipalité, une Justice de Paix (et surtout de guerre intestine), une Garde Nationale, mais il s'y trouvait si peu de notables aptes à exercer tant de charges qu'elles furent toutes mises avec tous les titres sur une seule tête qui devint en même temps Président de l'Assemblée, Juge, Commandant général de la Garde Nationale de 5 hommes... On ne sait de quel an date le Jardin du Roi, création française qui embellit le chef-lieu de Mahé.



*(Photo New-York Times)*

**TAHITI (Iles de la Société). – ENVIRONS DE PAPEETE.**



En 1801, catastrophe! Le Consulat déporta aux Seychelles 71 hommes politiques de la Révolution qu'on jugeait particulièrement dangereux: ils arrivèrent sur *la Chiffonne* dont le joli nom ne dissipa point l'épouvante des colons. Ceux-ci expédièrent tant de plaintes à l'Ile-de-France qu'elle envoya un Haut Commissaire: il en fit transporter durement 33 des plus turbulents à Anjouan des Comores où la plupart périrent vite en fin dantesque d'une des tragédies les plus horribles du grand Drame national.

Les Corsaires du Consulat et de l'Empire utilisèrent à l'envi ces archipels à belles rades: promptement les Anglais y expédièrent une escadre qui nous coula quelques voiliers et imposa à nos colons une capitulation les obligeant à la neutralité. Si bien que Surcouf, pour ne pas faire molester ces habitants qui lui fournissaient des vivres avec bonne grâce, évita d'enfreindre cet arrangement diplomatique et se borna à des captures sur mer, dont l'une des plus célèbres illustra les eaux de Mahé. Le grand peintre et écrivain Garneray, qui étaient de ses seconds, nous en ont laissé un récit avec de jolis tableautins des Seychelles.

Cet archipel, sous tant d'aspects merveilleux nous fut enlevé en 1815 par le Traité de Paris comme dépendances de Maurice *alors qu'il était tout autant de Bourbon*. En ce siècle et demi qui s'est depuis écoulé, ces îles n'ont jamais servi à l'Angleterre qui en possède des milliers alors qu'elles eussent été pour la France d'un grand prix sentimental et pédagogique. Leurs habitants de toutes couleurs sont restés intimement et archaïquement, délicieusement, français, bien qu'en 1904 on en ait chassé les Frères des Ecoles

Chrétiennes qui leur inculquaient la piété et la calligraphie. Leur parler, si doux qu'il traîne comme un vol d'oiseau-de-mer qui se pose, n'est pas la seule poésie de cette race d'hommes charmants devenue presque aquatique. Tous pêcheurs, ils laissent leurs enfants, des plus habiles à la nage, migrant d'île en île avec une souplesse silencieuse d'hydroglisseurs, devenir une sorte de nomades-de-l'eau qui, sur toutes les petites barques à ailes rapides, vont par l'immense Océan voltiger d'archipel en archipel, pour y pêcher et découvrir du guano qui fait de ces îles les œuvres des ailés. Par « saisons » ces goélettes partent comme les morutiers à Saint-pierre et Miquelon pour les menus archipels exclusivement habités par des oiseaux de mer : cyclades d'une sauvagerie extraordinaire et céleste, d'une incroyable pureté préhistorique. Même les noirs qui leur servent de matelots primitifs ne peuvent s'empêcher d'en être émerveillés avec l'étonnement que de si belles choses sur terre et mer n'attirent pas plus de gens de la France artiste. Ces îles sont tellement à l'écart des routes vulgaires des steamers que tous les oiseaux de l'Océan s'y donnent rendez-vous comme aux premiers jours du Monde, et, en masse innombrable comme ils furent dans l'Eden, revêtent le corail d'une forêt de plumages nacrés comme les poissons et les coquillages.

Toutes ces métamorphoses me furent contées par de très proches cousins Seychellois qui ont fait dès 15 ans ce métier volage et héroïque de précoces capitaines de petites barques qui se guident, en même temps que sur les étoiles, sur les vols des mouettes. Ils restent des mois entiers sur l'eau et y acquièrent une éducation

maritime qui en ferait des professeurs de rêve pour bien des jeunes gens et filles de notre Métropole trop détournée de la Marine et de la Mer depuis qu'on lui a enlevé tant d'Iles par eux découvertes et conquises. Nous avons gardé un grand deuil de ce qu'on nous a, d'un si léger coup de plume, ravi ces îles à oiseaux qui seraient, pour notre Race Blanche d'Europe trop terrienne, un si extraordinaire Jardin-d'eau-de-Mer, une miraculeuse Ecole de Pêche et de Yachting où le yachting ne serait pas réduit à ne représenter qu'un sport mondain pour gens riches.

La Grande Puissance qui a pris la souveraineté de cette pléiade d'îles et îlots, y laisse les descendants des Français sans direction ni protection, sans même le secours d'une suffisante et vigilante Médecine, d'une étude spéciale des maux engendrés dans les physiologies de ces Blancs nostalgiques par le climat équatorial, faisant éclore des maladies de foie. Ils sont réduits à aller, quand ils le peuvent, se faire soigner et opérer tardivement d'abcès au foie aux Mascareignes ou à Paris; on les y enterre lestement dans le silence, l'indifférence et l'ignorance alors qu'on devrait les accueillir comme la progéniture la plus sacrée de l'Enfant Prodigue de nos coupables Abandons et Abdications.

Par ces quelques indications de méditation nationale ce petit chapitre n'est point qu'un intermède géographique : il établit ici une présence historique et l'illumine d'une espérance. Il est du destin de tels livres de Commémoration et de prévoyances d'ouvrir aux tables de Mémoire les portes de l'Avenir.

**CINQUIÈME PARTIE**

**L'OCÉANIE**

## I

# ORIGINES OCÉANIENNES DE LA «GÉOGRAPHIE HUMAINE»

APRÈS la fondation par Colbert en 1675 de l'Académie des Sciences commence l'ère des explorations scientifiques. Là encore s'inscrit le caractère désintéressé des entreprises françaises; elles ont en vue surtout les progrès de l'Astronomie ou de la Géologie. Le grand nom de La Condamine y brille comme une étoile de première grandeur.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle les découvertes géographiques prennent le dessus: les cartes de Delisle et de Bourguignon d'Anville imposent leur supériorité. L'Hydrographie nous passionne : l'œuvre de Dalrympe, Bellin, Opère de Manéville, Fleurieu est immense. Dès 1720 notre Marine crée le *Dépôt des Cartes et Plans*. Grenier et le très académique Abbé Rochon nous assurent dans la mer des Indes une importance essentielle. Officiellement le progrès des Sciences est tenu pour notre but primordial. Le manifeste de cette noble préoccupation est la célèbre *Histoire de la Navigation aux Mers Australes* du Président des Brosses

(1767) dont l'accent tonique est le beau cri: « Ne songeons qu'à la Géographie ! » Durant la Guerre d'Amérique Louis XVI recommande à nos capitaines de vaisseau, s'ils rencontrent Cook, de le traiter en frère.

De qui l'Amiral de Bougainville, lui, est-il le frère sinon de Florian et de Bernardin de Saint-Pierre, à moins que ce ne soit du Ramcan des *Indes Galantes* ?

Né à Paris en 1720 (sept ans après son frère l'historien membre de l'Académie Française), Louis Antoine de Bougainville vécut dans un milieu savant et lettré très imprégné d'hellénisme. D'abord avocat, il se fit attacher comme aide major à l'armée où il devint aide-de-camp de Chevert avant de suivre Montcalm au Canada où il reçut le grade de colonel. Après le Traité de 1763 il se voua à la Marine et avec le concours d'armateurs de Saint-Malo, fonda aux Iles Malouines (depuis Falkland) une belle colonie que la jalousie des Espagnols nous força à abandonner selon notre déplorable goût pour les abdications. Il exécuta alors en 1766 à 1769 le voyage de circumnavigation où il découvrit plusieurs archipels de Polynésie : Iles de la Société, Touamatou, Nouvelles-Hébrides.

Comme du ciel de l'Olympe, Bougainville tombait là tout d'un coup dans la merveilleuse Polynésie, cette indénombrable pléiade d'îles divines qui occupe le centre du Pacifique. On dirait mille étoiles de verdure et de pics irisés dans une lumière d'arc-en-ciel comme si la Voie Lactée était tombée par le travers du Grand Océan.

La beauté édénique comme native et naïve, la beauté

anadyomène de Tahiti fut le grand rêve et quasi l'utopie de sa vie. Quand il y arriva, les montagnes étaient boisées jusqu'aux cimes; les baies offraient les contours de l'harmonie la plus voluptueuse; des cascades gigantesques se pâmaient en d'adorables écumes. L'humanité nue qui s'y prélassait lui rappela les nymphes de Boucher. Avec une rapidité surnaturelle, son navire de guerre fut pacifiquement ceint de barques chargées de cocos, d'ignames et de femmes. Elles étaient souriantes. Il s'écria : « *Vénus est ici la déesse de l'hospitalité! Je me crois transporter dans le jardin d'Eden; un peuple nombreux y jouit des trésors que la Nature verse à pleines mains.* » Les Rivières abondent au sein des pelouses. Les maisons se répartissent sous les arbres fruitiers. « On croit être dans les Champs-Élysées. Jamais je n'ai vu d'êtres humains aussi bien faits et proportionnés. » Ils lui paraissent des dieux. Il y en a beaucoup de très blancs, qui sont les plus beaux et les plus doux. Il s'y mêle des mulâtres. Le caractère de tous est tendre et bienfaisant. Pas de guerre. Les maisons sont grand'ouvertes. Tout est à tous. Il dénomma Tahiti « La Nouvelle Cythère »... et il prit des précautions pour que ses matelots ne contaminassent point les déesses; mais il se vit ensuite informé que des matelots anglais y avaient déjà procédé.

Comment ne point là s'attarder? La science l'exigeait : on ne pouvait perdre l'occasion de donner à l'Ethnographie, alors toute neuve, les beautés de la Mythologie. Il se mit à l'étude et nous enseigna que les Tahitiens ne tuent les indigènes des îles sœurs voisines que par goût esthétique : pour se parer de leurs généreuses chevelures. Ils ne les mangent point comme

font les naturels des Nouvelles-Hébrides peuplées de caïmans noirs. A toute voracité, ils préférèrent la musique : leurs danses s'entrelacent de chants divins, où revient comme leit-motiv celui de l'hyménée accompli publiquement.

« *Le Voyage autour du Monde* » de Bougainville, écrit d'une plume caressante et enivrée, obtint un succès immense. C'est lui, c'est sa *Nouvelle Cythère*, et non les *Discours* de Jean-Jacques, ni même sa *Nouvelle Héloïse*, qui ont donné à l'encyclopédisme et à l'humanitarisme du XVIII<sup>e</sup> siècle leurs formes, leur eurythmie galante leur couleur de Pays du Tendre doré par un amoureux Soleil. C'est cet hallucinant, ce voluptueux *Voyage autour du Monde* et des Tahitiennes qui a contribué pour une plus séduisante part à la diffusion dans les boudoirs, salons et cafés, des théories sur la bonté et la valeur de l'Homme à l'état de nature. Les « Iles Vertes » du Pacifique ont alors exercé une plus grande influence sur l'esprit et les sens que la Sicile de Théocrite et créé « le Culte de la Nature » sur des autels de chair.

La Peinture rentra aussitôt dans l'orbe de cette naissante Littérature Exotique. Des Albums admirables, impressionnants, recueillirent les illustrations demandées à nos plus célèbres peintres et graveurs pour les voyages de Bougainville, Cook et émules. Avec une perfection de ballets presque angéliques ils représentent les danses des Archipels de la Société et de l'Amour. Ils firent prime à la Cour et dans Paris. Ils composent un ensorcelant Olympe naturiste quasi polythéiste.

Au demeurant il ne faudrait pas limiter le bienfait de Bougainville à la divulgation de parades charnelles.



Sa carrière ne s'y enlisa point. Après ses conquêtes plastiques, ses succès de Plutarque des mœurs océaniques lui valurent un brevet de Maréchal de Camp en même temps que les pouvoirs séducteurs d'Amiral au long cours. Il fut nommé chef d'Escadre pour la libération de l'Amérique; et tant de titres militaires le conduisirent à l'Institut comme à une fin immortelle. Le bonheur lui donna de la longévité car, échappant à l'échafaud malgré son beau château (près de Coubert d'Ile-de-France), il mourut de sa belle mort à 85 ans, exhaussant ainsi la limite d'âge des Amiraux. Nous n'y faisons cette double allusion que pour marquer, avec caractère final et définitif, que, fort utilement dans ce siècle trop littéraire et souvent idéologique, il a élevé à la conception du Bonheur la sensibilité, la sensualité et l'hédonisme trop près de l'érotisme qui était en faveur (et le resta jusqu'aux pieds de l'échafaud). Elle ne nous vient point des Anciens ni même de nos Ronsard et de notre Renaissance par trop tenaillée de guerres de Religion, mais de nos Marins, bien plus sociologues, bien plus altruistes et pragmatiques ou « libéralistes » que nos « Philosophes » il nous survient de nos voyages en Océanie, de notre possession, - si temporaire soit-elle, - des Iles. Bougainville a une beaucoup plus grande importance que ne l'ont entrevu nos critiques littéraires dans notre Littérature et les assises de notre Pensée ou - peut-on oser le dire ? - de notre Politique. « Les Iles » ont une beaucoup plus généreuse part dans la Géographie de notre expansion et dans le dessin plastique de notre Sociologie, de notre Humanisme, que ne l'ont supposé nos historiens et ethnologues, même nos Lacour-Gayet et nos Lévy-Bruhl.

## II

### LES COLLISIONS INTERNATIONALES

#### 1. - LES TRAGÉDIES MARITIMES

L'IDYLLE ensorcelante de Bougainville et son humanisme tout efféminé ne se limitèrent point à sa félicité et à sa célébrité : son enchantement fut contagieux. Nombre de nos officiers se consolèrent de nos malheurs en poursuivant le bonheur dans les Cythères d'Océanie: s'étant donnés à la Marine, ils s'adonnèrent aux découvertes d'îles.

Alors fleurit le grand amour de la blanche Europe pour « Les Iles Vertes ». Il n'alla pas sans aventures ni naufrages.

La plus illustre de nos grandes Tragédies Maritimes est celle du comte de la Pérouse. Pour récompenser ce brûlant Albigeois de maints exploits dans les Guerres d' Amériques, le Roi Géographe lui confia une escadre en miniature, aux titres encyclopédistes *La Boussole* et *l'Astralah* avec un programme de cartographie dans le Pacifique. Pour bien en comprendre l'attrait et l'éclat, il faut évoquer qu'il avait été

précédé de mélodramatiques désillusions. Kerguelen exécuta, avec une légèreté qui le disgracia d'abord, ses deux voyages de 1771 et 73-74, où il affirma avoir touché le Continent Austral et monta en actions sans provision sa Colonisation qui fit faillite. Surville explora la Nouvelle-Zélande mais avec tant de brutalités qu'il provoqua le massacre là, en 1772, de Marion-Dufresne après ses heureuses découvertes des « Iles Froides », héritage qui nous reste encore de lui : les archipels Marion et Crozet. La Pérouse visita le Pacifique de part en part (1785-1788). Il consacra six mois à l'hydrographie des Mers du Japon, toucha à Macao et au Kamchatka, reconnurent les Samoa, les Côtes d'Australie et les Nouvelles-Hébrides où il disparut dans un mystère qui endeuilla l'Europe. Pour nuancer la couleur de ce drame, les chroniqueurs de l'Ile-de-France ont conté les péripéties de sa longue escale passionnée à Port-Louis, comment il s'y éprit d'une belle créole que sa famille lui interdit d'épouser, puis les sautes de ses ardents tourments.

On voulut percer le mystère. C'est un amiral, le comte d'Entrecasteaux, officier de Suffren, puis commandant en chef des Mers de l'Inde, gouverneur général des Mascareignes de 1787 à 89, qu'en 1791 la Révolution envoya à la recherche de La Pérouse avec un état-major d'hommes d'élite: voyage de reconnaissance en même temps que de perquisition. Il fouilla les Côtes d'Australie, de Nouvelle-Calédonie, des Hébrides, des Salomon, de la Nouvelle-Guinée, les Iles de la Sonde<sup>1</sup>. Il y périt en 1794 et ses lieutenants se

---

<sup>1</sup> Le récit en a été publié en 1806.

disputèrent, se dispersèrent. Marchand (1790-1792) découvrit les Nouka-Hiva, îles volcaniques qu'il appela: Îles de la Révolution. Ce fut, sur les brisées de l'Anglais Dillon, Dumont-Durville qui retrouva à Vanikoro les dépouilles de La Pérouse.

Toutes ces explorations et implorations, où nous dépensâmes encore plus de labeur et de science que d'argent, constitue une trésorerie de fidélité et de droits dont notre Pays est loin d'avoir touché tous arrérages. Elles ne se résolurent point qu'en une hypothèque sentimentale mais en une emprise d'intrépide navigation et de travaux magnanimes que le monde entier a intérêt à avaliser.

## **2. - LE PACIFIQUE A ÉTÉ AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE UNE MER FRANÇAISE**

Là encore les troubles et guerres de la Révolution, de l'Empire, décapitèrent, avec notre Passé, notre Avenir. Ce n'était pas sans raisons, sans science ni prescience que la France s'était éprise de l'Océanie. La superficie de la Polynésie n'est pas considérable, mais ses terres volcaniques ou coralliennes regorgent de richesses pour la Connaissance, débris d'une Atlantide du Pacifique qui hante nos écrivains comme nos archéologues. La race malaise qui y persévère est extrêmement mêlée et offre d'alliciants problèmes d'ethnologie. Elle est aussi le résidu d'un grand peuple en commerce millénaire avec la préhistoire américaine. Dans la lyrique nostalgie de leurs épopées naufragées, les Maoris restent d'intrépides navigateurs et les

survivants d'une légendaire thalassocratie plus ou moins théocratique. Ils présentent à notre sensitive ethnographie et à nos marins romanciers une race belle et noble qui n'est point qu'indolente et souriante.

A Tahiti, la dernière dynastie date de 1660. Sous Bougainville la reine Paréa était réellement souveraine. Mais, en 1797, débarquèrent 18 catéchistes anglais: c'était au moins trop. Dès 1801, les Australiens accédèrent là en vue d'hégémonie. De nombreux bateaux anglais ont enserré la trop belle île. Qu'en est-il sorti? Rien qu'un code puritain, punissant les délits amoureux. Hélas! en 1824, survient Pritchard qui surclasse ce moralisme et se met à déballer une cargaison de chausse-trappes.

Cependant arrive, à son tour, un de nos jeunes capitaines de vaisseau les plus studieux et inspirés : Dumont-Durville, qui dans sa première croisière hydrographique aux Iles du Levant nous avait valu la possession de la Vénus de Milo et qui, de 1822 à 1825, avait déjà accompli avec grand succès un voyage de circum-navigation scientifique, est envoyé en exploration<sup>1</sup> et à la recherche de La Pérouse: 1826-1829. Il en ramène les reliques, et la passion des Mers du Sud que de longues années il va recommencer à sillonner et étudier - on le verra plus loin<sup>2</sup> - avec une persévérance

---

<sup>1</sup> Son beau livre s'appelle *Voyage de découverte autour du Monde et à la Recherche de La Pérouse*.

<sup>2</sup> Il a laissé trois vastes ouvrages, outre celui cité son *Voyage pittoresque autour du Monde* (1833-1844) et *Voyage au Pôle Sud et en Océanie* (1842-1846). C'était lui-même qui, quoique épuré en 1830 comme légitimiste (ce qu'il n'était pas), avait proposé à Louis-Philippe un grand plan d'exploration des terres australes.

poussée à la sublimité. Cet homme prodigieusement exemplaire, encore si peu connu, est un de nos plus grands marins. Ce précurseur de Charcot ouvre avec une modestie intrépide tout un cycle nouveau des exploits émérites de notre marine. Par reconnaissance, l'Univers donne le nom de Mer d'Urville à l'un des plus vastes secteurs des Mers du Sud qui, au XIX<sup>e</sup> siècle aussi, s'attestent des Mers françaises.

Donc Pritchard avait débarqué à Tahiti en 1824: deux missions de prêtres français arrivant en 1836 sont réembarquées de force à son instigation: alors, en 1838, apparaît *la Vénus* de Dupetit-Thouars. C'est un autre grand marin et donc grand méconnu, son esprit réalisateur et énergique a toujours su, par la rapidité de l'exécution, réussir à ne pas verser une goutte de sang. Sa netteté de jugement et de décision avait été couronnée de succès à Alger en 1830; en 1834, à l'occasion de nos démêlés avec le Pérou, il avait déployé une énergie émérite dans le Pacifique. De 1837 à 1839, il domine la Polynésie. Contre-amiral en 1841, il met fin aux agitations de Pritchard en occupant Tahiti; de grands chefs indigènes demandent notre Protectorat. Fureur de Pritchard qui se démène. Dupetit-Thouars après avoir pris possession des Marquises revient en coup de foudre à Papeete, remet un ultimatum et accorde le protectorat français que confirme, en 1843, notre gouvernement. Pritchard pousse la Reine à la révolte; alors Dupetit-Thouars débarque une compagnie et proclame la déchéance de la Reine, puis embarque Pritchard. S'ensuit un conflit avec Londres: Louis-Philippe accorde une indemnité à Pritchard.

Sous le règne de Louis-Philippe, l'Histoire de l'Océanie française nous apparaît, comme ses archipels mêmes, toute hérissée d'une ceinture d'écueils déchirants par les inextinguibles difficultés des intrigues diplomatiques: la Cour et les Ministères en ont terreur; nos braves marins y naviguent avec calme et maîtrise. Mais le dualisme de Politique Nationale résultant d'une telle différence entre les courages civil et militaire et la division qui s'ensuivait entre les esprits et les connaissances ou psychologies, ne pouvaient entraîner que des divergences intimes aussi riches en écueils que l'entrelac des diplomaties rivales jusqu'à l'hostilité haineuse. Notre Diplomatie n'a, hélas! aucune hydrographie des intelligences et des âmes. Elle envoya des résidents désarmés avec des instructions qui leur liaient les mains : ils tolérèrent les synodes protestants les plus activistes et belliqueux. De leur faiblesse résulta un trouble sans fond durant quarante ans. En 1880, l'abdication du dernier Pomaré seule y mit fin. Mais les Européens que la guerre atroce entre eux avait empêché d'instruire et de soigner les Maoris, qu'elle avait même incités à faciliter l'alcoolisme ou la dissolution, y perdirent prestige et autorité tutélaires.

Les Américains étaient venus en 1858 compliquer le dualisme par leurs tentatives sur les Iles-sous-le-Vent que, malgré la Géographie et l'Histoire, ils prétendirent indépendantes de Tahiti. Les Allemands surgirent en 1878 : deux croiseurs vinrent imposer leur protectorat, mais la Reine de Bora-Bora refusa au Commandant designer son Traité et écrivit une lettre poignante au Commandant français de Tahiti. La III<sup>e</sup> République

n'avait alors guère plus de courage que Louis-Philippe et moins d'enfants à caser: les incertitudes de nos agents tournèrent contre nous certains chefs canaques. En 1897, il fallut, par cette déficience, faire couler le sang pour obtenir la démission des plus dangereux.

On annexa les Gambier en 1887.

L'histoire des belles Marquises préluda à notre Révolution. Dès 1791, une première prise de possession eut lieu. Mais c'est encore Dupetit-Thouars qui vient, voit et vainct en 1838 : il renoue amitié dans de belles scènes joyeuses et laisse deux missionnaires, Dumont-Durville repasse en 1839, laisse trois missionnaires. En 1842, devenu amiral, Dupetit-Thouars revient avec de plus grands bâtiments, établit escale et base pour notre Marine, déploie à belles voiles une nouvelle Prise de Possession solennelle et toujours joyeuse avec un traité qu'il fait signer par tous. Il laisse, lui, un capitaine de frégate qui reste comme chef avec des compagnies d'infanterie. Mais là les naturels sont très anarchistes et brutaux; ils tuent des officiers qu'ils mangent. La guerre est la raison de vivre des anthropophages; ils la décoraient d'orgies atroces. Longtemps ils parurent indomptables. Ce fut seulement après 1880, dans notre grande crise de courage en Océanie, que nous réduisîmes le dernier refuge de l'Anthropophagie à laquelle la discorde fratricide entre les Nations Blanches avait laissé tout un siècle le déchirant relief de son fatidique prestige, un appareil de religion sacrée, une sorte de monstrueuse splendeur et de valeur artistique. Au nom de celle-ci le grand écrivain anglais Stevenson, singulier disciple de Carlyle, qui se naturalisa maori, déclara préférer



l'anthropophagie à notre gendarmerie.

Trouvons là une transition qui n'est point factice pour donner à l'arrivée de Gauguin en notre Océanie tout son caractère, son importance humaniste et sa valeur historique. Gauguin représente une toute autre sorte de missionnaire que ceux de Dupetit-Thouars et, tout en déplorant ses incongruités envers l'évêque catholique du lieu, comme les excès de son individualisme qui précipitèrent sa mort, il ne faut point méconnaître la qualité de son réel apostolat esthétique, ni la grandeur de l'Art français qu'il instaura, dont de nombreux disciples ont prolongé la silencieuse mais radieuse apothéose. Par ses chefs-d'œuvre qu'imprègne la beauté du mysticisme de sa couleur et du ritualisme de son dessin - sous la prime influence de l'Art et de l'Ame bretons - Gauguin a répandu dans toute l'Europe l'éclat pur d'un néo-primitisme très doux, apaisant et presque sanctifiant dans une manière voisine de l'ascétisme hindou.

Chez lui comme chez Loti et plus tard Ségalen<sup>1</sup> s'est accomplie une synthèse de l'Art poignant de nos calvaires et des mystères métaphysiques de la mélancolie maori. Il y a dans cette synthèse une sorte de Parnassisme symboliste, d'Humanisme amplifié par Leconte de Lisle et Puvis de Chavannes, dont la transcendance et le parfum transportent la nostalgie aux plus divins horizons de l'affectivité. Elle surclasse le tolstoïsme russe par l'auréole dont l'esthétique

---

<sup>1</sup> De Moerenhout à Jean Dorsenne la Littérature française de Tahiti est bien plus considérable et précieusement sensitive qu'on ne l'imagine.

couronne la pitié.

Il importe même de souligner l'extraordinaire progrès spirituel, l'ampleur et la puissance du mouvement de *découvertes* françaises qui part du Voyage de Bougainville. Une Rétrospective de Littérature et d'Art (1880-1940) comprenant Loti, Gauguin, ses amis (Laval, Sérusier, etc.... ) et *toute son Ecole*, ses écrits comme ses sculptures, l'ineffable *Noa-Noa*, Segalen et leurs successeurs (1880-1940), révélerait l'envergure d'une véritable et suave Renaissance primitiviste, où la part de notre Océanie est considérable. On a trop longtemps opposé Gauguin aux missionnaires lies beaux travaux du Père O'Reilly démontrent qu'il faut rendre hommage à tous et qu'on peut juxtaposer leurs activités dans l'éternité des émanations de l'Ame française.

De cette puissance intellectuelle, Paris, s'il ne veut point passer pour impuissant, doit tirer un dynamisme. Nos temps ont souvent entendu parler de revendications politiques, aggravées de raisons stratégiques, de l'Amérique touchant l'Océanie: il n'est pas superflu d'attester les Droits de l'Ame, de l'Art, de l'Humanisme, de l'Humanité du Génie français qui s'est affirmé le plus propre à ressusciter les génies des civilisations océaniennes.

### III

## L'OCÉANIE AUSTRALE

L'OCÉANIE est le plus beau désordre, qui s'épanouisse sur la Terre. De vieux géographes l'ont divisée en Malaisie, Polynésie et Micronésie, mais celui qui se penche sur une carte est étonné de voir qu'ils ont compris les lointaines Philippines dans leur Malaisie dont ne fait point officiellement partie la Nouvelle-Guinée. L'Administration française qui joue volontiers à la bonne fée, a mis de l'ordre bureaucratique dans le fouillis de la Nature: elle a séparé notre Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides de la Mélanaisie pour les comprendre dans ce qu'elle nomme le Pacifique Austral, ainsi les rattachant quelque peu à la Nouvelle-Zélande.

Cette distinction est parachevée par l'orographie. Nos Iles du Pacifique Nord, Tahiti et Marquises, sont des îles rondes couvertes de végétation semi équatoriale et semi tropicale qui s'offrent comme des édens aux pics adamiques : la Nouvelle-Calédonie est beaucoup plus plate, étirant ses plateaux sous un climat

infiniment plus doux où les Européens prospèrent. La végétation, aux teintes plus argentées ou nacrées, est aussi originale que celle de l'Australie. On entre là dans un monde particulier qui apparaît très différent du Nouveau comme du Vieux Continent.

Si nos historiens voulaient bien prendre la peine - à leur tour - d'organiser des expositions d'Histoire, on révélerait maintes grandeurs inconnues de la Marine française. Ainsi apparaîtrait-il que sous le Second Empire son personnel forma un corps savant et connu, selon le mot même de son excellent historiographe Charles de la Roncière, « une Renaissance égale à celle des plus grandes époques de notre Histoire ». Inventions nombreuses, progrès des sciences, génie exceptionnel de Dupuy de Lôme furent soutenus par des crédits honorables et une haute faveur. L'opinion publique et Napoléon III ne négligèrent rien pour développer la Marine. Aussi fûmes-nous alors les vrais alliés de l'Angleterre au lieu d'en paraître les servants de deuxième classe. En Extrême-Orient, la Marine implanta les bases d'un Empire grâce à nos amiraux: Rigault de Genouilly, la Grandière, Charner, Doudart de Lagrée, - dont après 1870 Dupré se montra le digne héritier en suscitant Francis Garnier et Rivière. L'occupation de la Nouvelle-Calédonie fut rapide et facile grâce aux Maristes qui la rendirent possible et aux marins qui *surent préparer* l'expédition en secret, l'accomplir avec décision. Là encore, tout procède de l'amiral Dupetit-Thouars: il donne des ordres précis et pressants au *Bucéphale* pour qu'il aille conduire Mgr Douarre dès 1843 dans la Nouvelle-Calédonie enveloppée

d'ignorance et d'un « grave inconnu ». Laissés ensuite seuls, les missionnaires subissent les pires épreuves et d'effroyables dangers malgré la reconnaissance du Pavillon français par les indigènes. La prudence exagérée du Gouvernement de Louis-Philippe cause *dix années de souffrances et de luttas* : le Roi fait bientôt amener le Pavillon dans sa peur de déplaire à l'Angleterre (1846) ; l'Evêque va alors plaider à Paris; cependant sa Mission connaît assauts, incendies, famine. Nos prêtres doivent partir temporairement tant le Roi tremble à Paris. Sous le Second Empire, les qualités de diplomate et de chef de l'amiral Febvrier des Pointes obtiennent toute latitude; il les ramène par une action savamment préparée, fermement conduite ; Napoléon III n'est pas sans prendre de grandes précautions et imposer un secret absolu, mais il agit. Sur cette terre d'épouvante et de beauté, peuplée de cannibales qui se cachent dans des forêts inextricables, les premiers colons s'établissent avec héroïsme. Un petit lieutenant d'artillerie construit Nouméa. A de durs massacres l'espérance résiste. En 1863, le Gouvernement fait de cette jeune colonie si touchante un déversoir de ses déportations. M. Thiers en 1871 y ajoute 3000 condamnés politiques de la Commune où il y a des Henry Rochefort et des Georges Renard. Heureusement des colons libres arrivent, créent le type du *paysan français colonial*. Mais sur eux s'abat la terrible insurrection canaque de 1878 contée par Henri Rivière: abominables massacres de colons, femmes, enfants; longue guérilla répressive à travers toute l'île où la révolte se rallume sans cesse. L'enquête du général de

Trentinian met à jour des délimitations maladroites, des corvées excessives, surtout des abus du droit de pacage accordé à certains éleveurs. Des réformes font l'économie d'une révolution.

Dès 1865, un Conseil Général était installé. En 1884, l'arrivée du premier navire régulier est une fête aux Iles Wallis: une théocratie mariste préparait lentement depuis 1837 l'annexion réclamée par les chefs autochtones: or pourquoi ne l'avons-nous proclamée qu'en 1913 ?

**SIXIÈME PARTIE**

**POLITIQUE FRANÇAISE  
DU GRAND OCÉAN**

## I

## NOUVELLES HÉBRIDES

CET archipel reconnu par Bougainville, sacré par la mort de La Pérouse, se trouve aujourd'hui placé sous un condominium anglo-français qu'on a défini le régime « d'égale abstention » déploré par tous. Dès. 1756, le Président des Brosses en réclamait l'annexion dans ses illustres *Navigations aux Mers Australes*.

Ces îles offrent une mosaïque de races et mœurs de l'Océanie entière. Bougainville en prit possession en 1768. En 1871 se fonda une Compagnie australienne en vue d'accaparement. Bientôt surgit un maître homme, Higginson, Irlandais, donc malgré lui citoyen anglais qui en 1876 se fit naturaliser français. Les annexionnistes de Melbourne s'étaient confiés à lui pour leur dessein d'englober les Hébrides dans leur action sur les Fidji : n'était-il pas un habile commerçant déjà détenteur de nombreux comptoirs en Nouvelle-Calédonie et aux Hébrides? Il devint l'apôtre acharné de l'occupation de cet archipel par la France. Il domine toute cette période par son initiative



énergique et efficace : il sait ce qu'il veut, les moyens à réaliser, les buts à atteindre par delà une politique nationale timorée et réticente; dès 1871 il rend compte au Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie de ce qui se trame; en 1873 l'amiral de Pritzbau en devient gouverneur à Nouméa et s'inquiète. Londres s'approprie les Fidji qui demandaient le protectorat français et nous aurions dû, par compensation, prendre les Hébrides; en 1875 d'ailleurs des commerçants anglais là molestés par les indigènes demandent la protection de la France, mais l'Australie entre brutalement en jeu contre notre Pays qui « envoie son fumier criminel » dans le Pacifique; elle lance sa doctrine de Munroë pour l'Océanie. Le Congrès des Colonies Australiennes tenu à Sidney en 1883 récidive, mais devant l'émotion générale l'Angleterre impose la prudence, signe l'accord avec l'Allemagne qui partage l'Océanie encore libre et établit le condominium aux Hébrides.

De 1882 à 1885, Higginson, le « grand rassembleur de terres », construit pièce à pièce des Hébrides françaises en achetant des terrains et développant des marchés: il acquiert les sept huitièmes des propriétés des colons anglais et un immense domaine des chefs indigènes, tout cela sans appui officiel. A chaque achat nos couleurs sont hissées aux cris de « Vive la France ». Aussi, de 1885 à 1886, la France se voit-elle obligée de considérer la protection de ses nationaux : elle envoie des navires, établit des postes militaires. En 1887, l'Angleterre impose une Commission mixte contre les abus des canaques. Néanmoins, de 1890 à 1898, Higginson persévère.

C'est Paris qui cède: 1900-1901. En 1906, l'Archipel est doté d'une organisation administrative et judiciaire commune. En 1930, les Colons français sont quatre fois plus nombreux et tout l'honneur de la sérieuse mise en valeur agricole et minière leur est acquis.

L'ouverture du Canal de Panama en 1914 a majoré considérablement la valeur de l'Océanie. La France y possède des îles très avantageusement situées. Les Marquises surtout ont une rade splendide que malheureusement elle n'aménage pas : aussi son influence, son autorité restent en souffrance à partir de 1919. Une doctrine de Monroë anglo-américaine devient la base secrète des accords et de l'alliance entre ces deux puissances et circonscrit singulièrement la zone française. Après 1945, elle est accentuée par le grand plan stratégique anglo-américain pour le Pacifique et l'Océan Indien. Ce plan projette ses ombres jusque sur toutes nos possessions mêmes. De la fameuse Conférence des Hawaï en 1927 la Presse et la Pensée française avaient été absentes : nos gouvernements ont paru d'autant consommer une politique de lente abdication de notre pays qui sur ce grand Océan vécut une épopée merveilleuse.

Un des spécialistes de l'Océanie, Soulier-Valbert, écrivait en 1911: « L'hégémonie reviendra tôt ou tard à la Puissance dont les Colonies, mieux situées, plus activement exploitées, grandiront jusqu'à devenir des centres commerciaux et industriels dont l'influence absorbera peu à peu les Iles moins fortunées. » Or de nouveaux éléments sont entrés en jeu; les nécessités de l'Aviation offrent la plus

courageuse fortune à une Nation de pilotes intrépides et réputés dans nos Iles que de précieux minerais revalorisent considérablement pour qui prend la peine de construire un Grand Plan et de l'animer par des sociétés à initiatives. Les Recherches Scientifiques trouvent en l'Océanie le plus beau secteur qui se puisse réserver à la Science Française. Il est bien de composer une *Société* d'Océanistes ; il serait encore mieux d'édifier un respectable Institut Français d'Océanie et d'en faire le foyer d'entreprises hardies.



*(Photo Giraudon)*

**TAHITIENNES AU MANGO, PAR GAUGUIN**

## II

### **UNE APOTHÉOSE FRANÇAISE DANS LE PACIFIQUE**

DANS toutes les péripéties de l'Histoire de l'Océanie Française la Marine joue le rôle primordial: au XVIII<sup>e</sup> siècle sa fonction est de découverte; dans les trois quarts du XIX<sup>e</sup> son action est de conquête. A partir de notre Défaite de 1871, notre Administration métropolitaine la tient pour close et, par économie, elle utilise nos capitaines de vaisseaux à des opérations de comptabilité et de police. C'est ainsi qu'un de nos marins les mieux cotés est envoyé gouverner la colonie des forçats, puis nettoyer de leurs pirates l'Indochine et les mers voisines.

Courbet, né en 1817 à Abbeville, se trouva orphelin à neuf ans: mis au petit séminaire, il s'y montra rétif au travail, indiscipliné, querelleur, mais, transporté à Charlemagne, devint zélé, sérieux, appliqué; polytechnicien, il fut versé à la Marine. Son premier grand voyage fut une croisière d'hydrographie au Pacifique à 22 ans et il se trouva lieutenant en Indochine sous les

ordres d'un officier de Dumont d'Urville. C'est là qu'il apprend par la pratique ce que l'on enseignait à ses camarades sur un navire-école à Brest.

En 1880, on le nomme à la fois commandant de la station navale et Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. Il lui faut, à grand peine, lutter contre le conseil municipal de Nouméa systématiquement hostile aux Gouverneurs militaires, débrouiller force démêlés avec les déportés communistes qui sont amnistiés mais forcés d'attendre longuement leur départ et demeurent ennemis du représentant de l'Ordre, prévenir les rebellions de forçats, appliquer les libérés à la Colonisation libre: dans tout il montre des qualités remarquables d'administration, un sens prompt de psychologie qui assure la maîtrise des hommes et des situations: 1880-1882.

Le métier de Gouverneur a trempé le génie du marin. Nommé contre-amiral, il commande la Division du Tonkin. Tout de suite, il impose dans Hué, dont il bombarde les forts, la paix à l'Annam. Puis ce marin prend la tête des Troupes de terre, enlève Son-Tay au Chef des Pavillons-Noirs par un assaut brillant : le voici qui domine tout le Delta... Alors on le remplace - par un Général.

Or les Chinois violent le Traité de Tien-Tsin : Courbet, vice-amiral, est mis à la tête de l'escadre dont la valeur militaire est relative, la protection des plus médiocres, mais il se compose un état-major supérieur. Les vaisseaux chinois, tout neufs, allaient bien plus vite : Courbet, avec une connaissance profonde des lieux et des hommes juge qu'il faut sans tarder agir énergiquement ; il propose donc de courir sus aux

forces chinoises, de les battre, de se précipiter dans le Golfe du Pé-Tchi pour mettre Pékin sous la menace d'un débarquement. Jules Ferry refuse<sup>1</sup>. Cependant, son collègue Lespès éprouve à Formose un gros insuccès qui renforce l'arrogance de Pékin : Paris doit donner pleins pouvoirs à Courbet qui bloque l'amiral chinois dans la rivière de Fou-Tchéou. Toutes les forces maritimes de celui-ci sont appuyées sur une nombreuse infanterie et 7 batteries dont 2 canons Krupp.

Les navires étrangers rangés dans le voisinage comptent sur de grosses pertes pour nous, vu ce combat dans une rivière à bout portant, sans possibilité de manœuvre ; les Américains formulent que « Courbet est entré dans une souricière ».

C'est ici que s'avère, se précise le génie de Courbet: la précision mathématique de ses ordres, la justesse et la rapidité du tir résultant de la longue discipline qu'il a toujours exigée et *animée*, *l'entrain de tous* matelots comme officiers dans une harmonieuse et magistrale articulation démentent tous pronostics étrangers et prétentions chinoises. *Rien ne se trouve négligé. Courbet choisit l'heure* de la marée favorable; Courbet, se portant au pied du mât d'artimon, surveille lui-même, avec anxiété mais domination de l'esprit, les manœuvres ennemies: calme comme toujours, élégant en sa mise. Sous les ordres de Courbet nos bordées s'accélérent avec une telle vitesse qu'en quelques minutes le feu chinois est éteint. Avec une ardeur juvénile Courbet va d'une pièce à l'autre, complimente les pointeurs, électrise tout le monde *par sa présence et*

---

<sup>1</sup> On a de Courbet des lettres très vives contre lui.

*ses paroles*. En une demi-heure l'escadre chinoise a cessé d'exister.

Mais il ne s'agissait pas de « dormir sur les lauriers », expression à anéantir. Pour sortir de la souricière, il y a *vingt kilomètres* à franchir sur une rivière étroite, escarpée, jalonnée de puissantes batteries. L'Amiral Anglais profère sa certitude que cette fois nous courons à un désastre. Là encore Courbet montre sa maîtrise : mettant en tête ses deux meilleurs navires, l'escadre française renverse tous les obstacles un à un sous son feu d'une précision foudroyante. *Trois longs jours* sont consacrés à la patiente maîtrise de cette action minutieuse comme une démonstration, comme une leçon.

Courbet voulait détruire toute la Marine Chinoise.

Paris s'y opposa, le renvoya à l'imprenable Formose, autre genre de souricière palustre. Courbet réussit en quatre jours à prendre Kelung, mais le même Lespès échoua à Lamsui. Avec quelques bateaux Courbet poursuivit l'amiral Chinois; ce fut l'occasion de nombreux exploits qui achevèrent d'émerveiller Anglais et Américains, Courbet s'empara des Pescadores qu'il entendait conserver à la France. Il fit la Guerre du Riz, qui seule pouvait contraindre l'immense Empire de Chine: la Paix fut signée.

Cependant la lutte contre les obstacles ennemis, la lutte contre les diplomates et diplomaties, la lutte contre notre Gouvernement, consommèrent l'usure de son corps: le 11 juin 1885 il mourut sans reproche sur son *Bayard*. La responsabilité du Haut Commandement Politique, trop souvent peu patient et expert en sa matière, trop insuffisamment élevé en son esprit, fut là



extrême.

Ses marins ramenèrent son corps en France. A chaque escale de cette longue ligne d'Extrême-Orient et de Moyen-Levant où ses vertus étaient connues, où son nom était devenu célèbre, les populations venaient saluer son cercueil devant lequel ses fidèles matelots montaient une garde recueillie.

Long hommage poignant.

Hommage à la Victoire Française.

Hommage à la Noblesse Française.

Il vaut d'en rappeler sans cesse et signifier la grandeur : d'en tirer les significations bienfaisantes. Notre Marine, elle, n'y a pas manqué depuis: les deux Puissances rivales, la Chine, le Japon, ont reconnu la valeur de ses actions médicales et charitables, de son entremise pacificatrice, de ses performances techniques, de ses doctrines éducatrices.

### III

## BEAUTÉ ET RICHESSE DE NOS ILES AUSTRALES

### I. - UNE GRANDE TRADITION HISTORIQUE

L'ARDENTE Politique mondiale, les passions qu'elle enchaîne - et surtout déchaîne - ont mis fort à la mode les *Régions Polaires*. Jusque dans les salons les jolies femmes parlent de l'importance croissante prise par les Terres Arctiques dans la stratégie, elle aussi motorisée, et elles se mettent à évaluer le raccourci des itinéraires que ces contrées offrent à l'Aviation. *Ce n'est heureusement pas la seule raison qui nous soit donnée de nous intéresser au Pôle Sud* autant qu'au Pôle Nord. Depuis deux ans il se crée des comités d'études et des sociétés d'exploitation de nos domaines antarctiques. Nous reprenons là *une grande tradition historique*.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle c'est un Français, La Roche, qui découvrit les terres glacées au sud de l'Amérique, et ce sont les Français qui créèrent la hantise d'un *continent austral*. Au XVIII<sup>e</sup> un de nos marins, Bouvet de

Lozier, le bon gouverneur de Bourbon, découvrit le premier la terre australe qui porte son nom, *ce qui provoqua les expéditions de Cook et autres*. Le voyage le plus retentissant et riche en découvertes fut celui de notre grand Dumont d'Urville! C'est lui qui inaugura *l'héroïsme surhumain des croisières au Pôle*. Il mit une persévérance inimaginable, poussée jusqu'au sublime, à dompter les supplices du froid, à forcer les dangers d'écrasement par les glaces. Il découvrit les terres Joinville, Louis-Philippe, Adélie. Jamais « une expédition n'avait donné d'aussi magnifiques réussites »

Eh bien ! Charcot a été encore plus loin dans le sublime tout en dédaignant les triomphes sportifs d'Amundsen si préoccupé de tromper Scott pour atteindre avant lui le Pôle Sud: Charcot n'a eu en vue que *les progrès de la Science*. Ses voyages n'en sont pas moins *des romans extraordinaires* où son don d'invention perpétuelle domine, en souriant et plaisantant, les pires douleurs physiques, et c'est en grand poète que ce savant a ressenti la majesté sinistre de ces empires des abîmes et du silence. Charcot a donné à la Météorologie *une puissance épique*. Il a été le premier à comprendre l'immense intérêt scientifique *immédiat* des Pôles, ces laboratoires géants où s'élabore le climat de tout le Globe - ce qui est capital pour l'Aviation. Il a été le premier à pressentir l'avenir considérable des régions polaires; et il a fait une étude prodigieusement complète de leurs innombrables ressources. Il a même prévu la Colonisation du Pôle. Autant de novations géniales.

## II. - OBLIGATIONS CONTEMPORAINES

La grandeur de Charcot oblige notre Nation entière à quelque dignité: à ne pas se laisser dépasser aujourd'hui de trop loin par les autres - d'autant qu'il y va même *de la vitalité* de notre ravitaillement.

C'est d'abord vers nos Iles Australes que l'attention se précipite. En plus des parties du Continent Antarctique dont Dumont d'Urville a pris possession, nous possédons là-bas les Iles Saint-Paul et Amsterdam, les Kerguelen, les Marion, les Crozat. Du discrédit a été jeté sur les îles qui portent son nom par l'excès même d'optimisme de Kerguelen, amiral assez brouillon de la Révolution qui naturellement avait cédé à l'utopie et voulu transporter sous les climats froids les amoureux échauffés par la lecture de la *Nouvelle Héloïse*. Ce sémillant révolutionnaire avait fait flirter l'idylle avec la spéculation. On comprend aujourd'hui que les 300 îles Kerguelen ne sont pas seulement des *Châteaux d'Oiseaux*. L'extrême abondance des poissons et des langoustes comme des baleines, des éléphants de mer, de tous les cétacés aux belles huiles autorise tous les projets. Mais il est d'autres îles qui doivent *être immédiatement occupées* sous peine d'être perdues pour nous. Les îles Saint-Paul et Amsterdam se trouvent à *la même latitude que le Cap de Bonne Espérance*. L'une d'elle sertit un ancien volcan dont le cratère est rempli par la mer de façon à constituer un port de parfaite sécurité entre les hautes parois tapissées de végétation tropicale. Sans exagération on peut parler à leur sujet de *la*

*beauté des îles Australes.* Au sein de cet Océan tourmenté mais à l'abri des cyclones, elles offrent au pied de leurs sierras des havres de repos solennel. M. Aubert de la Rue y a séjourné longtemps avec sa femme. Il a consacré un livre substantiel à l'incertain de leurs ressources et possibilités.

### III. - LA HIÉRARCHIE DES DROITS

Depuis plus d'un siècle de hardis navigateurs de La Réunion ont entrepris là des campagnes de pêche : ils franchissent les 2.000 kilomètres qui les séparent de Saint-Paul et Amsterdam sur de minuscules voiliers de 15 à 20 mètres de long qu'ils manœuvrent avec une audace devenue un sport d'intrépidité. Pendant l'été on y rencontre des bancs inépuisables d'une morue brune et grasse dont la population des Mascareignes est extrêmement friande et qui représente pour la classe ouvrière - affreusement sous-alimentée - la seule viande à la portée de leur misère. Depuis 20 ans nos vaisseaux de guerre, tel *le Bougainville*, y ont accompli des missions et transporté des passagers de marque, comme M. Jeannel, directeur des « *recherches scientifiques* » ou M. Châtel, maire de Saint-Denis. Avec celui-ci M. Rabot, l'excellent directeur de la Banque de La Réunion, a fait appel aux industriels réunionnais pour entreprendre là-bas une œuvre vraiment sérieuse *d'intérêt national*. Ils viennent d'acheter un bateau muni de puissants moteurs Diésel qui permettent de démarrer instantanément, et ils se pourvoient en Bretagne de tout ce qui y a assuré les courageux succès des célèbres « Pêcheurs d'Island ». Ils

avaient été précédés par des Havrais dont le labeur remarquable se trouva arrêté par la Guerre, l'inexpérience et le manque d'appui de l'Etat. Aujourd'hui, au contraire, trois ministères, ceux des Colonies, de la Marine Marchande, de l'Economie Nationale s'occupent déjà activement de la question. La Rue Royale y apporterait la plus haute et féconde discipline de coordination et de vigilance nationale, et sans son concours l'Ecole de Pêche serait onéreuse et fragile; le Ministère de l'Air a de pressantes raisons de se joindre à eux. On est décidé à y installer au plus tôt une station de météorologie, un poste de T. S. F., en attendant ce qui aura trait à la Recherche Scientifique.

#### IV. - DES DROITS AUX DEVOIRS.

Voyons maintenant pourquoi l'œuvre entreprise par la petite île de la Réunion prend un haut intérêt pour toute la France. Vous savez que les Etats-Majors anglais et américains travaillent intensément depuis deux ans à dresser un grand plan de défense de l'Australie, de l'Afrique Orientale anglaise, de l'Afrique du Sud. L'Ile Sœur de la Réunion, Maurice, qui a un port de guerre, va jouer là un rôle central. On l'a enfin compris: les Puissances qui veulent avoir la sécurité dans le Pacifique ne peuvent pas se passer de très précieux points d'appui dans l'Océan Indien. Or Saint-Paul et Amsterdam sont à mi-chemin du Cap à l'Australie ; *ces îles sont une escale rêvée pour l'Aviation.* Pouvons-nous laisser nos Alliés y établir seuls un Aérodrome ? ou devons-nous en créer un qui

serve à notre système militaire de Madagascar et de La Réunion comme à celui de nos Alliés ? *Grande question posée à notre Aviation*: elle ne peut y donner qu'une réponse ou se signifier quelque grandeur. Question d'ordre non seulement militaire mais scientifique : allons-nous oublier que c'est la France la première qui a édifié il y a plus d'un demi-siècle une très utile *Théorie des Cyclones*, celle du capitaine de frégate Bridet, aide de camp du Gouverneur de La Réunion Amiral Dupré? Allons-nous oublier que nous avons dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle donné à l'hydrographie, notamment dans l'Océan Indien comme au Pacifique, une perfection qui n'a pas été surpassée par d'autres? Allons-nous méconnaître que large part de nos ennuis et ruines furent dus à l'avarice et à l'imprévoyance avec lesquelles nous nous sommes comportés envers notre admirable Marine de Guerre et notre non moins admirable Marine Marchande qui attend encore ses grands historiens à audience impériale et impérative ? Allons-nous laisser encore longtemps notre Public - qui ne demande qu'à apprendre et à se perfectionner, voire à s'enrichir - ignorer que la Flotte de Pêche elle aussi a une importance capitale, qu'elle est une des plus belles et nobles écoles d'une nation de marins, qu'elle est la réserve indispensable aux deux grandes Marines militaire et marchande? Nous devons *savoir, vouloir* et constituer la grande Marine collective qui prenne l'ampleur de nos devoirs et de notre avenir en assurant la sécurité de notre présent.

Les Russes ont su jusque dans l'ombre meurtrière du Pôle Nord bâtir de gigantesques villes industrielles sur les estuaires désolés de la Sibérie: laisserons-nous dire

par l'Univers que la France n'est point capable de faire de nos belles îles australes - dont la température moyenne est de 12 degrés - une modeste mais vibrante cité d'intensives et expansives pêcheries, d'industries de conserve, d'ateliers de mécanique, de ferme école, avec un observatoire, un laboratoire de botanique polaire, un foyer d'études muni des antennes de salut pour l'abondante navigation des Mers du Sud qui fourmillent de baleiniers ? En sa modestie cette laborieuse cité australienne constituerait dans l'Océan Indien un fier point d'appui français pour la Civilisation Mondiale.



# CONCLUSION

## LA POLITIQUE DES ILES

### I. - RIEN NE SE PERD ET TOUT PEUT SE CRÉER

QUELLES que soient les ingrattitudes - de plus en plus en faveur, au point qu'elles deviennent souvent le « daïmon » même de la Politique, dans les Colonies comme dans les Nationalités - RIEN NE SE PERD EN HISTOIRE, proclame Gabriel Hanotaux dans son *Histoire Générale des Colonies*. Combien davantage serait-ce vrai dans une Histoire qui prendrait désormais une connaissance et une conscience supérieures de la Géographie! Rien ne se perd: surtout pour les peuples habitués à créer: non seulement la France a, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ressuscité trois fois l'Egypte et poursuivi sa résurrection sous Méhemet-Ali puis par le percement de l'Isthme de Suez; non seulement à la fin du même siècle elle a aussi ressuscité Carthage; mais elle a proprement, édéniquement, de rien, *créé* les Iles. De la noire nuit des temps et des théogonies indigènes elle les a fait émerger à la Civilisation, comme l'Océan souvent tourmentée mais salubre; et elle en a fait des joyaux, dont les feux n'ont que commencé

d'étinceler. Même celles chez qui son génie a été éteint momentanément, vont être forcées par les fauves dangers qui menacent l'Espèce Humaine de rallumer bientôt les lumières de son affection tutélaire et de sa protection fraternelle.

Les Iles présentent une superficie plus considérable qu'on ne se l'imagine, et la qualité surclasse encore chez elle la quantité. Qualité en Géographie comme en Histoire: l'Histoire Naturelle donne à ce mot de « Géographie » la puissance de ses trois Règnes, et, de plus en plus pour les Iles, la puissance plutonienne et neptunienne. *Leur qualité géographique* n'est point faite que de leur position sur les grandes voies maritimes, mais de leur nature à demi marine même, de cet enveloppement maternel par la Mer qui attendrit leur climat et en quelque sorte allaite leur jeune génie. Cette buée iodée, dorée, qui enrichit si précieusement la botanique des Iles, imprègne aussi les cerveaux de leurs enfants, plus voyageurs que ceux des Continents, d'un Humanisme mondial dont leurs grands poètes ont été les initiateurs homériques. Humanisme en quelque sorte amphibie où, enfin, les Mers et leurs Marines comptent autant que les Terres!

Et l'on ne fait pas assez de place dans les Géographies scolaires à *la Beauté* des Iles: elle n'est point que l'ornement des tourisms nouveau-nés, mais la forme et l'âme de leur substance féconde : « O Beauté! ô Lumière » : leur beauté est le signe et le fond de l'harmonieuse synthèse de leurs innombrables ressources; et l'harmonie, si rare ou fugace sur les continents, est aux îles la dominante de la vitalité. Dans ce livre où nécessairement le dramatique pathétisme de

l'Histoire prend l'attrait le plus magnétique, on voit souvent cette beauté apparaître et éblouir : splendeur des paysages, séduction des races, grâce ensorcelante des alliances et métissages, génie créole. Tout cela compte pour beaucoup dans l'importance des Iles qu'on commence à peine de soupçonner. Leur excellence historique n'est pas moindre que celle de leurs sites, de leurs climats et de leurs flores: avant d'aborder les lois d'une Politique des Iles enfin consciente, marquons-y fortement leur jouvence intellectuelle et spirituelle.

Ce n'est point par goût personnel et jeu littéraire tout individualiste qu'un chapitre entier a été consacré à Bernardin de Saint-Pierre, qu'ensuite un Leconte de Lisle a été souvent invoqué, puis Gauguin comme Loti avec dilection évoqués: on avait vraiment trop peu perçu dans l'éblouissante apparition de Bernardin de Saint-Pierre la valeur magique de l'Ile-de-France, l'importance que cette Ile française de l'Inde<sup>1</sup> eut et doit garder dans l'imagination de notre avenir impérial comme dans la fidélité de notre merveilleux Passé. On n'a pas pris le sens et tiré les leçons essentielles de ce qu'il y a de fabuleux dans l'arrêt enchanté en cette escale des destinées et des héroïsmes d'Argonautes modernes qui quittèrent l'Europe - alors déjà vieillie - pour courir aux Toisons d'Or de l'Exotisme et des Renaissances lointaines. De Maurice, de La Réunion, des belles et fières Antilles, la ressource est prodigieuse pour notre avenir comme pour notre Passé,

---

<sup>1</sup> Un peu de l'indianisme de Leconte de Lisle éclôt et éclate déjà chez Bernardin.

pour le rajeunissement et l'électrification de notre race comme pour notre rédemption financière, pour le rachat de notre Politique, pour l'Education de demain comme pour l'Instruction. Il ne s'agit pas que de redorer notre Blason en rechampissant les parties incompréhensiblement effacées ou méconnues jusqu'ici de notre Histoire, mais de redorer notre sang, notre esprit, notre intelligence du Monde, nos capacités d'invention et de félicité. Cependant la leçon du séjour de Bernardin de Saint-Pierre à l'Ile Maurice ne peut être bien comprise que si elle s'éclaire de la nativité de Leconte de Lisle à La Réunion - sans négliger celle de Hérédia à Cuba et de Chassériau à Haïti - et de la reviviscence de Gauguin à Tahiti, aux Marquises. Les grands poètes, les grands artistes seuls peuvent donner sa couleur, sa sève printanière et la beauté à la solidarité qu'il presse tant d'organiser et de mieux articuler entre nos Iles - toutes filles d'Océanos.

## **II. – « LA RENAISSANCE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE DÉPEND DE LA RÉSURRECTION DE NOS MARINES »**

Comme la Médecine convie aux bains de mer les corps trop frêles d'adolescents et les académies trop anémiées de jeunes femmes, l'Histoire de nos Iles renvoie les cerveaux byzantinisés de nos Lettres contemporaines - qui ont trop cessé d'être des Belles Lettres - et notre Politique se restaurer dans la vivifiante Histoire de notre Marine. Seule, elle peut nous donner l'iode et le phosphore indispensables pour nous purifier et nous rendre du dynamisme. Les

émois du Ravitaillement nous ont déjà fait comprendre à tous la nécessité de posséder une Marine de Commerce, mais combien peu de gens et surtout de chefs perçoivent qu'on ne peut reconstruire cette dernière à la hauteur de nos besoins que si on recompose la Marine Militaire *dans sa puissance des grandes heures de nos Annales*. Toute la Marine en dépend, y compris celle de la Pêche par qui il nous faut aller retrouver des Islandes jusqu'en nos Iles Australes: de petits livres, bellement illustrés, sur Dumont d'Urville, Courbet et Charcot, doivent être mis dans le soulier de Noël de chacun de nos enfants.

La chronique de nos Iles illumine de splendides éclairs des orages de notre Histoire Coloniale, les bienfaits de notre Marine : celle de nos Ministères de la Marine révélerait à quel point il presse de rétablir une union étroite, une solidarité électrisante entre notre Marine Militaire et les autres. Elle n'a pas créé que notre Hydrographie en lui inculquant la vigilance et la puissance de son désintéressement exemplaire : une Anthologie des pages les plus instructives de nos capitaines de vaisseau montrerait la valeur trop peu connue des livres qu'ils ont publiés au XIX<sup>e</sup> siècle sur tous les pays sujets de leurs croisières et objets de leurs études; ils ont élargi et vivifié notre Economie Politique de l'Univers en même temps que notre Ethnographie. Notre Marine Militaire reprendra son rôle de frère aîné et sa fonction d'Enseignement Supérieur des Mers et des Côtes, recommencera à « éclairer » - à guider, instruire, animer, fortifier - notre Marine de Commerce et notre Flotte de Pêche, voire à éduquer et ennoblir notre Yachting sportif

trop mondanisé en lui ouvrant et préparant de nouveaux marchés où son prestige et sa beauté exalteront des amitiés et de la reconnaissance pour le génie égalitaire de la France.

Seule aussi, elle peut donner prestige, beauté et grandeur à un Enseignement Supérieur *de la Mer* et montrer la profondeur abyssale et l'envergure géographique, politique, de cet élément dans la Renaissance de l'Espèce Humaine. L'Espèce Humaine et en particulier la Race Blanche sont, elles aussi, des Grandes Puissances déchues qu'il importe de sauver, de remettre à l'honneur et au chef des initiatives, afin que la Civilisation redevienne prévoyante et généreuse. Il ne s'agit pas là que de vulgariser les bienfaits de Jouvence de la Mer, mais de rendre populaire dans toutes les classes la connaissance des Océans : la révélation en doit devenir aussi charmante et édifiante que celle des Pôles par Charcot.

### III. - PHILOSOPHIE DE LA GÉOGRAPHIE

La Politique, une Politique Française, elle aussi, est à reconstruire, à édifier de façon qu'elle devienne édifiante. On a prévu dans ce Palais une aile pour l'Urbanisme, mais que d'autres sciences attendent d'y voir au moins une salle de Musée, à commencer par l'Embryologie! L'art des voyages entraîne à méditer sur nos origines; l'édénisme de nos Iles milite contre les nietzschéismes et autres déséquilibres de la philosophie sociale des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: nos écrivains de demain gagneront à étudier de plus près comment Bernardin de Saint-Pierre, Leconte de Lisle ont opéré

leur époque des taies de prétention à la « surhumanité » qui obscurcissaient leurs Encyclopédies trop limitées.

Les événements, par ignorance trop imprévus, qui ont bouleversé la Politique Coloniale, n'ont que trop accusé et accentué l'obligation d'y apporter des reconstituants autant que des principes de construction patiente : la matière est trop abondante pour être ici traitée et il suffit de marquer la place, toute nouvelle, toute neuve, qu'y doit désormais prendre une grande et forte Politique des Iles. *Le XVIII<sup>e</sup> siècle eût déjà dû nous la donner au lendemain de 1763* pour réparer les sinistres du Traité de Paris; elle nous eût empêchés d'accepter l'incomplet et lâche, l'infirme Traité de Versailles qui, en un siècle de découverte de tant d'Iles couleur d'espérance, clôt de façon si boiteuse la Guerre de Libération de l'Amérique. Imprévoyance qui nous précipita à la faillite et à la Révolution!

Ce livre, sans prétendre multiplier les révélations, entend imposer une addition à la place de tant de soustractions. En portant tous nos héroïsmes vers le centre de l'Afrique à la suite des Brazza et autres officiers de marine qui désertèrent la mer pour la terre, nous avons enterré dans les continents toutes nos attentions, nous en avons détourné la large part qui revenait aux Iles : le total de leurs valeurs n'a jamais été projeté sur le moindre écran de propagande. Une Politique des Iles s'impose, ne fut-ce que pour coordonner l'ensemble des problèmes résultant même du plus modeste dénombrement des questions de nos Iles, dont plusieurs ont l'éclat de « questions vitales ». Voyez-en la plus brève énumération: total des avantages de leur position géographique! Stratégie politique



- dans nos débats au Parlement contre l'indifférence, et à l'O. N. U., voire à l'Unesco, - de leur répartition entre les Cinq Parties du Monde, leurs besoins plus grands de Marine et la nécessité par elles de contribuer à s'en constituer une plus puissante! originalité de leur qualité géographique à la fois terrestre et maritime! de là conséquence de leurs richesses botaniques, zoologiques et minérales! examen nouveau des soudures nécessaires (et qu'on peut rénover) entre *Marines et Colonies* autrefois si unies! Nous arrivons de là à la considération du rang hiérarchique que l'Histoire donne aux Iles dans l'architecture de l'Empire, vu les avantages géographiques et politiques que ces escales proches ont pour la pénétration des Continents, vraiment précaire pour ceux qui ne les possèdent pas. De là même se dégage la haute valeur de leur expérience trois fois séculaire en matière d'agronomie et en d'autres sciences; la valeur non moins haute de leurs fortes traditions françaises et « Vieille France » qui en font des musées à potentiels de conservatoires. L'étude, enfin, de leur personnalité chrétienne et de leur richesse démocratique offrent la grâce d'une harmonisation entre les Droits et les Devoirs, plus particulièrement entre les Droits des Noirs et les Devoirs des Blancs.

Comment la singularité, - presque providentielle, eût dit Bernardin de Saint-Pierre - de ces problèmes, n'inciterait-elle pas plus d'un de nos géographes et ethnographes à une *Mystique des Iles*, réservoirs d'inspirations et de vocations? Comment les avantages variés des solutions et la modération des crédits beaucoup plus grande que pour les Plans exigés par les

Continents n'entraînerait-elle point les sociologues et les hommes politiques à édifier au plus tôt une Politique des Iles aux prompts recettes et aux succès encourageant les prêts américains?

La première constatation qu'elle mettait en relief est fertile en conséquence. Il apparaît à la lecture de ce livre que dans l'Atlantique, Louis XIV (au Traité de Ryswick), Louis XV, Louis XVI, ont toujours capitulé, de même la Révolution, le Consulat, l'Empire, la Restauration (Louis XVIII pour Maurice, Charles X pour Haïti), le Second Empire (Mexique) ; ne parlons pas encore de la III<sup>e</sup> République et de sa fièvre quarte. Au contraire, aux rives et îles du Pacifique et de l'Océan Indien, éclatent les grandes leçons de patience et de perfection qu'impriment non seulement des Courbet et des Gallieni mais les Dumont d'Urville, les Dupetit-Thouars, les Charcot. La III<sup>e</sup> République, malgré l'absence d'une forte direction à conscience et constance souveraines, y a accompli une œuvre pour laquelle les historiens de demain ne ménageront pas l'admiration!

Les lueurs du génie français dans ces deux Océans sont la fidélité, la constance, la résistance aux furies de xénophobie, de massacres et de destruction des Canaques, des Pavillons Noirs et Jaunes, des Malgaches, débordements morbides de cette violence qui n'est jamais qu'un résidu des instincts millénaires d'anthropophagie par lesquelles l'Espèce Humaine a été si longtemps souillée et mutilée.

## TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION : PRÉLIMINAIRES DE L'HISTOIRE DES ILES .....	8
-----------------------------------------------------------	---

### PREMIÈRE PARTIE : ANTILLES.

I. UN CHANT D'ÉPOPÉE. FONDATION DE LA MARTINIQUE .....	21
II. LA PAIX CARAIBE ET LA GUERRE ENTRE CHRÉTIENS .....	27
III. LES BOUCANIERS .....	33
IV. LE XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE ET LA VRAIE PÉRIODE COLONIALE .....	38
V. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE COMMENCE A SAINT-DOMINGUE 75 ANS AVANT 1789 .....	43
VI. LE CHEPTEL HUMAIN .....	49
VII. LES CAPITULATIONS .....	54
VIII. « L'IMMORTELLE CAMPAGNE » .....	58
IX. LE DÉLUGE DE SANG .....	65
X. L'ABOLITION .....	72
XI. L'ARCHE DE CÉLÉBRITÉ .....	79

### DEUXIÈME PARTIE : MADAGASCAR.

I. L'ILE DAUPHINE .....	95
II. LES AVENTURES DES MOUSQUETAIRES DE LA COLONISATION .....	100
III. LA « NOUVELLE FRANCE » DE COLBERT .....	104
IV. LES MAINTENEURS DE NOS DROITS .....	109
V. LES TROIS L :	
I. - LA GUERRE CONTRE LES BLANCS .....	115
II. - LASTELLE .....	118
III. - LAMBERT .....	120

VI. LE PLUS GRAND DES TROIS .....	125
VII. LES DEUX CAMPAGNES.....	132
VIII. LE GÉNIE DE GALLIENI.....	143
IX. LA LIQUIDATION DE GALLIENI.....	151
1. - LES HÉRITIERS CIVILS DE L'ŒUVRE MILITAIRE .....	151
2. - LES RÉVEILS DE LA SAUVAGERIE.....	153
3. - L'ASSIMILATION ÉLECTIVE.....	157
4. - LES GRANDEURS DE MADAGASCAR .....	161

### TROISIÈME PARTIE : LES MASCAREIGNES.

I. MISE AU MONDE DES ILES BOURBON ET DE FRANCE.....	165
II. L'AMIRAL GOUVERNEUR .....	172
III. LE RÈGNE DES NATURALISTES.....	184
IV. L'APOTRE D'UNE GENÈSE INSULINDIENNE .....	188
V. LES RAYONS ET LES OMBRES .....	194
VI. LE GRAND PORT .....	202
VII. APRÈS 1815 .....	212
VIII. L'ACCOMPLISSEMENT .....	217
IX. LE SECOND EMPIRE OUTREMER.....	224
X. LA POUSSIÈRE DES GOUVERNEURS .....	233
XI. LES GRANDEURS DE L'ILE MAURICE .....	242

### QUATRIÈME PARTIE : SEYCHELLES.

SEYCHELLES.....	260
-----------------	-----

### CINQUIÈME PARTIE : L'OCÉANIE.

I. ORIGINES OCÉANIENNES DE LA «GÉOGRAPHIE HUMAINE» .....	269
II. LES COLLISIONS INTERNATIONALES .....	274
1. - LES TRAGÉDIES MARITIMES .....	274
2. - LE PACIFIQUE A ÉTÉ AU XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE UNE MER FRANÇAISE.....	276
III. L'OCÉANIE AUSTRALE .....	283

SIXIÈME PARTIE : POLITIQUE FRANÇAISE. DU GRAND OcéAN.

I. NOUVELLES HÉBRIDES .....	288
II. UNE APOTHÉOSE FRANÇAISE DANS LE PACIFIQUE.....	293
III. BEAUTÉ ET RICHESSE DE NOS ILES AUSTRALES.....	298

CONCLUSION : LA POLITIQUE DES ILES.

I. - RIEN NE SE PERD ET TOUT PEUT SE CRÉER .....	306
II. - « LA RENAISSANCE DU XX <sup>e</sup> SIÈCLE DÉPEND DE LA RÉSURRECTION DE NOS MARINES ».....	309
III. - PHILOSOPHIE DE LA GÉOGRAPHIE.....	311

---

**No. 295**  
**Éditions COLBERT, Paris**  
**C. O. L. 110.212**

**No. 416**  
**Imp. E. PIGELET, Paris.**  
**Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 1949**